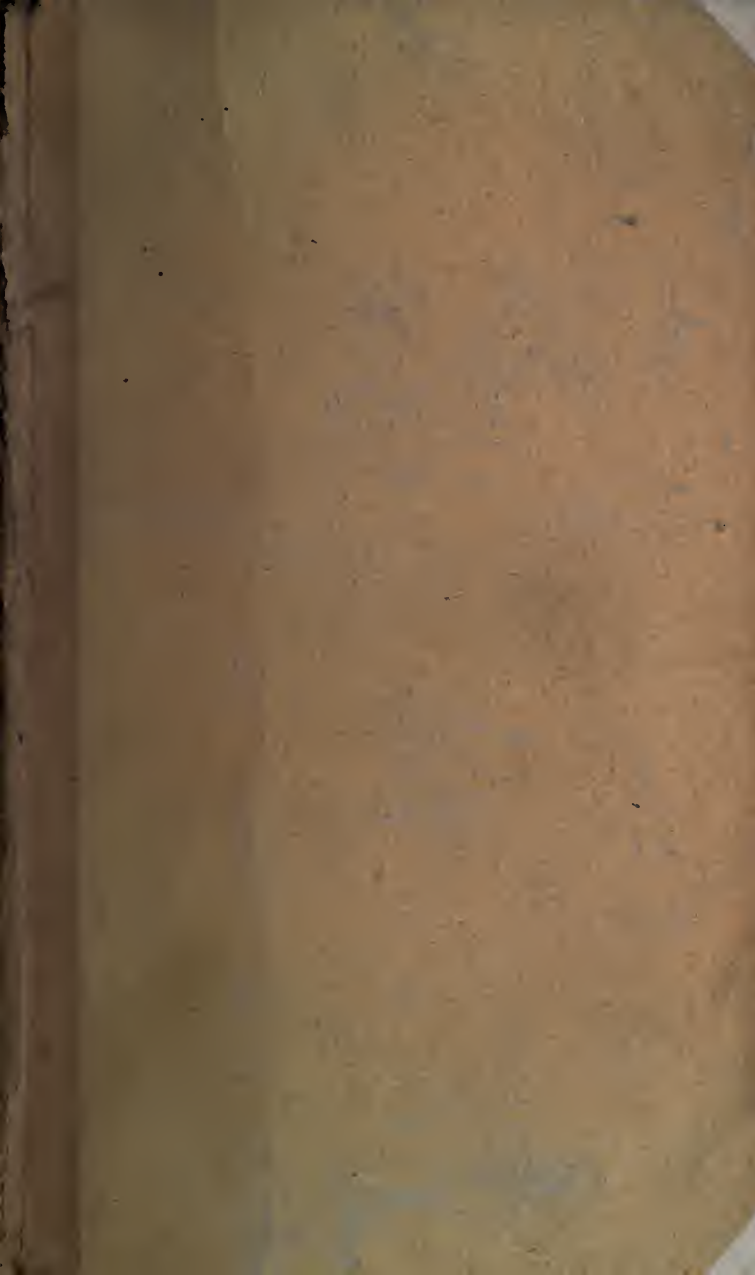




B. VII

24





F.C

5824

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les
Mœurs, les Usages du temps, les circonstances
particulières & relatives, & les Personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

OCTOBRE 1785, 1^{er} Vol.



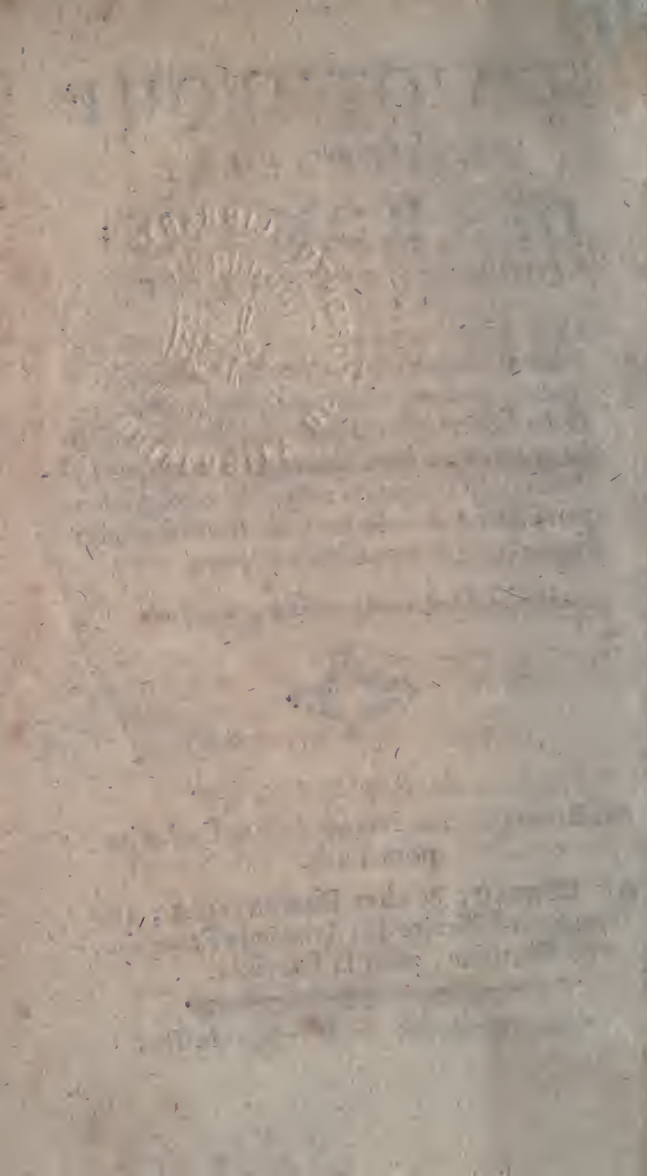
209749
3. 27

A PARIS, 4

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Im-
primeur-Libraire de l'Académie Française,
rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OCTOBRE 1785, 1^{re} Vol.

TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

A X I A N E.



CE Roman , imprimé en 1647 , & publié à Paris chez Augustin Courbé , est aujourd'hui fort rare. L'exemplaire qui nous en a été communiqué , a été acquis par la Bibliothèque du Roi , à la vente des livres du Collège de Louis le Grand. C'est un Roman non achevé , & dont le Héros est le célèbre Cyrus. En 1776 , nous

avons donné plusieurs extraits d'Ouvrages où ce Conquérant joue pareillement le premier rôle. Mais comme en matière de Romans, les fictions accessoiress absorbent toujours le fait principal, & que d'ailleurs ce n'est point ce fait, mais la manière de le présenter, de l'orner, & de le déguiser que l'on considère, nous croyons pouvoir, avec confiance, offrir au Lecteur un extrait de l'*Asiique*. Il y règne un intérêt pressant, noble, & très-bien soutenu. L'Auteur, sans achever son Roman, a laissé à dessein, dans ce bel édifice, des pierres d'attente qui nous ont mis à portée d'en deviner la totalité, & d'en saisir, par la conception, la partie des faits qui manquoient à son ensemble. L'Auteur de la *Bibliothèque des Romans*, 1734, tom. 2, pag. 51, paroît attribuer cet Ouvrage, jusqu'ici incomplet, à Henri d'Audiguier, Romancier très-sécond & d'une imagination assez heureuse, mais d'un style si rempli de dictions ou de tournures surannées, en un mot, si négligé & si incorrect, que, de ce côté-là, on peut dire que quiconque l'extrait aujourd'hui, a tout à refaire,

==

RIEN de plus justement célèbre dans l'Histoire que ces Académies de Perse,

où les jeunes Nobles étoient élevés, où la vertu préfidoit seule, & dans lesquelles on apprenoit si bien à la pratiquer. Ce fut dans ces savantes Ecoles que fut cultivée la disposition avec laquelle Cyrus (fils de Cambyse Roi de Perse, & de Mandane, fille d'Astyage Roi des Mèdes) étoit né pour les grandes choses. Ce fut aussi là que sa belle ame se forma aux vertus sociales, principalement à l'amitié. Cyrus partagea la sienne entre Tygrane, fils du Roi d'Arménie, & deux jeunes Seigneurs Persans, dont l'un se nommoit Sybaris, & l'autre Abrocome. Sa nourriture, ainsi que celle de tous ses illustres compagnons, n'étoit que du cresson & du pain, & on ne lui présentoit jamais que de l'eau pour sa boisson : par ce régime frugal, on accoutumoit de bonne heure ces nobles Elèves à souffrir patiemment les momens de disette qui se rencontrent quelquefois dans le cours d'une guerre. On apprenoit aussi à Cyrus à tirer de l'arc adroitement, à lancer une zagaye avec vigueur ; on le dressoit à tous les autres exercices qui entretiennent la bonne constitution & la force du

corps ; il étoit sur-tout traité avec autant de sévérité que les autres. On remarquoit en lui une merveilleuse promptitude à saisir tout ce qu'on vouloit lui apprendre. Parmi ses compagnons , il n'y en avoit point qui réussît mieux dans tous les exercices du corps : pour ceux de l'esprit , jamais on ne vit personne qui s'en acquittât mieux.

Ces avantages , joints à ceux de sa naissance , le rendirent l'idole des Perses. Astyage , son aïeul maternel , enflammé de curiosité par le récit de tant de merveilles , désira de le voir , & obtint de son gendre que sa mère viendroit avec lui passer quelques mois à la Cour de Médie. Astyage trouva son petit-fils encore plus parfait qu'on ne le lui avoit dépeint : la disposition de son corps lui parut aussi plus accomplie qu'il ne se l'étoit imaginé. Il remarqua de plus en lui un jugement si sain & une sagacité si vive , qu'il avoua que tout ce qu'on lui en avoit rapporté , quoique presque incroyable , étoit beaucoup au-dessous de la vérité.

Parmi toutes les molleses de la Cour d'Astyage , Cyrus ne relâcha rien des

préceptes de cette sévère vertu dont on lui avoit enseigné la pratique en Perse. Tout ce qu'il apprit des Mèdes, ce fut de bien monter à cheval, parce qu'en Perse, pays presque tout montagneux, cet exercice n'est ni si fréquent, ni si parfait. Aussi-tôt qu'il se crut devenu bon Ecuyer, Il se hasarda à suivre à des chasses périlleuses son oncle, le Prince Cyaxare, fils d'Astyage. Mais il ne tarda pas à donner des marques plus évidentes encore de sa valeur, dans une occasion de guerre qui se présenta vers ce même temps.

Astyage fut informé que les Assyriens endommageoient les frontières par leurs incursions : il envoya Cyaxare avec quelques troupes pour les repousser. Cyrus, témoin des opérations & des hostilités, sentit les premiers bouillons de cette ardeur martiale que l'occasion des dangers fait naître dans un sang généreux. Il y eut une action, dans laquelle le Prince de Perse fit des prodiges de valeur. Il étoit tellement échauffé au combat, & il se mêla si avant parmi les ennemis qui fuyoient devant son épée victorieuse, que Cyaxare, craignant

qu'il ne s'engageât dans une poursuite téméraire, fut contraint d'aller en personne l'en retirer. Enfin toutes ses actions donnoient tous les jours de nouveaux sujets d'admiration, & Astyage ne le rendit qu'avec un extrême regret à son père Cambyse, qui le rappela auprès de lui, lorsqu'il eut appris combien cette première campagne lui avoit acquis de gloire. Cyrus, en retournant en Perse, emporta avec lui les regrets de tous les Mèdes.

Peu de temps après son retour en Médie, Astyage mourut, & Cyaxare, son fils & son successeur à l'Empire des Mèdes, se vit en même temps attaqué par toutes les Puissances de l'Asie. Labynétus, Roi des Assyriens, ayant subjugué déjà toute la Syrie, rendu les Arabes tributaires, & vaincu les Hircaniens & les Bactriens, crut que s'il pouvoit une fois affoiblir les forces des Mèdes & des Perses, il n'auroit plus d'ennemis assez puissans dans l'Asie pour lui en disputer la conquête. Il étoit assez hardi pour en former le projet; mais son ambition étoit balancée par l'insuffisance de ses forces. Dans ce dessein,

il écrivit au Roi des Lydiens, Crésus, à celui de Cappadoce, aux Phrygiens, aux Indiens, aux peuples de la Carie & de la Cilicie, pour les exhorter tous à entrer en confédération dans la guerre qu'il entreprenoit contre les Mèdes & les Persans. Il leur fit redouter la puissante ligue de ces deux peuples, & leur insatiable ambition, qui menaçoit d'envahir tous les Etats voisins. Ces raisons engagèrent la plupart de ces Princes & de ces Nations à se joindre au Roi d'Assyrie.

Les préparatifs de guerre de tant de confédérés ne purent être si secrets, que Cyaxare n'en fût aussi-tôt averti; & de peur que cette tempête ne l'assaillît à l'improviste, il fit promptement lever une nombreuse armée dans son Royaume, & écrivit à Cambyse, Roi des Perses, pour le prier de joindre ses forces aux siennes, puisque l'intérêt de se défendre leur étoit commun, & de faire son fils Général des troupes qu'il lui enverroit.

Cambyse fit lever, en toute diligence, trente mille hommes dont Cyrus eut le commandement. Le jour du départ.

étant venu , Cambyse voulut accompagner son fils jusque sur les terres limitrophes de Perse & de Médie. A peine Cyrus y fut-il arrivé , qu'un puissant aigle prit son vol à sa droite. Ce fut sous cet heureux auspice que ce jeune Prince prit congé de son père & des Dieux de Perse. En entrant en Médie , il en salua les Divinités , & se hâta de joindre Cyaxare son oncle , qui s'étoit avancé sur les frontières.

Cyrus , qui n'avoit encore , de toutes les passions qui règnent dans les jeunes cœurs , que l'ambition de satisfaire son courage , ayant su que les ennemis étoient toujours fort éloignés , s'occupoit avec les Perses dans des exercices continuels de guerre , pour lesquels il proposa des prix , auxquels il concouroit lui-même , & qu'il remporta presque tous.

Au milieu de ces nobles occupations , il apprit qu'Artabane , Roi d'Arménie , refusoit de payer le tribut qu'il devoit pour les Provinces qu'Astyage avoit autrefois conquises , & qu'il refusoit pareillement de satisfaire à la demande des troupes qu'il étoit obligé de fournir.

Aussi-tôt il résolut de commencer la guerre par les rebelles , afin de n'avoir point d'ennemis domestiques , & que l'exemple d'Artabane , qu'il rangeroit dans son devoir , retînt tous les autres dans le leur.

Cette expédition préliminaire fut du goût de toute l'armée. Il fut décidé qu'on attaqueroit au plutôt l'Arménien , qui n'appuyoit son insolence que sur la protection que les Assyriens lui avoient promise ; & Cyrus se promit bien de réduire ce vassal avant que Labynétus pût venir à son secours.

Tandis que le Prince de Perse envoie Chrysante avec un gros de troupes s'emparer en Arménie de quelques passages de montagne très-importans , il dépêche un courrier à Artabane , & lui fait savoir qu'il est venu sur ses frontières à la tête d'une puissante armée , pour recevoir l'argent & les troupes que l'Arménie doit à son oncle , ou dans la ferme résolution de les exiger par force , au moindre refus qu'on en feroit. Artabane fut étrangement surpris & embarrassé : il n'auroit jamais cru que Cyaxare , ayant affaire à de si puissans ennemis ,

pût songer à autre chose qu'à se défendre. La promesse qu'il avoit faite aux Assyriens de n'envoyer aucun subside aux Mèdes , & la présence d'une armée qui le menaçoit de le faire rentrer dans son devoir , suspendirent quelque temps sa résolution. Enfin , ayant fait répondre au Prince de Perse qu'il étoit dans l'impossibilité de le satisfaire dans le moment , & qu'il avoit besoin de ses soldats plutôt pour sa conservation personnelle que pour celle d'autrui , il crut qu'il pourroit se dérober aux poursuites de Cyrus parmi les forêts & les montagnes de son pays , jusqu'à l'arrivée des Assyriens , qui le mettroient en état de chasser les Mèdes de ses terres. Il laissa donc la campagne libre aux ennemis ; & ayant fait sauver dans les forêts , sous la conduite d'un de ses fils nommé Phraorte , sa femme , ses enfans , & ses trésors , il ramassa le plus de soldats qu'il lui fut possible pour s'opposer aux mouvemens de Cyrus : mais ce Prince , s'étant avancé avec son armée , fit aussi tôt lâcher pied à ceux qui vouloient résister à ses fourrageurs , & contraignit Artabane à quitter les postes qu'il occupoit.

Cyrus, qui ne vouloit point donner le temps à l'Arménien de choisir le lieu de sa retraite, le poursuivit si vivement, que, malgré la difficulté des chemins & l'épaisseur des forêts, il ne s'éloigna jamais de la route de son fugitif. Artabane eût bien voulu s'échapper par des passages dérobés; la prévoyance du vainqueur, qui avoit envoyé les occuper, l'en empêcha. Le Roi d'Arménie se vit enfin renfermé entre des montagnes qui bornèrent sa fuite; & Cyrus n'eut pas plutôt reconnu qu'il avoit mis ce vassal dans la nécessité de céder à la faim & à la soif, ou de combattre, qu'il lui envoya un trompette, par lequel il l'invita à disputer généreusement sa liberté par une bataille définitive, plutôt que de se laisser réduire par deux fléaux, ministres affreux d'une mort lente, contre laquelle il n'avoit aucun moyen de résister. Mais l'Arménien différa toujours de répondre, jusqu'à ce qu'il eut appris que sa femme & ses enfans étoient tombés entre les mains de Chrysante. Cette nouvelle abattit entièrement son courage, & lui fit perdre la résolution qu'il avoit prise de

ne se rendre qu'à la dernière extrémité. Il descendit des montagnes, & jugea plus à propos de se sauver ou de se perdre avec sa famille, que de s'obstiner plus long-temps à irriter, par une résistance vaine, la générosité de son vainqueur, aux pieds duquel il vint se jeter pour implorer sa clémence. Il en fut reçu en Roi, mais en Roi vassal, rebelle, & prisonnier. Cyrus donna ordre que les troupes qu'Artabane avoit amenées avec lui fussent dispersées parmi les siennes. Ensuite il assembla les principaux de son armée, devant lesquels il fit comparoître Artabane, qui, ayant perdu le courage avec la liberté, se présenta, non dans la posture d'un Souverain, mais dans celle d'un criminel convaincu de sa faute.

Après que ce malheureux Roi eut donné, pour unique & foible excuse de sa rebellion, le désir de laisser la liberté à ses enfans, on lui fit premièrement avouer que, contre tout droit, il avoit refusé de fournir les troupes & l'argent qu'il devoit au Roi des Mèdes comme à son légitime Suzerain. Cyrus l'embarassa beaucoup; il lui demanda

de quelle façon lui, Roi d'Arménie, traiteroit un de ses vassaux qui l'auroit desservi de la sorte, & il tira de sa propre bouche l'arrêt qui le condamnoit à la mort.

Tandis que le Prince de Perse étoit dans cette rigoureuse occupation, le Lieutenant général Chryfante arriva, qui lui amenoit la Reine d'Arménie & ses enfans prisonniers. Mais comme Cyrus avoit informé de tout ce qui se passoit son oncle Cyaxare, & qu'il en avoit reçu expressément l'ordre de faire mourir Artabane, ce jeune Prince avoit commandé qu'on ne laissât approcher aucune des personnes qui composoient la famille du vaincu, & qu'on ne leur fît rien savoir de ce qui se passoit, pour éviter sans doute le combat que la compassion pourroit livrer dans son cœur contre la sévérité du devoir.

La Reine d'Arménie ignoroit encore le malheur & la captivité de son mari, lorsque, de son chariot, elle le vit sortir de la tente de Cyrus avec un visage où la certitude de la mort avoit déjà gravé les traits de l'horreur & de la consternation; elle s'élança à terre avec

des cris furieux , déchira , d'une violence extrême , le voile qui lui couvroit la tête , & courut , tout échevelée , à ceux qui tenoient Artabane , tâchant , par des prières entremêlées d'injures & de menaces , & par un désespoir impuissant , de le tirer de leurs mains. Cyrus , averti de quelque grand désordre par le bruit qu'il entendoit , sortit enfin pour en apprendre la cause. La fureur de cette femme , qu'il ne connoissoit point , le surprit d'abord ; & ayant su d'un des soldats qui elle étoit , il s'en approcha pour l'appaiser ; mais elle continuoit toujours ses inutiles violences , persistant à crier qu'on l'emmenât avec son cher Artabane , ou qu'on la tuât. Enfin , on lui dit que c'étoit Cyrus devant qui elle s'oublioit à ce point. Elle se jeta aussitôt à ses pieds , & quittant le personnage d'une furie pour prendre celui d'une suppliante éplorée , elle lui dit tout ce que l'extrême douleur pouvoit suggérer à une Reine qui , ayant perdu ses Etats avec la liberté , voyoit encore enlever à ses yeux son mari.

Cyrus étoit occupé à relever , avec toutes sortes d'égards , la Reine d'Ar-

ménie, lorsqu'il fut distrait par l'arrivée précipitée de quelques cavaliers. Ils lui amenoient un nouveau prisonnier, qu'il ne reconnut pas d'abord, mais que les cris de la Reine d'Arménie lui firent bientôt remarquer : c'étoit le Prince Tygrane, fils aîné d'Artabane, qui, au retour d'un voyage qu'il avoit fait en Colchide, étoit tombé entre les mains des Mèdes, avant qu'il eût appris que l'armée de Cyrus étoit sur les terres de son père. Sa mère, aussi-tôt qu'elle le vit, lui cria d'une voix qui redoubla la compassion de tous les assistans : « Et vous aussi, mon fils ! venez, approchez-vous Permettez-lui, Seigneur, dit-elle à Cyrus, qu'il voye encore une fois son père. Considérez, Tygrane, en quel état est Artabane ; quelle est la condition de votre mère, de votre femme, de votre frère, & de votre sœur, & dites-moi après ce que vous êtes venu faire en Arménie Mais vous, impitoyables Dieux, pourquoi l'avez-vous fait venir ? Ce n'étoit pas pour recueillir la couronne de ses ancêtres ; ce n'étoit pas pour le mettre sur le trône, dont un événement ter-

rible nous chasse aujourd'hui. Non, non, Dieux cruels, c'étoit pour perdre avec nous l'héritier d'une si malheureuse famille, & n'en laisser aucun qui survive à notre infortune ». Son transport l'empêcha d'en dire davantage.

Ce spectacle toucha sensiblement la belle ame de Cyrus. Il avoit été, comme on l'a vu plus haut, particulièrement lié d'amitié avec Tygrane, tandis qu'ils faisoient leurs exercices ensemble dans les Académies de Perse. Il ne savoit s'il devoit répondre aux plaintes de la mère, qu'il avoit assurée déjà de sa vie & de celle de ses enfans, ou consoler le fils, que l'horreur de cet accident inopiné avoit tellement interdit, que de tous les sens, il sembloit ne lui rester que celui de la vue.

Artabane son père, qui n'avoit pas eu assez de constance pour résister à son malheur particulier, en témoigna davantage en apprenant celui qui arrivoit à sa femme & à ses enfans; & soit que la douleur de ses propres revers eût déjà épuisé toute sa sensibilité, ou que l'excès de cette nouvelle affliction le jetât dans cette sorte de désespoir

noble qui donne de la résolution aux plus lâches, il tâcha de consoler sa femme & son fils, & leur remontra que, par la même justice qui alloit dicter sa perte, ils seroient déclarés absous; que Cyrus, dont l'équité n'étoit pas moins célèbre que la valeur, étoit, par sa conscience & par la crainte des Dieux, obligé de conserver le reste d'une famille innocente qui n'avoit aucune part à sa rébellion; qu'ils devoient tous espérer de sa clémence un meilleur traitement, plus doux que le sien; que sa mort, suffisant pour satisfaire au ressentiment de Cyaxare, il falloit qu'ils tâchassent de rétablir, par leur vertu & leur fidélité, la gloire de sa maison, que sa perfidie avoit ternie, & qu'ils fissent voir à l'avenir, par leurs services & leurs hommages, qu'ils n'étoient point complices de son crime.

Le Roi d'Arménie ne put retenir ses larmes après ce généreux discours, & principalement lorsqu'il vit son jeune fils Phraorte, sa fille Axiane, & Artémise, la femme de Tygrane, sortir du chariot que Cyrus avoit fait approcher.

Jamais spectacle ne fut plus touchant ; & la pitié avoit imprimé tant de tristesse sur le visage de tous les assistans , qu'à peine auroit-on pu distinguer les vainqueurs d'avec les captifs.

Tygrane , que les premiers mouvemens de la douleur avoient empêché de parler jusqu'alors , se sentant pressé par le péril de son père , par la présence & les larmes de ses proches , particulièrement de sa chère Artémise , s'approcha de Cyrus qui ne parloit point.

« Ah ! Seigneur , lui dit-il , que devons-nous attendre de ce morne silence ? Est-ce un effet de la pitié ou de l'inflexibilité ? Eh quoi ! n'est-ce pas assez d'ôter le sceptre & la couronne à une famille royale , & un Roi à tant de sujets , sans ravir un mari à sa femme , & un père à tant d'enfans , qui ne demandent , de tous les biens qu'ils ont perdus , que la liberté de mourir avec lui , ou de partager sa captivité , si votre rigueur s'arrête à cette dernière punition. Cette requête vous semble-t-elle injuste ? Quel droit avez-vous de nous refuser la mort , puisque vous croyez la lui donner avec justice ? Ou bien , si Artabane vous pa-

roît le seul coupable , pourquoi nous punissez-vous plus rigoureusement que lui , en nous laissant vivre avec le regret de l'avoir perdu » ?

Le fils de Cambyse étoit puissamment ému par la vue de ces illustres malheureux , & par l'amitié particulière qu'il portoit à Tygrane ; mais , d'autre part , l'obéissance qu'il devoit à Cyaxare le tenoit en suspens. Ce généreux vainqueur répondit qu'il attestoit les Dieux de toute l'affliction qu'il ressentoit de l'infortune de Tygrane ; que , sans l'impitoyable raison d'Etat & la voix impérieuse du devoir , l'amitié auroit déjà réglé sa résolution. Il ajouta que du moins s'il cédoit aux circonstances , le sentiment en adouciroit la rigueur.

Cyrus voulut alors se retirer pour conserver une fermeté nécessaire. Il ordonna à ceux qui tenoient Artabane , de le conduire au lieu de sa destination , & à Chrysante de retirer ses prisonniers ; alors leurs pleurs & leurs larmes se convertirent en cris de désespoir. Axiane , fille d'Artabane , qui jusques-là ne s'étoit permis que de pleurer , fendit la presse , & se précipitant aux

genoux de Cyrus , elle l'arrêta par ces paroles : « Ne fuyez point , Seigneur , les traits de la pitié ; décidez auparavant si les enfans suivront le sort de leur père , ou le père celui des enfans. Mais faites mieux ; sacrifiez ceux-ci à votre colère pour expier le crime d'Artabane ; aussi bien les Dieux ne veulent que des offrandes sans tache & des victimes sans défaut ; & nous , qui sommes des innocens , nous satiferons mieux à leur vengeance qu'Artabane que vous estimez criminel » Ici Axiane s'arrêtant un moment , & voyant que Cyrus ne disoit mot : « Ah ! Prince cruel , poursuivit-elle (en levant le voile qui cachoit ses traits , & le regardant avec des yeux d'une beauté éclatante) , tu ne réponds rien ! l'offre que je te fais ouvre toutefois un beau champ à ta cruauté , & si tu aimes le sang , tu en tireras plus de nos jeunes veines , que d'un corps atténué par les années & par les travaux ».

La belle Axiane n'eut pas plutôt levé son voile , que Cyrus ressentit puissamment , outre les mouvemens de la compassion , ceux que peut inspirer une

beauté affligée dans un cœur généreux, Comme ce combat de la pitié & du devoir le jetoit dans la plus étrange perplexité, un événement imprévu vint mettre le comble à son émotion & à son trouble. Sybaris, ce jeune Seigneur Persan élevé avec Cyrus, honoré de toute son amitié, & que ce Prince, sur de faux bruits, avoit crut mort, Sybaris vint tout à coup se rouler aux pieds du fils de Cambyse, & le conjurer avec larmes de lui accorder la grace de toute cette infortunée famille. « O Cyrus ! s'écria-t-il, vous avez juré, par l'amitié qui nous unit & par l'Astre radieux qu'aucun Perse n'ose attester en vain, que vous ne me refuseriez jamais aucune demande : je vous rends vos sermens, si vous m'accordez la première & l'unique. Laissez-vous fléchir en faveur de ces royales victimes, & ne rougissez point vos lauriers d'un sang qui coûteroit des larmes à votre ami. Des raisons que je dois encore taire, m'ont fait semer le faux bruit de mon trépas ; & tandis que vous donniez des regrets à ma mémoire, la Cour d'Arménie étoit mon asile. Immolerez-vous,

ô Cyrus ! l'hôte & le bienfaiteur de votre fidèle Sybaris » ?

Cyrus, déjà tout troublé de l'atteinte qu'Axiane avoit portée à sa sensibilité, acheva de se rendre aux mouvemens de sa clémence, à la vue inespérée de son cher Sybaris. Il le releva avec tous les transports de l'amitié, suspendit les ordres sanglans qu'il avoit donnés, & chargea Sybaris lui-même d'aller fléchir Cyaxare en faveur de ses protégés.

Sybaris n'employa que six jours à cette importante négociation ; il revint le septième avec une lettre du Roi des Mèdes, par laquelle Cyaxare mandoit à son neveu qu'il pouvoit absolument disposer de la mort & de la vie d'Artabane comme il jugeroit à propos. Cette nouvelle donna à Cyrus des sentimens de joie si extraordinaires, qu'il ne voulut point qu'un autre en fût le porteur : il courut, ou plutôt il vola à la tente où Chrysante gardoit les prisonniers. La Reine d'Arménie & ses enfans flottoient en ce moment entre l'espérance & la crainte ; ils environnoient Artabane, auprès duquel ils étoient dans une conversation plutôt de regards tristes,

tristes, de soupirs, & de pleurs, que de paroles. La présence inopinée de Cyrus leur causa une surprise mêlée d'alarme. Le généreux Prince se hâta de bannir leurs inquiétudes, en leur apprenant le sujet de sa visite. Cette bonne nouvelle cependant ne tarit point leurs larmes, & ils pleurèrent de joie, comme ils avoient pleuré de douleur.

Qu'il est différent de voir une Belle dans le désespoir ou dans l'excès de la satisfaction ! Cyrus pouvoit à peine se persuader que ce fût la même Axiane, & l'Amour choisit ce moment pour soumettre le cœur de ce Conquérant aux charmes de sa captive. Eperdu à la vue d'une si rare beauté, il dit à la Princesse, que, malgré la sévérité de la doctrine qu'il avoit apprise dans les Académies de Perse, qui défendoit à un vainqueur de regarder ses captives avec d'autres yeux que ceux de la victoire, il étoit contraint de lui avouer que le triomphe de ses attraits détruisoit celui de ses armes ; que c'étoit elle qui exerçoit un véritable empire, comme c'étoit lui qui, en la regardant, éprouvoit un véritable esclavage. Cette déclaration

néanmoins ne passa que pour galanterie ; & peut-être que Cyrus alors ne crut pas l'avoir faite par un autre mouvement.

Dans cette même entrevue furent arrêtées les conditions de la grace qu'il faisoit à Artabane, par lesquelles ce Roi s'obligea de payer tous les ans à Cyaxare le double du tribut qu'Astyage lui avoit autrefois imposé , & de lui remettre entre les mains toutes les places fortes & les passages d'Arménie. Artabane offrit de plus volontairement de fournir pour cette guerre quarante mille hommes de pied & huit mille chevaux ; & pour la rançon de sa personne & de sa femme, il pria Cyrus d'accepter tous les trésors que son père lui avoit laissés. Mais comme il vit qu'il ne lui restoit plus rien pour satisfaire à celle de ses enfans, il embrassa & mouilla de ses larmes les genoux de Cyrus , & lui dit qu'il remettoit l'estimation du prix de ces chères personnes à sa générosité, ne lui restant plus rien à donner que l'offre de son sang & l'assurance de leurs services & des siens.

C'étoit toucher Cyrus par son en-

droit sensible, que de s'en rapporter ainsi à sa magnanimité. Les articles de l'accommodement furent bientôt signés, & le Roi d'Arménie obtint, avec ce qu'il avoit demandé, beaucoup de graces & de faveurs qu'il n'eût osé seulement espérer, à condition toutefois que, pour assurance de ce traité, le jeune Phraorte son fils, & Axiane sa fille, viendroient en Médie demeurer otages & garans de sa bonne foi.

Aussi-tôt le Roi & la Reine d'Arménie furent reconduits avec honneur dans leur capitale, ainsi que la Princesse Artémise, épouse de Tygrane. Ce dernier fut mis par Cyrus à la tête d'une partie des troupes combinées des Perses, des Mèdes, & des Arméniens. Abrocome & Sybaris, tous deux Lieutenans généraux de Cyrus, se disputèrent l'honneur de conduire en Médie le Prince Phraorte & la Princesse Axiane. L'extrême amitié de Cyrus pour Sybaris, lui fit préférer l'éloignement d'Abrocome, à qui cependant il ne put se défendre de porter secrètement envie, songeant au bonheur que ce Seigneur Persan alloit avoir d'accompagner & d'avoir

sous sa garde la plus belle Princesse du monde , qu'il recommanda , comme le trésor le plus cher , à ses soins & à sa fidélité. Il lui enjoignit même de ne point se presser de revenir aussi-tôt qu'il auroit remis les ôtages aux mains de Cyaxare , mais de s'arrêter un certain temps , sous quelque prétexte , à la Cour de Médie , pour être à portée de lui donner des nouvelles d'Axiane.

A peine Abrocome étoit-il parti avec les otages , que Cyrus reçut avis que l'armée des Assyriens s'avançoit à grandes journées contre lui , & qu'on appercevoit même de loin l'avant-garde des ennemis. Il en poussa des cris de joie , & envoya un trompette dire à Labynétus qu'il eût le lendemain à se préparer au combat.

Bellone n'exerça jamais la fureur des armes avec plus de rage qu'en cette occasion : trente mille hommes du parti des Assyriens furent tués avec leur Roi Labynétus ; & tout ce que put faire le reste , fut , en fuyant à la faveur de la nuit , de se dérober à la victoire des Perses & des Mèdes. Crésus , Roi de Lydie , allié de Labynétus , voyant que toutes les troupes des Assyriens avoient abandonné le

camp , crût qu'il n'étoit pas à propos d'attendre , avec le deſſein d'une vaine réſiſtance , ſa dernière défaite , & commanda à ſes gens de fuir comme les autres. De tout ce grand équipage qui le ſuivoit , il n'eut ſoin que de ſauver quelques femmes qui lui étoient extrêmement chères.

Cette victoire décida en faveur de Cyrus pluſieurs Princes & Gouverneurs de Provinces , lesquelſ vinrent ſe ranger ſous ſes drapeaux avec toutes leurs troupes. De ce nombre furent le Prince des Hircaniens , & le brave Eunuque Gobrias , Souverain de la Province des Garaméens , & que la vengeance atroce de Vectorès , fils de Labynétus , avoit pour jamais privé du doux eſpoir d'une poſtérité.

L'arrivée de ces nouveaux renforts accrut encore l'ardeur belliqueuſe du fils de Cambyſe. Il attendit impatiemment l'aurore , & elle le ſurprit faiſant ſes diſpoſitions pour l'attaque du camp ennemi : mais il ſ'apperçut bientôt qu'il avoit plutôt à piller qu'à combattre. Les vainqueurs , qui ſ'attendoient à trouver des ennemis ſous les armes , ne virent

plus qu'un horrible spectacle de morts & de blessés. Les plaintes de ceux-ci avoient beau frapper les oreilles des soldats, ils n'en étoient pas plus touchés de pitié; & tel qui crioit pour être secouru, appeloit un impitoyable qui achevoit de le tuer.

Après que le camp eut été pillé sans résistance, Cyrus représenta à ses troupes victorieuses de quelle importance il étoit d'atteindre les ennemis dans leur fuite pour profiter de leur déroute. A cette proposition du Général, chaque soldat reprit aussi tôt son rang. Cyrus mit à la tête de son armée les Hircaniens, les nouveaux auxiliaires, & à ses côtés deux gros de cavalerie, l'un desquels fut commandé par son cher Sybaris. Il n'eut pas marché trois heures de chemin, qu'il se trouva en présence des ennemis, lorsqu'il n'y avoit qu'à peine assez de jour pour s'en faire reconnoître. Ils s'étoient trouvés arrêtés dans leur fuite par la rencontre d'un fleuve rapide, dont les Arméniens du lieu, déformais affidés à Cyrus, avoient rompu le pont. Jamais armée ne fut plus surprise & plus saisie de crainte que celle

des Assyriens le fut en cette occasion. Dans la foiblesse & la confusion où ils étoient déjà de leur première défaite, ils ne purent soutenir la soudaine attaque des Perses, des Mèdes, & de leurs alliés. Ils furent chargés avec tant de promptitude & de vigueur, que, courant çà & là tout alarmés, ils se trouvèrent dans le désordre le plus étrange. Les uns pour combattre, les autres pour fuir, bridèrent leurs chevaux; ceux-là prenoient des armes pour se défendre; ceux-ci les jetoient pour chercher plus aisément leur salut dans la fuite. Enfin, la plus grande partie des Assyriens & de leurs confédérés ayant été tués sans rendre de combat, cette victoire ne fut signalée que par l'illustre nom de quelques morts. Le Roi de Cappadoce & celui des Arabes demeurèrent sur la place, avec beaucoup d'autres personnes considérables, ou par leur condition, ou par leur valeur. Dans cette occasion, Sybaris donna des preuves éclatantes de son zèle pour le service de Cyrus; il fut le premier à l'attaque & le dernier à la retraite. Sa belliqueuse ardeur tenoit de la fureur du désespoir;

& l'on eût dit qu'il cherchoit moins encore à vaincre qu'à périr : c'est qu'en effet Sybaris, désespérant de jamais obtenir la main de la Princesse qu'il adore, ne voit plus dans la vie qu'un long supplice, dont il cherche à s'affranchir par une mort glorieuse.

Peu des ennemis qui s'étoient sauvés du trépas échappèrent à la captivité; ils furent presque tous faits prisonniers, & le reste des fuyards qui avoient chassé devant eux le plus précieux de leur bagage, fut poursuivi si loin, que les Hircaniens, infatigables à suivre leurs traces, revinrent chargés de butin, avec quantité de chariots remplis de femmes. Crésus fut presque le seul qu'ils ne purent atteindre, parce qu'il s'en étoit allé la nuit précédente avec les siennes, pour éviter la chaleur du jour.

Axiane n'étoit point encore arrivée en Médie; & Cyaxare, qui ignoroit tous les lauriers dont se couvroit Cyrus, s'étoit laissé prévenir contre lui aussi tôt après son départ. Ce Monarque, quand Cyrus étoit parti d'auprès de lui, avoit poussé le banquet fort avant dans la nuit; les vapeurs du vin asiatique avoient

porté à sa tête avant qu'il ne se couchât. En cet état, il ne s'étoit point encore apperçu du grand nombre de Seigneurs de la Cour qui avoient suivi son neveu, en vertu du congé qu'il leur avoit donné en général; mais le lendemain au matin, ne voyant plus cette nombreuse foule de Courtisans qu'il avoit tous les jours à son lever, & remarquant que presque toutes les personnes de marque ou d'un certain mérite l'avoient quitté pour s'en aller avec Cyrus, il en conçut une basse jalousie, & fut sur le point de rappeler tous les Mèdes. Mais il changea en peu de temps de résolution, lorsqu'il eut appris la réduction d'Artabane & la double défaite des Assyriens. Il fut plus satisfait encore, lorsqu'il vit arriver à sa Cour, en qualité d'otages, le Prince Phraorte & la Princesse Axiane. Il donna d'abord celle-ci en garde à la Reine des Mèdes; mais bientôt, éperdument épris d'une si rare beauté, il la retira de ses mains, & la fit transporter de nuit dans un château où commandoit l'Eunuque Narsète. Le fidèle Abrocome, que Cyrus avoit chargé de veiller sur elle, en eut

avis par ses émissaires. Il ne tarda pas à se présenter sous les fenêtres du château. Axiane, qui le reconnut, lui jeta à la dérobée deux lettres, l'une pour la Reine des Mèdes, l'autre pour Cyrus: elle les conjuroit l'un & l'autre de tout employer pour la délivrer des folles poursuites de Cyaxare, auxquelles elle étoit résolue de ne répondre que par l'indifférence, étant née dans des sentimens qui lui feroient toujours préférer la mort à l'infamie.

Abrocome remit le même jour la lettre adressée à la Reine; mais il lui fallut beaucoup plus de temps pour s'acquitter de son message auprès de Cyrus, qu'il atteignit enfin le soir de cette nuit célèbre où ce Conquérant devoit donner un assaut général aux remparts de Babylone, dans lesquels Vectorès, successeur de Labynétus, avoit rassemblé toutes ses forces.

Tout courageux & tout victorieux qu'étoit Cyrus, il ne reçut cette lettre qu'en tremblant, & l'ayant déployée sans s'arrêter au commencement, il jeta promptement les yeux sur la fin, pour voir s'il étoit vrai qu'elle fût signée d'Axiane, qui lui écrivoit en ces termes :

MAGNANIME VAINQUEUR,

« La générosité avec laquelle vous avez accordé à nos larmes la vie d'Artabane, me fait espérer que vous ne me refuserez pas la protection que je vous demande pour la conservation de la mienne. Oui, Prince, je suis sur le point de la perdre, puisque votre oncle Cyaxare, follement éperdu d'amour pour une Princesse son otage, menace de satisfaire son caprice par un attentat. J'en ai fait avertir la Reine d'Arménie : mais que peut-elle m'offrir que des regrets impuissans ? C'est à vous, généreux Prince, à me délivrer de cette tyrannie, & c'est vous seul qu'en conjure AXIANE ».

Cyrus lut & relut cette lettre trois ou quatre fois, comme s'il n'eût pas bien compris ce qu'elle contenoit ; & dit d'une voix assez basse : « Il est vrai, ma Princesse, que je vous ai mise entre les mains de Cyaxare ; mais si j'ai pu le faire, j'aurai bien le pouvoir de vous en tirer. N'en doutez pas, belle Axiane ». A l'instant il appelle son cher Sybaris,

auquel il communique les dépêches qu'il vient de recevoir. Sybaris successivement pâlit, rougit, & frémit de colère en les lisant; il s'offre d'aller sans délai mettre Axiane en liberté. Cyrus l'embrasse, lui permet de partir, & lui donne mille cavaliers, dont cinq cents sous la conduite d'Abrocome, leur ordonnant à tous d'obéir aveuglément aux ordres de Sybaris.

Comme celui-ci étoit déjà monté à cheval pour partir, Cyrus reçut un courrier de la part de la Reine de Médie, qui l'exhortoit à interrompre promptement le cours de ses conquêtes, pour venir prendre possession, au nom de son père Cambyse, du trône de Médie, vacant par le trépas de Cyaxare, qui étoit mort d'une chute à la chasse. La Reine mandoit de plus à Cyrus qu'elle avoit retiré Axiane du château où l'avoit fait enfermer Cyaxare, & qu'elle veillerait, jusqu'au retour du Prince de Perse, à la garde des deux otages d'Arménie.

Cyrus communiqua ces secondes dépêches à Abrocome & à Sybaris, les déclara, par des patentes, ses Vice-Rois en Médie, & les conjura de faire la

plus grande diligence pour lui amener Axiane, qu'il leur avoua être dans le dessein d'épouser. Ces deux Seigneurs promirent avec serment de le servir de tout leur zèle. Sybaris fut particulièrement chargé d'une lettre de Cyrus pour Axiane, dans laquelle ce Prince offroit sa main & l'Empire du monde à la Princesse d'Arménie.

A peine les deux Vice-Rois que Cyrus dépêchoit en Médie furent-ils partis, que ce Prince fit donner l'assaut général aux murs de Babylone, dont la prise lui assura la conquête de toute l'Asie : le Roi Vectorès mourut en défendant ses derniers remparts. Le carnage fut affreux, le butin fut immense.

Cyrus se hâta de partager les dépouilles des Assyriens aux compagnons de sa victoire ; & après avoir reçu les ambassades & les soumissions des Nations voisines, il se hâta de rebrousser chemin, & de marcher à la rencontre de Crésus, qui ne s'étoit point renfermé dans Babylone avec les Assyriens, mais avoit couru en Lydie lever des troupes innombrables pour venir au secours de son allié Vectorès.

Lorsque Crésus eut appris la mort de Vectores & la prise de Babylone, il changea aussi-tôt de pensée, & ne songeant plus qu'à appaiser le vainqueur, lui envoya de riches présens, & une ambassade chargée de lui offrir de sa part l'hommage de la Couronne de Lydie, & de reconnoître Cyrus pour son suzerain. Cyrus reçut l'ambassade & les offres de Crésus, l'approuva d'épargner l'effusion du sang, le reconnut pour son vassal, & lui accorda généreusement le pardon des hostilités qu'il en avoit reçues.

Ce Héros victorieux, à qui les destins avoient réservé la première conquête du monde, qui soit bien clairement avouée par l'Histoire, se dispoisoit à envoyer à son père Cambyse un de ses Lieutenans généraux, pour l'instruire en détail de tous ses succès, lorsqu'il reçut lui-même un courrier secret de Mandane sa mère, qui lui marquoit que Cambyse, chargé d'ans & de gloire, étoit mort de joie en apprenant ses incroyables triomphes. La Reine finissoit sa lettre par l'exhorter à faire un choix digne de lui, à ne point permettre qu'un sang fécond en

Héros tarît en sa personne, & à donner bientôt, par un hymen avoué des Dieux, une longue suite de maîtres légitimes à la terre.

Cyrus écrivit à sa mère qu'il ne pouvoit apporter d'autre consolation à la perte qu'elle avoit faite de Cambyse, que le détail des victoires que les Perses avoient remportées sous les drapeaux de son fils; que son choix pour une épouse étoit fait; que ne pouvant plus, sur la surface entière du globe, jeter les yeux que sur des vassales ou des sujettes, il donnoit une entière & exclusive préférence à la Princesse Axiane, fille du Roi des Arméniens, de laquelle les vertus n'étoient pas moins célèbres que la beauté.

Après avoir fait partir cette réponse pour la Cour de Suze, le vainqueur des Nations s'achemina vers Ecbatane, capitale de Médie, où ses plus chers désirs le rappeloient; car il espéroit y rejoindre, après bien des travaux, sa maîtresse & son ami... Mais les destins, qui avoient favorisé Cyrus dans tous les combats & dans tous les sièges, avoient décidé qu'il ne seroit heureux ni en

ami ni en maîtresse , à moins qu'il ne fût , pour l'être , des sacrifices qui passent , chez le commun des mortels , pour excéder les forces de l'humanité.

Lorsqu'il fut arrivé à la vue des murs d'Ecbatane , il se disposa à écrire à la Reine de Médie , à son ami Sybaris , & sur-tout à la Princesse Axiane ; mais il fut prévenu dans ces divers envois par l'arrivée de son fidèle Abrocome , qui lui apprit tout à la fois , comme par un coup de foudre , que Sybaris avoit débauché les mille cavaliers de leur suite & la majeure partie de la jeunesse de Médie ; que , muni de ces forces , il avoit lié sa partie avec le Roi Crésus , à qui il avoit inspiré le courage de se révolter de nouveau contre Cyrus , & d'opposer une digue au Conquérant du monde ; que Crésus avoit accepté les offres de Sybaris , l'avoit reçu , lui & ses troupes , dans Sardes , où ils étoient résolus , en désespérés , d'éprouver les dernières horreurs de la guerre , plutôt que de se rendre , & que ce même Crésus avoit pour jamais uni des liens indissolubles de l'hymen , en face des autels , Sybaris & Axiane.

Comme les mortels les plus puissans ont en général le moins de puissance pour résister au premier choc de leurs passions , & qu'entre elles toutes l'amour est celle qui souffre le moins de frein & de barrière , on conçoit quels orages s'élevèrent dans le cœur trahi du vainqueur de l'Orient. La tempête qui se passa dans son ame fut d'autant plus terrible , qu'il s'efforça de la concentrer dans un morne silence. Il ne répond rien à son fidèle émissaire , sinon ces uniques paroles : *Tu vois , ô mon cher Abrocome , à quel point ton Prince est outragé ! Donne ordre , ajoute-t-il , aux Chefs de mes armées de diriger à l'instant leur marche vengeresse vers Sardes.*

Aussi-tôt Abrocome & toutes les troupes obéissent : ils ne marchent point , ils courent , ils volent venger leur Général , leur Prince , leur Roi , ou plutôt leur idole. Ils arrivent , avec la rapidité du vautour , aux pieds des remparts coupables. Le siège est formé , la ville est investie avant que les Sardiens soient informés qu'ils ont le vainqueur à leurs portes. L'alarme est générale ; Crésus , qui a manqué de parole envers Cyrus ,

trouve nombre de ses vassaux qui lui manquent pareillement de foi, & qui croient faire un acte légitime. Les portes de l'infidèle Sardes sont ouvertes cette nuit même à Abrocome, qui y fait entrer Cyrus triomphant. Crésus, Sybaris, Axiane (ainsi que la Princesse Azumane, sœur de Cyrus, & dont le traître Sybaris s'étoit emparé comme d'un otage), sont remis par le Gouverneur de Sardes aux mains d'Abrocome. Pour Cyrus, il entra dans la capitale de Lydie, sans savoir où il alloit : il étoit encore aveuglé par le dépit, la jalousie, & le désespoir. = Voici la Princesse votre sœur, lui dit Abrocome, que nos armes triomphantes vous ont rendue ; mais qu'ordonnez-vous, Seigneur, des rebelles & des perfides ? = Qu'ils soient livrés au Conseil de guerre, répondit sévèrement Cyrus =.

Abrocome fait aussi-tôt convoquer l'état-major des troupes victorieuses, & leur fait part du délit des coupables, & de l'intention où étoit Cyrus qu'ils en portassent leur jugement. Un tribunal terrible s'assemble ; les coupables sont appelés : la pluralité des voix opine qu'Axiane ayant eu l'affection de Cyrus,

lui seul prononcera sur son sort ; qu'à l'égard des autres criminels , Crésus & Sybaris , atteints & convaincus d'avoir trahi Cyrus dans la confiance & dans l'amitié , seront publiquement livrés aux flammes.

Le Prévôt de l'armée victorieuse fait dresser , au milieu de la principale place de Sardes , deux bûchers d'une hauteur prodigieuse , & qui surpassoient le faite des plus hautes tours ; déjà les flambeaux qui devoient mettre le feu à ces bûchers étoient allumés , & les deux illustres criminels étoient assis sur le siège fatal , lorsqu'Axiane , que le Conseil de guerre avoit rendue libre , & justiciable seulement de Cyrus , fendit la presse des assistans , & vint se jeter aux pieds de ce vainqueur. = Par ces genoux , Seigneur , que j'ai déjà embrassés en Arménie , permettez - moi d'implorer votre clémence. = Parlez , lui dit Cyrus , qui l'écouta fort attentivement , mais en affectant de ne la point regarder.

= Je fais , Seigneur , lui dit la fille d'Artabane , à quel point je suis coupable ; je sais que je vous dois la vie de mon père , que je suis ingrate en-

vers les bons offices que la Reine de Médie m'a rendus en votre considération , & que je suis peut-être mille fois plus criminelle envers vous , par l'injuste mépris que j'ai fait de la passion dont vous m'avez honorée. Mais , Seigneur , s'il est ainsi , pourquoi échapperois-je seule à la punition de tant de fautes ? & par quelle équité le Conseil de guerre , qui vient de juger les coupables envers Cyrus , m'a-t-il exceptée du nombre ? Ah ! Seigneur , n'en doutez point ; c'est moi qui les ai rendus tels ; c'est moi dont les foibles attraits ont enlevé , malgré lui , à son devoir votre affidé Sybaris ; & c'est pour soutenir mon enlèvement que Sybaris s'est trouvé contraint de vous débaucher Crésus , qui ne songeoit plus qu'à vous être soumis. Soyez juste & clément tout ensemble , ô Cyrus ! retranchez la cause de la rebellion , & faites grace à tout le reste. Punissez une femme qui a trahi vos espérances amoureuses ; mais ne trempez point vos mains généreuses dans le sang de l'amitié séduite & amenée dans le piège par les prestiges de l'amour. Daignez jeter les yeux sur ces

tablettes qui contiennent tous mes secrets, & connoissez par quels degrés ma tendresse pour votre ami est enfin montée à son comble, & m'a entraînée dans les dernières erreurs =.

Ici Cyrus, faisant un incroyable effort sur lui-même, tendit froidement sa main droite à la Princesse pour la relever, & de l'autre main fit signe qu'on suspendît l'exécution. « Prenez place sur ce siège, dit-il à Axiane ». La Princesse n'osa désemparer. Elle s'assit en tremblant auprès d'Azumane, sœur de Cyrus. Cependant ce Conquérant parcourut d'un oeil avide les fatales tablettes : il y lit, il s'y convainquit qu'avant la révolution d'Arménie Sybaris a voyagé en cette Cour ; qu'il y a conçu un incroyable amour pour la fille d'Artabane ; que, condamnant lui-même une passion dont son espoir ne lui promettoit aucun succès, il avoit envoyé en Perse son Ecuyer répandre le bruit de sa mort, & que lui-même avoit tenté de se la donner à la vue des fenêtres de la Princesse, à l'entrée d'un des berceaux du jardin magnifique du palais d'Ecbatane ; que le hasard avoit voulu que la Princesse & son Esclave

favorite se trouvaissent en ce moment tout près de ce berceau, & arrêtaissent le bras désespéré de Sybaris, au moment où, en prononçant le nom d'Axiane, il alloit se percer le cœur; qu'Axiane, éprise de sa bonne mine, & sur-tout touchée à l'excès de tant d'amour, lui avoit ordonné de vivre, & lui avoit promis de n'avoir jamais d'autre époux.

En cet instant de sa lecture, les tablettes tombent des mains de Cyrus; ses regards se portent involontairement sur les deux bûchers élevés dans la place. Il frémit de tous ses membres; ses yeux se remplissent de larmes : il se lève de son trône; il y retombe à l'instant. Il s'en relève une seconde fois, & s'écrie, tout hors de lui : *Qu'on amène devant moi Sybaris & Crésus.*

On obéit avec empressement. Abrocome, qui commande dans la place, se hâte de les faire détacher, & vient lui-même les présenter au vainqueur. Ils se prosternent en sa présence; Cyrus les relève l'un & l'autre avec bonté, & dit d'abord au Persan rebelle : « Toi, Sybaris, ton crime n'est pas d'avoir pris les armes contre moi; ta véritable tra-

hison est d'avoir caché ta passion à Cyrus. Connoissois-tu si peu la générosité de ses sentimens, & l'as-tu cru incapable de sacrifier son amour à l'amitié? Sois détrompé, Sybaris; je t'accorde Axiane.... Tu restes interdit? N'hésite point, mon cher Sybaris, d'accepter de ma main un don sans lequel celui même de la vie te seroit à charge. Surtout garde-toi de plaindre Cyrus; il est heureux de ton bonheur. Et toi, Crésus, je te pardonne aussi sans aucune appréhension; je suis sûr de ta fidélité, s'il n'y a plus que Sybaris qui entreprenne de la corrompre. Reprends ton sceptre, tes Etats, & régis-les en ami de Cyrus ».

En ce moment Abrocome, passionné-ment jaloux de la gloire de son maître, se jeta à ses pieds dans l'excès de son admiration pour une si merveilleuse clémence, & songeoit à se retirer de l'intervalle de quelques pas après cet hommage, lorsque Cyrus, l'envisageant & le forçant de quitter cette humble posture:
= Mais toi, ô mon cher Abrocome ! lui dit-il, n'attends-tu rien de Cyrus, & ne me reste-t-il rien à faire pour

toi ? Que m'importe l'Empire du monde, si je n'ai pas l'espérance de reconnoître tes services & ta fidélité ? = Ah ! Seigneur , répondit modestement Abrocome , ces services ne portent-ils pas en eux-mêmes leur récompense = ? Ce qu'entendant Sybaris , il se jeta une seconde fois aux pieds du généreux Conquérant , & s'écria : « N'en croyez rien , Seigneur ; Abrocome vous trompe : il vous cache qu'il aime la Princesse votre sœur , & qu'il a le bonheur d'en être aimé. C'est un secret qu'il a cru devoir confier à mon amitié , lorsque nous étions l'un & l'autre vos Vice-Rois en Médie. Qu'il ose me démentir , ou qu'il ose se soustraire à votre généreuse bienfaisance ».

Abrocome & la Princesse Azumane restèrent confus , interdits , & tremblans ; & tous les assistans , les Grands , les troupes , un peuple immense , étoient dans l'attente du parti qu'alloit prendre Cyrus , lorsque ce Monarque , qui remarqua d'un coup-d'œil le trouble de sa sœur & de son amant , s'écria à haute voix : « C'est présentement , Sybaris , que toutes tes fautes sont effacées par le service inappréciable que tu me rends , en me met-

tant

tant à portée de récompenser la fidélité d'Abrocome. Ma sœur, venez m'acquitter envers mon plus zélé sujet; votre main seule peut payer ses services. Vous, peuples, célébrez le triomphe que Cyrus a remporté sur lui-même, & changez ces bûchers funèbres en feux d'allégresse & de réjouissance ».



ARASPE ET PANTHÉE,

Épisode du Roman d'Axiane.

A la suite de la seconde victoire de Cyrus sur les Assyriens, les Hyrcaniens lui présentèrent, parmi l'élite du butin & des captives, la belle Panthée. C'étoit une Dame de la Susiane, dont la merveilleuse beauté avoit rempli d'admiration les premiers qui l'avoient vue; & le bruit de tant d'attraits étoit parvenu avant elle à Cyrus, ainsi qu'à Araspe, son Capitaine des Gardes. Lorsqu'elle comparut devant le Vainqueur, on remarqua sur son visage adorable une impression de tristesse; mais tant de

noblesse en même temps, qu'il étoit aisé de juger que son corps seul étoit captif, & que sa grande ame étoit libre. Cyrus même, quoiqu'absolument prévenu en faveur d'Axiane, s'arrêta quelque temps à admirer Panthée, en la regardant avec extase; & après l'avoir reçue avec toutes les civilités qu'il pouvoit rendre à une personne de cette apparence, il apprit qu'elle étoit femme d'Abradate, Prince de la Suziane. La connoissance qu'il eut de la condition de cette captive, lui donna pour lors autant de respect, que sa beauté lui avoit causé de surprise; c'est pourquoi, considérant qu'il étoit l'auteur de son affliction, & craignant que la vue d'un Vainqueur ne lui fût à charge, il la quitta après quelques instans d'entretien, & la prévint qu'il alloit la confier aux soins d'un des premiers Seigneurs de Perse.

L'estime que Cyrus avoit pour Araspe, l'un de ses Capitaines des Gardes, fit tomber sur lui cette délicate commission. Cyrus l'envoya chercher, & lui dit qu'il lui donnoit en garde la Princesse de Suziane. Araspe, sur le bruit

de la rare beauté de Panthée, s'étoit, même avant cet ordre, procuré la vue de cette belle prisonnière ; il avoit cédé à une curiosité pleine de périls, & aux mouvemens secrets de cette fatale destinée qui nous livre au pouvoir de l'amour, quand notre heure est une fois venue.

Au seul nom de Panthée, Araspe se troubla. Cyrus, qui remarqua son émotion, lui recommanda sur-tout, s'il se sentoît trop foible pour résister aux charmes de sa captive, de ne point entreprendre de la garder : il lui représenta que le combat étoit d'autant plus hasardeux contre une belle ennemie, toujours présente & toujours sous les armes, qu'il faudroit le livrer à tout instant. Il le conjura de ne point ternir l'éclat de leur victoire, au droit de laquelle les captives étoient bien sujettes, mais non aux caprices des vainqueurs.

Araspe, qui, pendant cette leçon même, avoit eu le temps de se remettre de son trouble, répondit qu'à la vérité il avoit eu la curiosité de s'assurer par ses yeux, avec d'autres Seigneurs Per-

sans, de la rare beauté de la Princesse de Suziane, & il avoua que tout ce qu'en avoit répandu la renommée étoit inférieur à ce qu'il avoit entrevu; mais il ajouta qu'il n'ignoroit pas les règles de son devoir, contre lesquelles tous les charmes de Panthée ne pourroient jamais prévaloir.

Lorsqu'Araspe entra dans la tente où étoit gardée Panthée, cette Princesse étoit vêtue beaucoup plus simplement que dans le premier désordre de sa captivité. Elle avoit quitté tous ses ornemens, & se tenoit à dessein assise sans distinction parmi toutes les filles, qui affectoient, par son ordre, de la traiter avec indifférence, pour cacher sa qualité. Mais Araspe, pour l'avoir vue une seule fois, ne se méprit point à cette sorte de travestissement : l'amour fit percer à ses yeux les déguisemens & la simplicité. Il la reconnut du premier coup-d'œil, & s'avança directement vers elle. Les respects que rendoient à ce Seigneur ceux de sa suite, avertirent Panthée qu'il étoit un Officier de marque, & l'obligèrent à découvrir ce divin visage qu'elle s'obstinoit à cacher.

Araspe salua Panthée avec tous les témoignages du respect. Il lui apprit qu'elle étoit confiée à sa garde : il ajouta qu'il s'estimoit heureux & honoré de la commission dont le chargeoit Cyrus.

Si la première vue de Panthée avoit si puissamment charmé Araspe , la conversation de cette Dame acheva de le vaincre absolument. Elle s'étudioit tous les jours , voyant les respects & les attentions avec lesquels il la traitoit , à se l'attacher davantage par toutes les prévenances qui dépendoient d'elle , & par les plus naïves expressions de la reconnaissance. Elle lui rendoit enfin tous les témoignages d'amitié qui se pourroient attendre d'une sœur. L'effet de l'intention de Panthée fut bien différent de celui qu'elle désiroit ; son dessein n'étoit que d'avoir Araspe pour ami ; elle ne s'appercevoit point qu'elle se l'engageoit pour amant. Cet infortuné Courtisan , pour ne pas manquer à la parole qu'il avoit donnée à Cyrus , contenoit , de tout son pouvoir , sa passion , & s'efforçoit de la condamner au silence. Il s'observoit aussi sur toutes ses actions , sur ses gestes , sur ses regards :

il fut mille fois près de supplier Cyrus de révoquer l'emploi dangereux qu'il lui avoit confié.

Cette maladie de l'esprit causa enfin à l'imprudent Araspe celle du corps : il lui survint une fièvre , dont les ardeurs révélèrent ce qu'il avoit toujours caché ; & malgré l'extravagance de ses rêveries , on remarqua que le souvenir de Panthée entretenoit presque toujours son imagination. Cette Dame alloit le visiter souvent ; & quoique les accès d'Araspe redoublassent en sa présence , on observa toutefois qu'après sa visite il étoit plus tranquille , ou du moins plus content. Un jour qu'elle s'informoit aux Médecins de l'état d'Araspe , & qu'on lui eut dit que , dans les grandes ardeurs de la fièvre , il parloit d'elle très-souvent , elle ne soupçonna nullement que ce fût par un effet d'amour ; elle crut seulement qu'étant souvent auprès de lui & confiée à sa garde , l'image de sa prisonnière lui revenoit aussi plus souvent à la pensée.

Mais une autre fois , qu'elle entra dans sa chambre lorsqu'il étoit en accès , il se tourna vers elle , & d'un ton pour

ainfi dire courroucé : « Eh bien , Madame , lui dit-il , n'est-ce pas affez que vous me tourmentiez par votre souvenir ? Venez-vous achever mon trépas par votre présence ? N'aurai-je jamais de relâche aux maux que je souffre ? Et ma guérifon étant défefpérée de tous les gens de l'art , m'est-il défendu d'efpérer , avant ma mort , un peu de repos. . . . ? Oui , continua-t-il en fe renfonçant dant le lit & en parlant d'un ton plus bas , j'en mourrai , puifqu'il plaît aux Dieux ; la mort , auffi bien , eft l'unique remède à mes maux. Ah ! Panthée , reprit-il après deux minutes de filence , Abradate eft votre époux . . . Cyrus me l'a défendu . . . je l'ai promis . . . votre devoir , le mien , ne le permettent pas Ah ! que venez-vous faire ici , Madame » ?

Après avoir proféré ces paroles , fans favoir qu'elles lui fuffent échappées , il fe mit involontairement à regarder Panthée , qui , dans l'étonnement de ce qu'elle venoit d'ouïr fans pouvoir le comprendre , s'approcha près du lit d'Arafpe ; & le voyant , à ce qu'il lui fembloit , d'un efprit plus pofé , lui dit :

« Est-il possible, Seigneur, que je sois assez malheureuse pour avoir contribué en quelque chose à votre mal ? Que vous ai-je fait dont le souvenir vous soit si fâcheux ? Que vous importe qu'Abradate soit mon époux ? Que vous a défendu Cyrus ? Que lui avez-vous promis ? En quoi ai-je manqué à ce que je dois ? Quelle chose vous ai-je contraint de faire, qui vous ait coûté tant de résistance ? Dites-le moi, Araspe, & assurez-vous que si votre santé ne dépendoit que de moi, quand il iroit de ma vie, vous ne seriez pas encore un moment malade ; & quoique je sois malheureuse, croyez que je ne serai point ingrate aux attentions que j'ai reçues de vous. J'estimerai encore ma captivité un sort très-favorable, s'il me reste dans cet état le moyen de vous servir ».

Araspe, après un grand soupir, lui répondit d'une voix foible : « Je vois bien, Madame, que les violentes ardeurs de ma fièvre m'ont fait dire quelques extravagances. Je suis honteux de ne pouvoir vous en rendre raison, & je vous demande pardon si j'ai nommé

Panthée ou Abradate dans les écarts de ma rêverie. En cet état, vous jugez bien que, n'étant pas maître de mes sens, je dis seulement ce que le délire de ma pensée me suggère, & ce que ma raison ne me permettroit pas probablement de penser ».

Panthée ne le voulut point presser davantage, & crut facilement que ce qu'elle avoit entendu n'étoit que l'effet d'une fantaisie infirme & déréglée ; c'est pourquoi, après l'avoir encore entretenu quelques minutes assez paisiblement, elle se retira, laissant le pauvre Araspe plus troublé de sa passion que de sa fièvre, & dans des accès si violens, & qui redoublèrent si fort après que Panthée l'eut quitté, que les Médecins commencèrent à désespérer de sa vie.

Cyrus & les principaux Seigneurs de sa Cour en étant avertis, vinrent le voir en même temps : ils le trouvèrent plus mal qu'il n'avoit encore été. Araspe n'aperçut pas plutôt Cyrus qui s'approchoit de son lit, que, le regardant avec un œil furieux : « C'est vous aussi, cruel, lui dit-il, qui secondez la tyrannie du devoir auquel défère Pan-

thée. Je serois plus heureux si vous n'y étiez point , & je n'aurois pas tant d'obstacles à vaincre ».

Les Médecins qui étoient présens à cette étrange sortie , prièrent Cyrus de se retirer avec tous ceux qui l'accompagnoient , afin de laisser au malade quelque repos.

Araspe ne fut pas plutôt seul , que son esprit se remit ; & il commanda à un de ceux qui le servoient , d'aller prier Panthée de sa part de le venir trouver. Aussi-tôt qu'elle fut venue , il fit sortir tout ce qui étoit dans sa chambre , excepté un Gentilhomme dont la fidélité lui étoit connue , & une captive qui avoit accoutumé d'accompagner la Princesse ; & lorsqu'il se vit en liberté de parler , il commença de la sorte : « Je vois bien , Madame , que vous n'êtes pas moins surprise de la tranquillité d'esprit où je suis présentement , que vous ne l'avez été il y a quelques heures de me voir troublé dans l'usage de ma raison. Une même cause toutefois a produit ces différens effets ; & celle qui occasionne mes frénésies , me donne en ce moment assez de repos

pour pouvoir vous découvrir un secret que je renfermerois encore, si je ne sentoie que les approches de la mort m'obligent à ne plus vous le taire. Ces derniers instans, Madame, qui ont coutume de tout excuser, me disculperont de ma témérité. Oui, Madame, j'avoue, aux portes du trépas, ce dont le silence a été fatal, si fatal à ma vie; & je puis si peu me dispenser de vous révéler enfin ce mystère, que c'est pour l'avoir trop long-temps tenu caché que je vais mourir. Je fais bien cependant que vous ne l'apprendrez pas sans déplaisir; mais je fais aussi que vous êtes trop généreuse pour me refuser, avant que j'expire, le pardon que je vous demande ».

Araspe se tut après ces paroles, pour voir ce que répondroit Panthée: mais considérant qu'elle ne disoit mot: « Quoi! Madame, reprit-il, ne m'entendez vous point encore? Quel accroissement faut-il donc que prenne ma passion, pour que Panthée s'en apperçoive.... Ah! j'en ai trop dit, Princesse, & ce mot me coûtera la vie ».

Il n'eut pas la force de continuer ce

discours; ses sens défailirent avec la parole, & Panthée, le voyant en cet état, ressentit à la fois les mouvemens de plusieurs passions diverses : la pudeur, la colère, & la compassion combattoient en même temps dans son esprit. La compassion toutefois fut la plus forte; & voyant ceux qui étoient restés dans la chambre, occupés autour du moribond pour le faire revenir de sa foiblesse, elle eut assez de pitié pour s'employer à le secourir. Ah ! certes, on peut dire que Panthée étoit seule capable d'opérer la guérison à laquelle elle s'employoit, comme elle étoit la seule cause de la maladie d'Araspe. Si-tôt qu'elle s'en fut approchée, la nature reprit ses forces chez l'amoureux Persan; & ses yeux, qui firent les premiers leur fonction, voyant Panthée occupée à cet obligeant office, sa langue aussi-tôt reprit aussi l'usage de la parole.

« Eh quoi ! dit-il, Madame, ne voulez-vous pas que je meure, après une si téméraire déclaration ? A quoi bon vous employer à me guérir ? Dans quel esprit travailleriez-vous à me faire vivre ?

= Arafpe , répondit Panthée , non , je ne veux point que vous mouriez , encore que la voix impérieuse du devoir m'interdise de vous guérir =. Après ces paroles , Panthée se tut , comme aussi le mourant ; & peu de temps après ce silence , elle reprit ainsi , d'un ton de voix plutôt flatteur ou compatissant , qu'austère : = Aimer n'est pas un crime , je le fais bien , Arafpe ; mais qu'attendez vous de moi ? J'ignore si Abradate , mon époux , a survécu au dernier combat ; je ne puis , dans ce doute , écouter sans remords l'aveu d'une autre passion Ah ! que me faites-vous dire , Arafpe ? Laissez - moi vous cacher le trouble où votre état me réduit =.

En ce moment Cyrus entre , comme la Princesse alloit se retirer. Il venoit de tout entendre. « Demeurez , Madame , lui dit-il , il n'est plus temps de vous cacher la mort de votre époux Abradate. Je viens d'apprendre , d'une part certaine , qu'il a péri en traversant le Tygre : mes ordres sont déjà donnés pour lui faire élever un magnifique tombeau ».

Ici les pleurs , les sanglots de Panthée

lui ôtèrent l'usage de presque tous ses sens. Cyrus se tut quelque temps, pour laisser un libre cours à la douleur de cette veuve. Lorsqu'il la jugea plus en état de l'écouter, il reprit en ces termes : « Quand les maux sont sans remède, la raison, Madame, nous interdit ces afflictions qu'elle nous permet ou qu'elle excuse dans la plupart des autres chagrins de la vie. Vos pleurs, votre désespoir, ne rappelleront point au jour le brave Abradate ; & cet intrépide Guerrier, que vous ont enlevé les hasards de la guerre, ne peut, du sein de la mort, vous rendre la liberté, ni vous rétablir dans vos Etats. Ce qu'il ne sauroit plus faire, souffrez, Madame, que je l'exécute. Vous êtes libre dès ce moment ; & je charge Araspe, notre ami commun, d'aller vous reconduire en Suziane, dont je me réserve seulement la suzeraineté. L'illustre Panthée est sans doute trop vertueuse & trop reconnoissante pour vouloir jamais être comptée au nombre des ingrats qu'a souvent faits le fils de Cambyse. Je la prévien qu'il n'est qu'un seul moyen de s'acquitter envers moi, & même d'outre-

passer mon bienfait par le sien. Souffrez, belle Panthée, que j'exige votre serment de ne point tromper le vœu le plus ardent de Cyrus ».

Dans l'excès de la reconnoissance & de la surprise, la belle Panthée jura, par les redoutables Euménides & par les manes même d'Abradate, d'exécuter l'ordre d'un Conquérant si généreux.

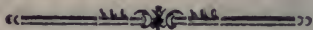
Cyrus lui dit alors : « Je vous ai rendu, Madame, un sceptre & la liberté, & je vous demande en échange la vie de mon cher Araspe ».

En parlant ainsi, & sans laisser à Panthée, interdite & toute troublée, le temps de lui opposer aucune excuse, il saisit (c'étoit le droit d'un vainqueur) une de ses belles mains, qu'il mit aussitôt dans celles du tendre Persan.

Le moribond, qui ne l'est déjà plus, baise avec transport & mouille de ses pleurs cette main adorable, que la sensible Panthée n'a pas la force de lui retirer. L'arrivée des Médecins fit cesser cette scène muette, mais si éloquente : ils exigèrent qu'on laissât Araspe prendre quelque repos.

Le lendemain & les jours suivans,

on s'apperçut toujours de plus en plus de la guérison d'Araſpe. Lorsqu'il eut achevé de reprendre ſes forces , il prit congé de Cyrus , pour aller conduire la Princeſſe en Suziane. La belle Panthée n'oublia point le ſerment qu'elle avoit fait à ſon vainqueur. Arrivée dans ſes Etats , elle partagea ſon lit & ſon trône avec l'ami de Cyrus.



THÉRAMÈNE ET ÉRIXONE;

Épiſode du Roman d'Axiane.

CTÉSIPHON, Souverain de Colchide, n'eut, de la Reine Lamſace , que le Prince Théramène & la Princeſſe Artémife. Lamſace mourut , laiſſant ſon mari aſſez avancé en âge , mais non encore exempt de la fougue des paſſions amoureuſes. Après avoir donné , pendant quatre années de veuvage , ce qu'il croyoit devoir de regrets à la mémoire de la Reine , il prit la réſolution de ſe remarier. Il ſ'en falloit , à peu près de vingt ans , que Ctéſiphon ne fût dans

le beson raisonnable d'une telle recherche ; mais on aime à s'abuser. Il jeta les yeux chez tous les Princes ses voisins , pour y trouver quelque alliance fortable à sa condition ; & tandis que ces négociations s'entamoient , son malheur lui fit rencontrer une femme de qualité , sa propre sujette , qui joignoit indignement aux charmes d'une rare beauté , les sentimens d'une ame dépravée & toute vicieuse. Le nom de cette femme étoit Erixone ; son Souverain l'épousa par foiblesse. L'aveuglement de l'amour de Ctésiphon , celui de l'ambition d'Erixone , concertèrent un funeste mariage ; mais cette détestable créature du manège & de la fortune , n'aimant en la personne de Ctésiphon que sa qualité de Prince , & n'y trouvant d'ailleurs rien d'aimable , plaça successivement , & avec une effronterie sans pareille , ses affections chez tout ce qu'elle envisagea autour d'elle de Seigneurs dignes par leur figure de fixer ses regards.

Après avoir ainsi épuisé toute l'étendue des désordres , après avoir parcouru , sans amour , toutes les intrigues qu'une Cour galante & corrompue peut

fournir, Erixone fut bien étonnée d'aimer enfin sérieusement, & pour la première fois de sa vie. Mais, grands Dieux! sur qui tomba son funeste choix....? Ce fut sur le sage, modeste, & vertueux Prince Théramène, dont elle étoit la marâtre.

Théramène n'avoit pour lors que dix-sept ans; son corps étoit aussi parfait que son esprit; & la passion qu'auroit eue pour lui toute autre qu'Erixone, auroit trouvé de l'excuse dans le charme de ses belles qualités: mais cette Aventurière couronnée, au lieu de considérer que Théramène étoit le fils de son mari, se figura au contraire que ce jeune Prince seroit celui avec lequel elle pourroit pratiquer plus aisément ses incestueux projets. Théramène lui étant un objet plus présent que tout autre, la familiarité avec laquelle elle étoit en droit de le traiter, lui persuada qu'elle pourroit adroitement mêler les caresses d'une amante avec celles d'une belle-mère, & qu'il n'étoit pas si peu sensible, qu'il n'en fît à la longue la distinction.

Sous ces artifices elle déguisa long-

temps sa passion ; & quoiqu'elle fût extrêmement intrigante & captieuse, elle ne put faire appercevoir autre chose, aux yeux du sage Théràmène, que de l'amitié.

Ce n'est pas que quelquefois elle ne se découvrit avec assez & même trop d'apparence ; mais la pureté de l'ame du jeune Prince n'étant point capable d'une passion si ingrate & si criminelle, il ne s'apperçut point du tout alors des intentions de sa marâtre. Tout le monde voyoit bien clairement qu'Erixone avoit une affection particulière pour Théràmène ; Ctésiphon même témoignoit lui en avoir obligation : mais personne ne la soupçonna jamais de la moindre pensée qui eût rapport à un dessein aussi abominable.

La civilité du jeune Prince fournit à son amante, ou plutôt à sa furie, assez d'occasions de lui avouer sa folle tendresse. Il étoit tous les matins dans la chambre de cette indigne Souveraine, aussi-tôt que la bienséance lui en permettoit l'entrée. Une fois, entre autres, que Ctésiphon étant indisposé, avoit envoyé Théràmène la saluer de sa part,

& communiquer avec elle de certaines affaires , elle fit sortir les femmes & les filles ; & quoique les femmes n'eussent point eu le temps de mettre la dernière main à son habillement , elle le mena dans son cabinet, sous prétexte de lui dire quelque chose de secret, & elle défendit à qui que ce fût de la venir interrompre. Ce fut là où Erixone se sentit agitée de ses diverses passions, de l'amour, du dépit, du désespoir, de la crainte ; & après avoir témoigné , sans dire mot , les marques de leurs mouvemens sur son visage, voyant que le Prince ; étonné de la voir tantôt pâlir & tantôt rougir, vouloit lui demander la cause de ces incroyables changemens, elle prévint cette demande indiscrete ; elle poussa un profond soupir, & le regardant avec des yeux plus remplis d'amour que de haine :

« Ah ! Prince , lui dit-elle , qu'attendez-vous encore de plus ? n'entendez-vous point ce qu'on veut vous dire ? êtes-vous le seul être insensible au monde ? & la nature , qui vous a doué de toutes les qualités qui rendent un homme aimable , vous a-t-elle privé de la fa-

culté d'être reconnoissant & sensible » ?

Le Prince ne répondit rien , dans la confusion où le mettoit ce discours. Il entendoit bien qu'on lui parloit d'amour ; mais il ne comprenoit pas encore de quelle part cette déclaration lui étoit adressée ; c'est pourquoi ils se regardèrent quelque temps tous les deux sans parler ; après quoi Erixone reprit ainsi ;

= Prince , vous paroissez surpris , comme s'il étoit nouveau que l'amour s'introduisît dans un jeune cœur ; comme s'il étoit prodigieux qu'une femme jeune & faite comme je suis , fût capable de ressentir de l'inclination pour un Prince jeune , aimable , accompli tel que vous. M'entendez-vous présentement ? Faut il que j'apporte plus de clarté pour vous faire connoître l'excès de ma flamme ? Votre silence , qui ne sauroit être en vous un signe de stupidité , seroit-il donc une marque de dédain ? Infortunée Erixone , on ne te trouve plus assez jeune , ou l'on découvre peut être en ta personne quelque défaut qui te fait juger indigne de la tendresse d'un jeune Prince !

= Eh quoi ! Madame , lui répondit Théramène , est-ce pour m'éprouver que vous me tenez ces discours ? Oui , oui , c'est dans cette intention ; & vous avez sans doute trop de vertu pour être capable d'une affection si criminelle. Mais dites-moi de grace , qu'ai-je fait qui pût vous persuader que j'eusse des sentimens si éloignés de mon devoir ? Les respects que je vous ai toujours rendus auroient-ils trahi mon intention , & leurs excès vous auroient-ils témoigné quelque chose au delà de ce que je vous dois ? Juste Ciel que j'atteste , au moins tu connois la pureté de mes intentions = !

Erixone l'interrompant , lui dit : = Non , Théramène , n'allez pas chercher des témoins si éloignés. Je vous rends cette justice , qu'il n'y eut jamais en vous aucun signe d'amour pour moi ; j'ai trop veillé , pour mon repos , à le remarquer. Je fais trop bien que je n'aime , que je n'idolâtre en vous qu'un ingrat =.

Le Prince , qui ne pouvoit plus douter , après cet éclaircissement , de ce que lui disoit Erixone , lui répliqua : = Je vois bien , Madame , que ce qu'on a

toujours dit de l'amour est véritable, s'il peut être vrai que vous m'aimiez de la façon dont vous me l'assurez : l'aveuglement de cette passion vous a fait méconnoître qui j'étois. Vous ne vous souvenez plus, Princesse, que je suis fils de Ctésiphon, que Ctésiphon est votre mari, & que vous êtes sa femme. C'est assez, je pense, vous en dire. Ces seules considérations doivent vous faire connoître que je ne suis pas plus capable d'ingratitude que d'insensibilité envers vous. Théràmène enfin, si vous lui supposez quelque idée de son devoir, n'a pas dû être susceptible d'amour pour l'épouse de son père, comme il ne peut encore croire qu'elle le soit pour lui ==.

Erixone, n'osant répondre d'abord à ce discours, se tut quelque temps, pour envisager plus fixement Théràmène, & tâcher, par la tendre expression de ses regards, à fléchir la rigueur du Prince, sur laquelle elle avoit inutilement essayé la persuasion de ses paroles. Quand elle vit que cet autre langage n'excitoit qu'une nouvelle indignation chez ce jeune insensible, accommodant sa voix

& son visage au but toujours constant & forcené de sa passion : = Eh ! pourquoi donc , Théramène (lui dit - elle avec une fausse & criminelle ingénuité), pourquoi donc ne vous aimerois-je pas ? Les Dieux font-ils un objet aimable à quelque autre fin , sinon que ce bel objet soit aimé ? La vertu que vous m'opposez , convenez-en , cher Prince , est-elle autre chose qu'une chimère de convention , établie & à tort accréditée par la jalousie des hommes ? Etes-vous encore , Théramène , dans les plus grossiers préjugés de l'enfance ? Je vous croyois au contraire dans l'âge où leurs nuages importuns se dissipent. Ctésiphon au reste n'est point offensé en cette occasion ; premièrement , parce qu'il ne croit point l'être ; & en second lieu , parce que , pour peu que j'aye de déférence pour son amour , j'en montre encore trop pour un vieillard languissant & voisin de la mort. Ah ! sans doute les Dieux , s'ils sont équitables , doivent comparer mon âge & le sien , & me tenir compte de mes attentions pour lui.

= Quoi ! c'est sérieusement , s'écria
le

le Prince, que vous osez parler ainsi ? Et loin de reconnoître votre faute, vous voulez joindre le sacrilege & l'inceste, & rendre les Dieux & la raison complices de votre infidélité ! Ainsi donc vous ne charmez mon père de toutes vos feintes caresses, que pour le trahir, & votre perfidie aspire même à me rendre complice de vos attentats ! Vous vous êtes mal adressée, Erixone; Théramène fera mieux le devoir de fils que vous ne faites celui de femme. Dans l'indignation dont me remplit ce que vous venez de dire, je me veux mal du respect qui m'empêche de venger l'affront que vous faites à l'auteur de mes jours ; & si je ne chérissais son honneur plus que vous ne faites, justement révolté de votre audace, je lui en épargnerois la punition =.

Le Prince sortit après que ces paroles menaçantes lui eurent échappé, & quelque effort qu'il se fît pour composer son visage, on remarqua aisément son trouble & son altération.

La Princesse, plus honteuse de se voir rebutée, que de la noirceur de son crime, suivoit encore des yeux l'aimable

& vertueux fugitif. Celle de ses filles qu'elle aimoit le plus, entra alors dans le cabinet, & trouva Elixone remplie encore de l'idée de Théràmène, mais avec bien d'autres sentimens. L'amour avoit cédé la place à la haine, qui, s'emparant de l'ame de cette amante méprisée, lui proposoit tout à la fois mille moyens de perdre l'innocent Prince : entre ces expédiens, sa rage lui fournit le plus criminel, mais le plus infailible pour son dessein, qui fut d'employer le père pour détruire le fils, comme elle avoit voulu se servir du fils pour ruiner l'honneur du père. Elle résolut de prévenir les plaintes que pourroit faire Théràmène. Se fixant à cette infernale pensée, elle sortit promptement de son cabinet, pour se mettre en état d'aller chez Ctésiphon.

Pendant le peu de temps quelle mit à achever de s'habiller, elle songe à quelle seroit la façon la plus adroite de préoccuper l'esprit de son mari ; celle de la douceur, d'une calomnie insinuante & détournée, lui parut la plus sûre. Composant donc le mieux qu'elle put son visage, pour qu'on n'en

remarquât point l'émotion, elle fut hardiment le trouver, & le prévint, par une très-instante prière, de lui accorder une grace.

Ctésiphon, qui n'avoit ni l'intention ni la force de lui rien refuser, ne s'informa seulement pas de ce qu'Erixone désiroit, & l'assura que, pouvant en toutes choses disposer absolument de lui, elle devoit s'en promettre tout ce qui lui seroit possible. Pour mieux abuser Ctésiphon, elle ne s'arrêta point à ces promesses ordinaires; elle lui fit jurer solennellement qu'il ne garderoit aucun ressentiment d'une injure que l'on avoit eu dessein de lui faire, & elle ajouta que ce qu'elle désiroit de lui, que ce qu'elle lui demandoit avec tant d'instance, en étoit le pardon.

Ces mots *d'injure* & de *pardon* donnèrent de l'étonnement au Souverain de Colchos; il ne savoit que penser: mais Erixone, qui avoit autant d'adresse que de fausseté, lui ayant protesté, avec d'insidieuses caresses, que, leurs intérêts étant inséparables, elle n'auroit eu garde de vouloir de lui le pardon d'une faute qui n'auroit pas été excusable

dans son espèce, & en la personne du monde qui devoit lui être la plus chère; elle prépara l'esprit du juge comme elle voulut, & lui dit que ce crime étoit d'amour, & que le coupable étoit Théramène: elle ajouta, que ce jeune Prince s'étoit imprudemment laissé surprendre à une folle passion pour elle, qu'il avoit osé la lui déclarer; mais qu'elle pensoit l'en avoir guéri par des remontrances que certainement elle n'étoit plus à lui faire,

Après cette calomnie, elle se tut, pour remarquer les mouvemens de la colère de Ctésiphon. Il aimoit Théramène, mais il aimoit plus passionnément Erixone: la bonté qu'elle avoit témoignée, en demandant la grace d'un crime qui l'offensoit mortellement, accroissoit sa tendresse pour elle, & l'aigrissoit encore davantage contre l'accusé. « Quoi ! s'écria-t-il, Théramène est mon plus grand ennemi ! C'est mon fils unique, c'est mon héritier, c'est mon propre sang, qui veut me ravir le contentement de ma vie ! Vous avez trop de bonté, Madame de vous employer pour un perfide. Si ce crime étoit excu-

fable, il le feroit en tout autre qu'en mon fils; & vous me permettrez, si vous m'aimez, de révoquer la grace que m'ont surprise vos prières, & de dépouiller les sentimens de la nature pour un enfant qui n'a pas craint de les violer envers l'auteur de ses jours. Quoi donc ! Théramène » Erixone, qui ne jugea pas à propos d'en laisser dire davantage à Ctésiphon, & qui craignit que sa colère ne le portât à quelque excès, l'arrêta par des larmes, & par ces paroles : « Les Dieux, cher époux, savent si je vous aime; & sans chercher d'autre témoin que vous-même, vous le savez assez : quand vous seriez assez injuste pour en douter, l'excès de mon affection vous en rend un témoignage bien éclatant en cette occasion, dans le soin que je prends de conserver votre fils. C'est elle qui m'inspire ces sentimens de clémence, quoique Théramène m'ait plus sensiblement offensée que s'il eût attenté sur ma vie. J'avoue qu'il vous outrage; mais c'est en ma personne; & vous avouerez aussi que son tort regarde encore davantage ma vertu & mon devoir : toutefois, Seigneur, si

D iij

jamais vous avez eu de l'affection pour moi, & si vous en avez encore, accordez-moi pour Théràmène le pardon d'une faute qu'il n'a peut-être point faite volontairement, puisque ma malheureuse beauté en est complice, & que c'est plutôt un crime de son âge, que de sa personne. Si vous me refusez cette grace, n'attendez plus aucun contentement de votre Erixone. Elle seroit inconsolable, si, après avoir causé l'amour & la faute de votre fils unique, elle étoit encore l'instrument de sa disgrâce. Si jamais je vous fus chère, épargnez-moi ce dernier malheur ».

Ici Erixone laissa couler de fausses & perfides larmes, à la vue desquelles Ctésiphon, tout ému, lui jura, pour les faire cesser, qu'il ne témoigneroit jamais aucun ressentiment de la faute de Théràmène, à moins que ce téméraire n'eût l'imprudence de recommencer ses poursuites.

Ainsi, Erixone eut tant de pouvoir sur l'esprit de Ctésiphon, qu'elle le disposa à être, à son gré & quand elle le jugeroit à propos, le ministre de sa vengeance; & par l'intérêt de pitié &

de clémence qu'elle fut feindre pour le fils, elle augmenta encore pour elle la tendresse & l'aveugle confiance du père.

Se voyant de la sorte la maîtresse absolue des jours de Théràmène, elle eut bien l'audace, à l'abri de cette assurance, de lui parler une seconde fois de sa passion; mais elle ne trouva pas ce Prince vertueux plus disposé que la première fois à partager son crime. Ce fut alors qu'elle crut qu'il étoit temps de le perdre. Elle déclara à Ctésiphon, que, ne pouvant plus rettenir l'insolence de son fils, elle avoit recours à l'autorité paternelle; & afin de mieux l'abuser, elle le conjura d'employer à ce sujet, s'il étoit possible, les moyens de la douceur.

Ce malheureux père, à qui la jalousie avoit troublé le jugement, trouva encore de quoi augmenter ses injustes soupçons, dans la contenance habituelle de son fils, qui ne paroissoit plus devant Erixone, ni même devant son père, sans laisser remarquer de l'altération sur son visage. Ctésiphon, prenant ces effets étranges pour des témoignages

de remords dans une conscience coupable, & non pour les marques involontaires de l'indignation dans la vertu révoltée, résolut de sacrifier son fils au moins fondé des ressentimens, & envoya sur l'heure le Capitaine de ses Gardes s'assurer de sa personne, avec commandement de le conduire dans un château peu éloigné de la ville, sous une bonne garde, jusqu'à ce qu'il eût prononcé ce qu'il en feroit.

Théramène étoit en ce moment occupé à converser avec un Gentilhomme de sa suite, & qui lui étoit très-attaché, nommé Hippocratide, sur la manière de ranger une armée en bataille, & de bien attaquer ou fortifier une place, lorsque le Capitaine des Gardes lui signifia son ordre. Le jeune Prince étoit si certain de son innocence, que, regardant en souriant ce Capitaine, avec qui il étoit assez familier, il lui dit : « Sans doute la gageure est forte ; mais si vous avez parié d'intimider ou même d'embarrasser Théramène, je vous préviens que vous avez perdu ; ainsi, préparez vous à payer de bonne grace ». L'Officier alors déploya aux yeux du

jeune Prince l'ordre fatal, signé de la propre main de Ctésiphon. « Je suis innocent à tous égards, reprit noblement Théramène ; mais je suis, au moins, bien malheureux d'avoir perdu les bonnes grâces de mon père » ; & en parlant ainsi, il remit son épée aux mains de l'Officier.

Hippocratide, beaucoup plus ému & troublé de cet événement que le Prince même, l'accompagna jusques dans sa prison, & ne le quitta que sur le refus que firent les gardes de laisser, de nuit, qu'il fût avec Théramène. Mais il avoit eu assez le temps de converser avec lui & de le sonder sur les raisons ou prétextes de sa disgrâce, pour que Théramène eût eu, de son côté, le loisir de l'informer de ce qui s'étoit passé entre lui & Erixone. Hippocratide frémit d'horreur à ce récit, & conjura le Prince de l'employer à tout ce qu'il jugeroit nécessaire ou même utile à sa justification. Théramène embrassa affectueusement ce Gentilhomme, & lui recommanda de voir de sa part Léarque, le plus honnête Seigneur de toute la Cour de Colchos, & que son exacte

probité avoit maintenu dans son crédit sur l'esprit de Ctésiphon, malgré toutes les intrigues d'Erixone.

Le lendemain matin, Hippocratide s'empressa d'aller visiter Léarque, qu'il s'applaudit de trouver seul. Après les premières civilités, il débuta par lui parler de l'emprisonnement de Théràmène; le vieux Courtisan lui protesta n'en rien savoir. Au peu d'étonnement toutefois qui se remarquoit sur son visage, & à sa contenance discrète & concertée, Hippocratide jugea que Léarque n'ignoroit de rien. Il le pressa adroitement, & le pria enfin, de la part du Prince, de dire ce qu'il pouvoit savoir des causes d'un si étrange événement. Léarque alors regarda fixement l'envoyé de Théràmène, & répondit, « qu'il s'étonnoit beaucoup que le Prince ignorât la cause de sa disgrâce, & cherchât à l'apprendre d'autrui; qu'il devoit savoir qu'étant singulièrement chéri de son père, il n'en eût jamais reçu ce traitement rigoureux, sans les raisons les plus graves; & qu'ainsi sa conscience pouvoit mieux l'instruire de ce qu'il cherchoit, que non pas Léarque ».

Voyant qu'on refusoit de s'ouvrir davantage, Hippocratide alors confia à ce Seigneur ce que soupçonnoit Théràmène lui même; sur quoi le Courtisan répondit aussi-tôt : « Il y a, Hippocratide, beaucoup plus de déguisement en ce soupçon, que de sincérité; & si le Prince veut n'avoir rien de caché pour vous, vous pourrez aisément apprendre de lui le vrai sujet d'un tel revers ».

Hippocratide, qui désespéra de pouvoir découvrir autre chose pour lors, prit congé du vieux Courtisan, & alla rapporter à Théràmène ses réponses. Léarque, de son côté, ne manqua pas de rendre compte à Ctésiphon de ce que lui avoit dit Hippocratide.

Le père de l'infortuné Théràmène n'en fut que plus indigné contre son fils, & commanda aussi-tôt à Léarque d'aller trouver le Prince, & de lui notifier de sa part, que son crime l'offensoit assez, sans y joindre encore l'impudence du déguisement, & l'effronterie d'accuser celle dont l'innocence avoit clairement paru dans la bonté & l'indulgence qu'elle avoit témoignées pour lui.

Léarque , en parlant à Théràmène de la part de Ctésiphon , fit ponctuellement le devoir d'un Ministre fidèle ; les mouvemens de la pitié ne l'en firent point sortir ; & il lui représenta les torts dont on le chargeoit , avec des reproches d'autant plus sensibles pour l'accusé , qu'il savoit être innocent. Le peu d'émotion toutefois que le Prince en témoigna , adoucit la sévérité du Ministre. Il remarqua plutôt sur le visage de Théràmène les mouvemens d'un juste dépit & d'une vertu persécutée , que les tristes & sombres témoignages qu'imprime ordinairement une conscience criminelle ; & il écouta avec la plus grande attention les moyens par lesquels l'accusé essayoit de se disculper. En un mot , il sortit de cet interrogatoire , sinon convaincu de l'innocence de Théràmène , du moins très-incertain de la réalité des griefs qu'on lui imputoit ; & de retour à la Cour de Colchos , il en parla en ces mêmes termes à Ctésiphon. Mais ce juge prévenu s'obstina à ne voir dans son fils qu'un coupable , par la raison qu'il ne pouvoit se résoudre à suspecter la vertu &

la sincérité d'Erixone ; il ordonna même sur le champ que l'on fît mourir Théràmène ; & Léarque n'eut pas peu de peine à lui faire suspendre cette résolution. Il lui représenta que ce jeune Prince étant son fils unique & l'espoir de l'Etat , on ne devoit le faire périr que sur des preuves de fait , qui fussent claires & convaincantes pour tout le monde.

Erixone prévoyoit bien que si Ctésiphon avoit le temps de reconnoître son aveuglement & de rentrer dans les voies de la raison , dont la passion l'avoit égaré , la foudre & la tempête qu'elle avoit préparées , n'éclateroient que sur sa propre tête. Elle fit investir ce père irrité , de créatures vendues à ses brigues , qui ne cessoient d'aigrir le juge contre l'accusé , & de presser avec instance son châtement. Léarque au contraire le différoit de tout son pouvoir , & fut si bien représenter , de nouveau , l'importance de cette affaire à Ctésiphon & à son Conseil , qu'il obtint qu'Erixone seroit confrontée avec Théràmène.

On tira pour cet effet Théràmène de sa prison. Il comparut devant son père & les autres arbitres de son sort avec une noble assurance. Erixone, d'autre part, y comparut avec cette atroce résolution & cette incompréhensible fermeté qu'affectent quelquefois les grands criminels, & qui fait trop souvent ressembler la scélératesse à l'innocence. Le Prince chargea sa marâtre précisément du même crime dont elle l'accusoit. L'inculpation, des deux parts, étoit la même, & soutenue, ainsi que la justification, de raisonnemens si plausibles, que le Conseil avoua qu'il ne voyoit dans cet étrange procès que doute & incertide.

Un des Juges, nommé Tarsus, l'un des premiers Seigneurs de Colchide, embrassa alors le parti d'Erixone, & s'étant levé, parla chaudement en sa faveur : mais lorsqu'il eut fini ses conclusions, Léarque se leva à son tour, & s'efforça de démontrer l'innocence du Prince. Le premier insista avec plus de passion ; mais le second défendit avec plus de raison & de flegme. Les

suffrages furent en balance; & lorsqu'on vint à recueillir les voix, elles se trouverent également partagées.

L'impossibilité de prendre aucun parti & d'asseoir rien de certain sur une question si délicate & si nécessaire à résoudre, jeta Ctésiphon dans des perplexités qu'il ne put dissimuler aux Juges, & qui les touchèrent sensiblement. « Eh quoi ! dit-il, organes de l'équité, vous ai-je ici rassemblés pour me laisser dans un doute dont je croyois sortir par votre jugement; & si nous n'avons point de preuves plus manifestes du crime & de l'innocence, avec quelle justice pourrons-nous châtier l'un, & récompenser l'autre ? Affreuse fatalité qui me rend jugé entre ma femme & mon fils ! Incertitude plus cruelle encore, qui tantôt semble me montrer deux coupables, quand l'un des deux est innocent; & tantôt deux innocens, quand l'un des deux est coupable ! Si le ciel me vouloit donner des ennemis, par quelle barbarie les choisit-il dans ma maison, & arme-t-il ma défiance contre ce que j'ai de plus cher ? Ah ! certes, la mort est mille

fois préférable aux tourmens d'une telle incertitude ».

Théramène, touché à l'excès de l'état déchirant où il voyoit son père, l'interrompit pour lui dire : « Eh bien, Seigneur, sortez de cette cruelle indécision. Vous pouvez en même temps satisfaire votre compassion & votre colere : je me crois digne de la première, n'ayant jamais mérité la seconde ; mais si, pour la tranquillité de vos jours, il faut qu'Erixone ou Théramène périsse, n'hésitez point sur le choix. Encore qu'innocent du crime dont on m'accuse, je sacrifierai volontiers à votre repos une vie que je tiens de vous. Si la considération de perdre un enfant vous arrête, Erixone est assez jeune pour vous en donner d'autres ; & vous ne pourriez peut-être pas rencontrer une femme aimée de vous avec plus de passion ».

Pendant ce discours, la perfide marâtre avoit, par les changemens de son visage, donné plusieurs marques infailibles de son crime, si quelqu'un se fût attaché à les étudier ; mais tous les yeux furent fixés sur le vertueux & intéressant Théramène, tout le temps qu'il

parla à son père. Lorsqu'il eut cessé, Erixone s'efforça de vaincre son trouble & sa surprise, & fit mine de vouloir lui répondre : mais Ctésiphon se levant tout hors de lui, commanda à ses Officiers de remener le Prince, & alla se retirer dans son cabinet, où il s'enferma seul & s'abandonna aux larmes. Une heure après on le vit sortir. Erixone, qui l'attendoit, se jeta à ses pieds, & jouant le désespoir : « Que tardez-vous Seigneur, à me faire mourir, lui dit-elle, si vous me jugez coupable ? Est-ce parce que vous savez que la mort. . . . » Ctésiphon ne lui en laissa pas dire d'avantage, & la relevant avec tous les témoignages de la tendresse, il la conjura de croire qu'elle avoit toujours le même rang dans son cœur. L'artificieuse maîtresse mit à profit cette assurance ; elle s'empara plus que jamais de la confiance & de toute l'affection du crédule vieillard. Elle imagina bientôt contre Théramène de nouvelles accusations si adroites & si apparentes, que son trépas fut arrêté : mais Erixone conseilla à Ctésiphon de se défaire du coupable le

plus secrètement qu'il se pourroit , pour ne point donner occasion de remuer au peuple & à beaucoup d'Officiers qui l'aimoient passionnément. Cet infernal dessein fut donc concerté dans un silence atroce : mais la joie perfide qui se voyoit sur le front d'Erixone la trahit bientôt. La Princesse Artémise , sœur de Théràmène , & qui veilloit incessamment à la conservation de ce cher frère , expliqua cette joie de sa marâtre dans le sens le plus sinistre. Elle fit , par des gens affidés , des recherches & des informations si exactes & si multipliées , qu'enfin elle découvrit que la perte de Théràmène étoit prononcée , & qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre. Cette magnanime Princesse , pour le sauver , hasarda un moyen , dans la conduite duquel elle montra autant d'adresse que de générosité.

Artémise avoit eu jusqu'alors la liberté de voir Théràmène ; & l'on résolut ce jour-là de ne rien changer à ce régime , pour ne point donner à soupçonner l'exécution qui se devoit faire la nuit. La Princesse ne trouva donc aucun empêchement à visiter son frère ;

& comme tout le monde se retiroit , par respect , toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui , elle profita de toutes ces circonstances favorables , pour lui apprendre le péril extrême où il se trouvoit , & lui proposa , en peu de mots , de changer d'habits avec lui , & de demeurer dans la prison , tandis qu'il en sortiroit à la faveur de ce déguisement. L'offre généreuse fut acceptée ; l'échange des habillemens se fit , comme on peut croire , à la hâte. Théràmène , après avoir embrassé sa sœur avec la plus tendre affection , la quitta , & passant au milieu des deux corps-de-garde , il imita si bien ses pas & sa contenance , que les soldats , trompés d'ailleurs par la ressemblance de la taille & des habits , & par la ressemblance , plus frappante encore , des traits du visage , le prirent pour Artémise.

Il étoit déjà descendu dans la première cour , & il ne croyoit plus avoir rien à craindre , lorsqu'il vit venir , par la porte d'entrée , Sitalcès , le neveu de Tarsus , qui , dans la confrontation , avoit , comme son oncle , opiné en faveur d'Erixone. Cette vue importune

le surprit d'abord ; mais s'étant aussi-tôt rassuré, il se pressa de marcher pour le rencontrer sous la porte, dans l'obscurité de laquelle il se flattoit de n'être pas aisément reconnu. Il ne put toutefois éviter, par cette diligence, d'être devancé par Sitalcès, qui en fit une plus grande encore que lui, & qui, le prenant de loin pour la Princesse, avoit couru à grands pas se placer dans la cour à la tête d'une file de soldats rangés en haie sur son passage, pour lui rendre les honneurs dus à sa naissance.

Le Prince, comme on peut se le figurer, ne s'amusa point à répondre, par de longues civilités, aux respects que Sitalcès pensoit rendre à sa sœur ; & au risque de la faire passer en cette occasion pour hautaine ou distraite, il alla brusquement se mettre dans le chariot d'Artémise, autour duquel étoient montés à cheval cinq Gentilshommes affidés, & à leur tête Hippocratide, que la Princesse avoit mis dans son secret. Aussi-tôt on prit la fuite par des chemins détournés, en mettant à profit les ombres de la nuit qui commençoit à paroître. Les Dieux protégèrent cette

innocente évasion ; & après bien des fatigues , Théramène arriva sain & sauf en Arménie , où il fut reçu par le Roi Artabane & par le Prince Tygrane son fils avec l'accueil le plus gracieux.

Cependant l'heure fatale désignée par l'arrêt pour l'exécution du prisonnier étant venue , Artémise qui , par sa fenêtre , avoit vu , depuis plusieurs heures , son chariot s'éloigner sans obstacle , & qui , par cette raison , ne craignoit plus rien pour la vie de son frère , bien loin de redouter l'aspect des ministres de la vengeance d'Erixone , attendoit au contraire leur venue avec cette sorte d'impatience que donne le désir de jouir du succès d'une généreuse ruse. Ce moment vint enfin. Artémise , au milieu de la nuit , vit ouvrir avec fracas la porte de sa chambre à la lueur des flambeaux. Le Capitaine du lieu , s'avancant vers elle , lui donna à lire un papier qui contenoit la sentence de Théramène , signée de la propre main de son père. Elle n'en eut pas plutôt pris lecture , que , sans donner à cet Officier le temps de la reconnoître , elle demanda tranquillement à voir les exécuteurs &

celui qui avoit apporté l'ordre. Tarsus s'approcha aussi-tôt, & voulut s'excuser si, malgré l'inclination qu'il avoit pour son service, il avoit été obligé d'obéir au commandement absolu du Roi. Artémise ne put se retenir davantage. « Méchant, s'écria-t-elle, j'avois raison d'attendre cette commission de toi ; elle étoit due de droit au complice des attentats d'Erixone. Sans doute tu as promis la tête de Théràmène à cette infame adultère, pour prix de ses criminelles faveurs : mais, graces aux Dieux & à leur justice, tu t'es trompé, Tarsus, dans une partie de ton espoir, & tu n'auras pas aujourd'hui la vie de mon cher frère. Mais si par hasard ta commission s'étend jusques à Artémise, que tardes-tu, traître ? Commande à tes ministres d'abréger des jours que je sacrifie sans regret pour sauver Théràmène »,

Ces paroles la firent à l'instant reconnoître, & la surprise dont furent frappés tous les assistans fut inexprimable. Tarsus, dans la confusion où l'avoient jeté cet accident & les reproches sanglans d'Artémise, se retira sans dire mot, & fut aussi tôt faire son rapport

à Ctésiphon & à Erixone, qu'il trouva tous deux assez inquiets ; l'un , dans le remords secret d'avoir prononcé l'arrêt de son fils , & l'autre, dans l'impatience cruelle d'apprendre la mort de celui dont elle s'étoit mise dans le cas d'appréhender la vie. Ctésiphon écouta , avec une satisfaction involontaire , le récit de Tarfus ; il sembloit que son cœur se trouvât soulagé d'un grand poids. « Mes doutes présentement sont éclaircis , Madame , dit-il à Erixone. Puisque mon fils , sans avoir connoissance de son arrêt , a pris la fuite , il s'avoue coupable , & vous justifie. C'est sans doute un bannissement volontaire auquel lui-même se condamne. Souffrez que sa punition s'arrête à ce châtiment plus doux , qui , au surplus , l'éloigne de votre présence , & vous met à l'avenir à l'abri de ses audacieuses poursuites. Les Dieux ont présidé à tout ceci ; ce sont eux qui ont conduit & secondé l'heureux artifice d'Artémise , en sauvant le frère par la sœur , & en épargnant à un père le meurtre de son propre fils ». En parlant ainsi , il donna ordre qu'on ramenât Artémise au palais avec les honneurs

ordinaires , & prenant congé d'Erixone , il rentra dans son appartement.

Tandis que Ctésiphon se rapprochoit des sentimens de père , Erixone en avoit bien d'autres. Elle sentit que Théràmène s'étant échappé , elle seroit tot ou tard démasquée & convaincue de tant de crimes. Cette pensée la rendit furieuse ; elle ne songea plus qu'aux moyens de tout sacrifier à son salut. Elle écrivit un billet à Tarsus , par lequel elle lui mandoit qu'il vînt la trouver aussi - tôt qu'il seroit jour ; qu'il n'étoit plus temps de dissimuler ; qu'il falloit sortir de cette crise , & se tranquilliser aux dépens de tous ceux dont ils avoient à craindre le zèle.

Le trouble & la passion' avoient fait oublier à cette furie l'ordre que Ctésiphon avoit donné , à sa sollicitation même , de ne permettre à personne de sortir ce soir du Palais , pour que rien ne transpirât au dehors. Par ce moyen cependant le billet qu'elle écrivoit à Tarsus fut intercepté , quoique celui qui le portoit s'autorisât expressément du nom d'Erixone ; & tout aussi - tôt on le rendit à Ctésiphon , selon le commandement

commandement qu'avoient reçu les Officiers des Gardes. Il ne fut pas besoin de l'éveiller; les événemens de la journée & de la nuit ne lui avoient pas encore permis de dormir.

Il fut merveilleusement surpris d'apprendre la secrète intelligence qu'Erixone avoit avec Tarsus, & dont il ne s'étoit pas encore apperçu. Dès le point du jour, il fut trouver Erixone, & devança ainsi Tarsus, qu'elle attendoit avec une étrange impatience.

Sa surprise fut sans égale, quand elle vit entrer Ctésiphon dans sa chambre, & qu'il l'aborda en lui demandant quel besoin elle avoit de Tarsus pour sa sûreté; & si son époux & son souverain n'étoit pas suffisant pour l'assurer contre tous ses ennemis; quel désordre elle appréhendoit dans ses affaires; quelle chose elle avoit tenue si secrète, que la conjoncture présente l'obligeât à ne plus dissimuler; enfin, qui étoient les téméraires qui pouvoient avoir attenté à sa vie ou à son contentement?

Si la vue de Ctésiphon l'avoit sur-
Octobre 1785, 1^{er} Vol. E

prise, son discours l'étonna tellement, que, pressée de sa conscience, il s'en fallut peu qu'elle ne se jetât aux pieds de son juge, pour lui demander pardon des crimes qu'elle croyoit enfin découverts : mais comme elle étoit féconde en ressources & en impudence, avec le même front qu'elle les avoit entrepris, elle rassura son visage, & s'excusa d'avoir recherché l'assistance de Tarsus, sur la connoissance qu'elle avoit de son affection & de son zele pour le service de son Prince. Elle avoit, disoit elle, cru trouver en lui un défenseur de son innocence, combattue & attaquée chaque jour par les propres enfans de Ctésiphon. Elle ajouta, que ce n'étoit pas le soin de sa vie qui la mettoit en peine, mais celui de conserver son honneur, & de se mettre en état de réduire ses ennemis à l'impuissance de faire naître jamais dans l'esprit de Ctésiphon aucun doute sur l'extrême amour qu'elle lui portoit.

Ctésiphon, après avoir répondu à ces marques simulées d'une feinte affection, par les témoignages d'une véritable, s'en

retourna aussi fortement persuadé de l'innocence d'Erixone, que pleinement satisfait de ses excuses.

A peine Ctésiphon fut parti, que Tarsus arriva. Erixone lui raconta cet étrange accident; & lui faisant voir tout le danger des suites, elle le sollicita, par les plus puissantes considérations, de consommer le crime, en se délivrant, par tous les moyens possibles, du père & du fils: du fils, parce qu'on avoit manqué sa perte; du père, parce qu'apprenant l'innocence de l'accusé, il seroit encore plus implacable que le fils.

Tarsus, tout pervers qu'il étoit, tout complice qu'il se sentoit des dernières scélératesses de cette femme, frémit à la proposition de cette accumulation d'attentats & de parricides. Un tremblement général s'empara de lui; & il n'offrit plus aux regards d'Erixone qu'un tableau complet de découragement, de surprise, & de consternation. Cette mégère l'envisage; & s'appervant de tout son effroi: « Ah ! traître, lui dit-elle, j'ai mal placé ma confiance & mon affection. L'erreur est irréparable; la faute est extrême; mais, ingrat, tu

vas périr avec moi ; je ne descendrai pas seule dans la tombe. Je vais tout révéler à Ctésiphon ; & la conjuration qui a failli lui enlever son fils , & celle qui le menace lui-même , & la fatale foiblesse qui m'a fait condescendre à tes feux. Si j'ai pu immoler à mon ressentiment (ou du moins l'entreprendre) un Prince jeune , aimable , & digne sans doute de tout mon attachement , que sa fuite & mes crimes ne lui ont pas encore enlevé , juge avec quel mépris , en sacrifiant ma propre vie , je vais livrer au courroux de Ctésiphon le plus lâche & le plus traître de ses sujets & de mes amans » !

En ce moment , Tarsus , plus tremblant que jamais , se roula aux pieds de cette furieuse complice , pour la conjurer de ne point les perdre l'un & l'autre , & pour l'assurer qu'il se conformeroit fidèlement à tous ses ordres. La peur d'un danger extrême le fit ainsi se jeter dans un danger plus extrême encore. Erixone , qui se connoissoit en hommes , calcula l'étendue du courage de Tarsus , par celle de la crainte dont elle l'avoit vu affecté. Elle

savoit qu'une extrême terreur produit souvent tous les effets de l'intrépidité. Elle le releva avec une bonté dédaigneuse, & lui accorda son pardon, en l'avertissant de le mériter.

Affurée, par ce moyen, de l'effet de ses vengeances, elle mit, de ce moment, tous ses soins à les dissimuler. Elle se transporta au palais, & y trouva la Princesse Artémise, qui venoit d'avouer ingenuement (ce qu'on savoit déjà) le moyen dont elle s'étoit servie pour conserver les jours de Théràmène. Du plus loin que la mère apperçut sa belle-fille, sans lui donner à peine le temps de la reconnoître, elle la loua & la complimenta de la généreuse résolution dont elle avoit fait usage, & s'estima elle-même à plaindre que les lois de l'honneur l'eussent empêchée de lui épargner cet acte magnanime d'amitié envers son frère. Artémise, qui ne put souffrir davantage l'audacieuse hypocrisie de cette seconde Phèdre, lui reprocha ses perfides méchancetés, & l'en eût assurément convaincue, si Ctésiphon, qui n'écoutoit que ses préventions, ne lui eût imposé silence, & ne

lui eût dit qu'elle se contentât d'avoir , par une entreprise hasardée , & qu'il lui pardonnoit , dérobé son frère à la punition de ses fautes.

L'obéissance qu'elle devoit aux ordres paternels , la fit taire ; & Ctésiphon s'étant retiré dans son cabinet , elle quitta , avec une indignation taciturne , la trop coupable Erixone , qui jugea , par ses regards fulminans , qu'il étoit temps de mettre le comble au plus noir des forfaits.

De tous les moyens dont elle crut s'aviser , le plus secret lui sembla le meilleur , comme le plus assuré. Son inclination la portant , depuis long-temps , au mal , elle avoit , presque dès l'enfance , étudié , par une coupable recherche , tout ce qui conduit aux maléfices ; & parmi les secrets de cette nature , dont on n'est que trop curieux en Colchide , elle en trouva un fort propre à ses desseins. La vertu de cette exécrationnelle recette , étoit de faire languir quelque temps la personne contre qui on s'en servoit , & de lui causer ensuite une léthargie dont il falloit mourir. Personne ne soupçonna rien des causes

réelles de la langueur de Ctésiphon, & tout le monde attribuoit sa maladie aux déplaisirs & à la mélancolie que lui donnoient les malheurs de sa maison.

Cependant on eut nouvelle que Théràmène étoit réfugié en Arménie, & Artémise en reçut, par un courrier, des lettres secrètes, qui lui apprirent que le Roi Artabane envoyoit des Ambassadeurs à son père, ou pour lui remontrer l'innocence du jeune Prince, ou pour obtenir la grace de son crime, s'il étoit véritable. Cette nouvelle soulagea & trompa un peu de temps l'affliction qu'Artémise recevoit de la maladie de Ctésiphon, qu'elle voyoit, de jour en jour, affoiblir. Les Ambassadeurs d'Arménie arrivèrent, peu de jours après, avec le Prince Tygrane, qui avoit voulu les accompagner en personne, pour solliciter plus puissamment le retour de Théràmène, dont les vertus avoient acquis particulièrement son amitié. Si Ctésiphon n'eût pas touché aux extrémités de sa vie, s'il eût encore été en état de les recevoir, leur arrivée eût entièrement désespéré la méchante Eri-xone, & ouvert les yeux à cet époux

aveuglé ; mais elle avoit eu soin , avec Tarfus , de prendre les devants , & les Ambassadeurs d'Arménie n'arrivèrent , pour ainsi dire , que pour assister aux obsèques du Souverain de Colchos.

Tout le monde pleura sa perte ; car Ctésiphon n'étoit coupable que de trop de facilité & d'affection pour une épouse artificieuse : mais Erixone le pleura avec encore plus de dissimulation. Artémise même , que sa propre douleur occupoit entièrement , en fut touchée , & fut prête à douter quelque temps qu'il fût possible qu'une femme regrettât , avec tant de témoignages d'affection , un mari envers qui elle auroit épuisé tous les genres de trahison & d'infidélité,

L'hypocrisie , la perfidie , & l'impudence d'Erixone allèrent à cet excès de témérité , qu'elle pria le Prince Tygrane & les Ambassadeurs d'Arménie de hâter le retour de Théràmène (auquel , disoit-elle , elle pardonnoit volontiers) , pour qu'il vînt promptement mettre ordre aux affaires de sa succession , & la soulager du Gouvernement de l'Etat , qu'elle ne retenoit encore , que pour le lui conserver paisible jusques

à sa venue. Elle n'avoit plus, ajoutoit-elle, d'autre souhait que de passer le reste de ses jours dans la retraite & dans l'éloignement de toutes les affaires.

Les Ambassadeurs la quittèrent donc, extrêmement contens d'elle. Tygrane seul doutoit encore de sa sincérité : il avoit, pour s'y laisser surprendre, de trop particulières relations avec la Princesse Artémise, dont les attraits l'avoient charmé, & à laquelle il avoit fait agréer les assurances de son amour & de ses services : cet amour fut même cause qu'il prétexta une indisposition, pour ne point s'en retourner en Médie avec les Ambassadeurs de son père.

Après leur départ, toutes choses restèrent quelque temps en repos, & il sembloit que les troubles de l'Etat eussent fini avec la vie de Ctésiphon, lorsqu'Erixone, qui veilloit toujours au succès de ses détestables projets, ayant été avertie que le Prince Théramène parloit d'Arménie, envoya les plus nobles de la Solchide pour le recevoir sur les frontières avec un nombreux cortège. Tygrane, à la prière de la Régente, & principalement pour obliger & ac-

compagner sa chère Artémise , voulut être de cette brillante cavalcade. Mais , ô Dieux ! quelle entrée & quelle réception ! Théràmène , qui croyoit venir prendre possession de ses Etats , & qui se figuroit qu'Erixone , par un généreux repentir , avoit expié sa faute , se fit un devoir d'oublier ses malheurs ; il ne s'occupa plus que de l'espérance de vivre à l'avenir maître de paisibles sujets , & de mener une vie plus tranquille , lorsque la rage des complots que la maudite Erixone & le scélérat Tarsus avoient formés , éclata contre lui dans toute son horreur.

Les deux cortéges , celui de Colchide & celui d'Arménie , se rencontrèrent au milieu d'une forêt malheureusement assez sombre. Théràmène , dès qu'il aperçut les cavaliers de Colchide , se livra à la joie la plus naïve ; il ne songeoit qu'à répondre aux témoignages d'affection que lui prodiguoient particulièrement Tygrane & Artémise , lorsqu'un trait perfide , lancé de l'obscur épaisseur du bois , vint le percer à l'épaule. L'alarme , la consternation , furent générales. On chercha vainement

l'auteur du délit : mais Artémise , dans sa douleur , s'écria hautement qu'Erixone devoit le connoître ; elle ajouta que Tarsus en savoit au moins autant.

Cette parole suffit à Théràmène (qui dès-lors désespéra de sa vie) pour nommer publiquement Tygrane Régent de ses Etats , tout le temps que subsisteroit le danger de sa blessure. Tygrane reçut , en cette qualité , les sermens de tous les Colques , & il ne fut pas plutôt arrivé à Colchos , revêtu de ce caractère , qu'il fit , avant tout , arrêter Erixone & Tarsus , tandis que les plus habiles Médecins & Chirurgiens furent appelés au traitement de la blessure du Prince. Après l'avoir sondée , ils déclarèrent tous , d'une voix unanime , qu'elle n'étoit pas mortelle ; mais le lendemain ils reconnurent , à la seule inspection des bords de la plaie , que le trait avoit été empoisonné. Cette nouvelle découverte fit faire de nouvelles perquisitions. Tygrane s'avisa de faire appliquer à la torture tous les esclaves de Tarsus , l'un desquels révéla sur le champ toute cette longue suite d'attentats , trop long-temps ensevelis dans le silence , & le com-

merce impur de Tarsus avec Erixone, & le poison lent donné au feu Prince de Colchide, & le trait envenimé décoché contre son fils, & fourni par Tarsus même. Confrontés à ce lâche complice, Erixone & Tarsus avouèrent tout. Tygrane, pour un cas aussi étrange, fit assembler les Etats de la Nation, qui, d'une voix unanime, condamnèrent le perfide Ministre & la plus perfide veuve & marâtre au bûcher. L'infortuné Théràmène ne vécut que le temps nécessaire pour voir, avant sa mort, les flammes vengeresses de l'attentat qui, à la fleur de ses ans, le privait de la vie & du Trône. Tygrane, après avoir vengé son ami, en épousa la sœur.



QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

L'HOMME
CONSÉQUENT,
CONTE DRAMATIQUE

En trois Actes.



LES Contes Dramatiques furent communs il y a vingt-cinq ans ; ils sont devenus très rares. On hasarde celui-ci , bien convaincu que lorsque les genres sont bons , on aime à les voir , de temps en temps , se renouveler.

L'Auteur de cette production manuscrite ne se fait pas connoître en nous l'adressant. Il nous apprend qu'il a pris les caractères principaux & les faits essentiels dans deux différens Romans, dont l'un est *étranger* , & l'autre *étrange*. Il ajoute ,

qu'en se livrant à ce travail, son but a été de faire, tout à la fois, *un Conte qu'on pût lire,* & *une Comédie qu'on pût jouer.* Si nous ne craignons de paroître suspects, nous oserions dire qu'il a justifié son ambition.

PERSONNAGES.

RONDON.

ORPHISE.

CÉCILE.

SAINVILLE.

LE CHEVALIER.

SAUVAL.

CHAMPAGNE.

FRONTIN.

*La Scène est dans la maison de
Sainville.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RONDON, CHAMPAGNE.

R O N D O N.

QUI, tu me vois furieux ; profite de la mauvaise humeur où je suis. Je double tes gages , si tu me fers bien en cette occasion.

C H A M P A G N E.

Mes jambes sont prêtes. Je ferois dix lieues pour un écu : mais vous ne vous expliquez pas. Que faut-il donc faire ?

R O N D O N , *se parlant à lui-même.*

Un coquin ! un coquin que j'ai sauvé peut-être de l'hôpital , de la prison ? un misérable à qui j'ai prêté vingt mille livres trois ans avant mon voyage , & qu'il devoit me rendre au bout de

six mois ! un ingrat , un impudent ,
m'insulter , me braver dans la rue !

C H A M P A G N E .

Les impudens insultent par-tout.

R O N D O N .

Je le rencontre à cent pas d'ici ; je
m'arrête , le fixe ; il détourne la tête :
je l'appelle , l'aborde ; il feint de ne me
pas reconnoître ; il dit ne savoir pas qui
je suis Qui je suis !

C H A M P A G N E .

Il est commode de ne pas recon-
noître.

R O N D O N .

Rien n'égale cette audace Je vais
faire courir après lui ; je veux le faire
enfermer. J'ai dédaigné de le suivre ; mais
il n'y gagnera rien. Il s'appelle Sauval ;
il est grand , mince , brun , basané , l'air
noir , le front large Il faut me dé-
couvrir sa demeure ; il faut courir tout
Paris pour cela.

C H A M P A G N E .

Il est perdu si je m'en mêle. Je suis
un vrai furet : je découvrerois un homme
dans le centre de la terre.

R O N D O N.

Va donc vite : ne t'arrête nulle part ;
cherche par-tout. Tu fais ce que je
t'ai promis....

C H A M P A G N E.

Ah ! ce mot-là retentit encore dans
mon oreille. (*Il veut courir ; Rondon
l'arrête.*)

R O N D O N.

Ecoute. Avant de sortir, monte chez
Sainville, & rappelle-lui que je l'attends.

C H A M P A G N E.

Vous ne l'attendrez pas long-temps ;
car je l'apperçois (*Il sort*).

S C È N E II.

SAINVILLE, RONDON.

R O N D O N.

Je t'ai fait appeler : je veux m'en-
tretienir avec toi ; je suis même pressé
de te découvrir mon cœur.... J'arrivai
hier, & tu me reçus froidement. Après

trois ans d'absence, je me flattois d'un plus doux accueil.

S A I N V I L L E.

C'est à la surprise de votre arrivée qu'il faut attribuer l'air dont vous vous plaignez. Je ne changerai jamais pour mon cher Rondon.

R O N D O N.

Je veux le croire, & ne le puis : mes yeux t'accusent autant que mon cœur. Je trouve en toi une différence de manières, d'air, d'ajustement, qui doit me frapper. Tu n'es plus ce Sainville que je vis toujours, les yeux chargés de haine pour le genre humain, mis avec une affectation de négligence qui annonçoit cette haine légitime. Ton regard est plus doux, ta parure plus recherchée; ton son de voix semble adouci par un art complaisant. Mon ami, je vois que tu veux plaire aux hommes; tu vas conséquemment te plaire avec eux, & notre commerce est détruit sans retour.

S A I N V I L L E.

Ecoutez-moi, & vous craindrez de

vous prévenir. La véritable amitié est inaltérable. Cependant on peut cesser de penser comme son ami , croire qu'on s'est trompé en pensant comme lui : alors on n'a plus cette chaleur extérieure , cet empressement à le rechercher ce plaisir à l'entretenir Mais si l'on venoit à lui faire adopter les principes qu'on a cru devoir suivre , il verroit combien il est encore aimé.

R O N D O N.

Ainsi , tu aspires à me faire changer , & tu ne crois pas l'être ? Désabuse toi , & rougis de l'orgueil de ton espoir. Quand on veut donner des avis à son ami , on ne l'aime déjà plus : mais tu ne m'en donneras point. J'ai vécu , & j'ai tout appris : les livres ont formé ma jeunesse , l'expérience a cimenté ma raison : j'ai tout éprouvé de la part des hommes. Dans ma patrie , chez l'étranger , aux Indes , où je viens de souffrir pendant trois ans , j'ai vu que l'intérêt personnel étoit le mobile des vertus mêmes ; qu'on s'aimoit , à l'exclusion de tous les êtres ; qu'on ne voyoit de mal qu'à être mal. J'étois né avec une

fortune; elle a été dévorée par la cupidité artificieuse. Plongé dans la médiocrité cruelle, j'ai été méconnu par ceux que j'avois enrichis; appelé aux Indes pour y recueillir une succession indisputable, elle m'a été contestée par la Justice même, trop souvent embarrassée dans les pièges de la chicane; tranquille enfin dans ma coûteuse possession, j'ai eu à la disputer contre les violences de la force & contre les entreprises de l'art. J'arrive enfin pour respirer avec mon ami; je trouve que son cœur m'a préparé de nouveaux chagrins. Il n'y a point de conseils à me donner; il faut agir d'après soi-même, quand on n'a plus rien à estimer.

S A I N V I L L E.

Vous penserez autrement, & ce sera l'ouvrage de cette même amitié dont vous croyez devoir vous plaindre. Vous apprendrez par votre ami que rien n'est ni tout à fait mal, ni tout à fait bien; que les honnêtes gens réparent ce que les fripons détrui'ent; qu'il y a des vertus & des vices; & que la raison consiste à croire le mal & à faire le bien.

R O N D O N.

J'apprendrois cela ! Adieu, je me retire.

S A I N V I L L E.

Ah ! Rondon , croyez-moi ; en s'accoutumant à mal penser des hommes , on s'éloigne de ce but de réformation , qui est la seule excuse d'un esprit trop défiant & trop sévère : on leur fait sentir la haine ; car elle naît du mépris qu'on a pour eux ; on les irrite ; on leur fait cent motifs différens de mal penser & de mal agir ; on ne voit plus que vices , que trahisons ; on vit dans une agitation , dans une perplexité cent fois plus cruelle que le malheur d'être trompé quelquefois.

R O N D O N.

T'ai-je assez écouté ? Te voilà un des plus généreux défenseurs de l'humanité. Adore ta chimère , & deviens ce mortel malheureux , écrasé autrefois par le Dieu qu'il avoit encensé. Oui , il te faut des malheurs , des malheurs nés de ton imprudence , pour apprendre à respecter la raison de ton ami Tu me retrou-

veras toujours ; mais tu ne me verras plus , que tu ne viennes me joindre dans la retraite où tu m'exiles en ce moment. Je ne veux point voir tes erreurs ; j'apprendrai tes chagrins avec plaisir. Je vois qu'il n'y a plus qu'eux qui puissent te rapprocher de moi.

S A I N V I L L E.

Non , mon ami , je ne veux pas vous quitter : vous m'écoutez du moins une seconde fois ; il me reste encore bien des choses à vous dire. Je puis vous justifier ce changement de caractère qui vous afflige ; vous en admirerez la cause ; c'est un flambeau que je réserve à votre raison même.

R O N D O N.

Ma raison te condamne , & n'a point de surprise à craindre. Tu me parleras en vain. Je t'entendrai si tu veux : l'amitié peut écouter deux fois sans faiblesse : mais persuade - toi que l'Univers est moins inébranlable que mes principes.

S A I N V I L L E.

Non , vous céderez au charme qui m'a vaincu ; vous admirerez un trait

lancé par la main divine. Vous ne quitterez point votre ami ; il pourra vous offrir une société douce : vous estimerez quelque chose sur la terre.

R O N D Ò N, *à part.*

Estimer ! Je fuirois , si je pouvois craindre l'effet de sa menace. Je reste pour le voir confondu par la perte infaillible de son espoir J'ai très-bien compris ce qu'il vouloit me dire Quelque objet qu'il trouve charmant, quelque sentiment passionné Vain éclair de bonheur qui ne m'éblouira jamais Allons, il faut me disposer à la retraite Je ne lui dirai pas que je reviens riche d'un million. Il lui étoit destiné ; mais il l'emploieroit peut-être à faire du bien , & ce seroit lui faire du mal ; je l'emporterai avec moi. Son ami n'aura pas contribué à augmenter le malheur de sa foiblesse (*Frontin paroît*). Que me veut le triste Frontin ?



S C È N E I I I.

FRONTIN, RONDON.

FRONTIN.

Monsieur, vous revenez avec la réputation d'être riche & généreux....

RONDON.

Je ne suis ni l'un ni l'autre. Tu peux le dire, & je le veux.

FRONTIN.

On ne me croira pas Il y a là d'honnêtes gens très à plaindre qui demandent à vous parler.

RONDON.

Je ne parle à personne, & je donne encore moins. Qu'on me laisse, qu'on me laisse.

FRONTIN.

L'une est une pauvre femme qui a cinq enfans

RONDON.

Pourquoi les faisoit-elle ? Il ne faut pas se marier quand on est pauvre.

FRONTIN.

F R O N T I N.

L'autre est une veuve grosse de neuf mois.

R O N D O N.

Qu'elle accouche.

F R O N T I N.

Son mari étoit un bon Marchand que tout le monde a trompé.

R O N D O N.

Les gens que tout le monde trompe ne méritent point de pitié; leur bêtise fait des coquins.

F R O N T I N.

Il y a encore un bon vieillard qui fut, pendant vingt ans, Procureur avec distinction.

R O N D O N.

Avec distinction ! Oui, c'est un état où l'on se distingue aisément.

F R O N T I N.

Il étoit estimé : il avançoit son argent pour soutenir l'intérêt de ses cliens.

R O N D O N.

Tant pis; il nourrissoit la fureur des
Octobre 1785, 1^{er} Vol. F

procès; c'étoit une peste publique. Enfin, je ne veux pas qu'on me parle de ces importuns, ni d'aucun autre : je ne veux rien donner ; & je te chasse , si tu t'avises d'y revenir Je fors , pour rentrer bientôt. (*Il sort.*)

FRONTIN, *seul un moment.*

Chassé pour être bon ! N'importe , cela ne me corrigera pas. Il n'y a pas moyen de ne pas plaindre les malheureux. Si j'étois riche , il n'y en auroit point Eh ! quand nous le devenons nous-mêmes , ne sommes-nous pas bien aises qu'on nous plaigne ?

SCÈNE IV.

ORPHISE , CÉCILE , FRONTIN.

ORPHISE, *tristement.*

Monseigneur Rondon est-il visible, mon ami ? Nous avons à lui parler.

FRONTIN.

Madame, il ne reçoit pas bien les personnes tristes , & vous paroissez l'être.

ORPHISE.

Je me contraindrai devant lui. Voulez-vous bien m'annoncer?

FRONTIN.

Il est sorti pour une heure. Il faudroit revenir.

ORPHISE.

Permettez-moi plutôt de l'attendre. Je viens de loin, & j'ai bien peu de force.

FRONTIN.

Je ne m'y oppose point : mais je vous conseille d'adoucir votre air en sa présence. (*Il se retire.*)

SCÈNE V.

ORPHISE, CÉCILE.

ORPHISE.

Dans une heure ! que le chagrin rend l'attente pénible ! Asseyons-nous. Je vois ta peine à te soutenir La douleur est un poids horrible Je suis désespérée de t'en causer. Rends cette justice à ta mère.

F ij

C É C I L E.

Votre cœur m'est connu. Je n'ai pas besoin qu'il se justifie. Je vous vois animée par l'idée de mon bonheur. puissé-je être heureuse en vous obéissant !

O R P H I S E.

Tu le feras dans la retraite, avec l'estime de toi-même. Je te sauve des malheurs en t'éloignant de Sainville : les promesses des amans ne sont que des pièges honnêtes.

C É C I L E.

O ma mère ! ce raisonnement est inutile à ma résolution. Je ne m'accoutumerai jamais à le soupçonner. . . . Je juge de son amour par son respect. . . . Tant de délicatesse dans les sentimens ! tant de crainte de vous déplaire ! Croyez qu'il règne entre les ames honnêtes une intelligence qui ne peut les tromper. Oui, Sainville est sûrement sincère.

O R P H I S E.

La sincérité n'empêche pas de devenir volage. Le doux prestige de la

nouveauté n'est qu'un bandeau que le temps déchire, quand on a fait un mariage disproportionné. Le mari se reproche la foiblesse de l'amant ; une femme est punie d'avoir plu.

C É C I L E.

Enfin, vous croyez que je dois m'éloigner de lui ! J'y ai consenti ; n'est-ce pas assez faire pour la raison ? Cette raison exige-t-elle.... O ma mère ! mon cœur se déchire.

O R P H I S E.

Je ne le vois que trop ; mais j'espère qu'il se fortifiera par les réflexions.

C É C I L E.

Non jamais.... Je pouvois être suspecte à Sainville ; je l'aurois été à tout autre ; le malheur nous condamne à cette humiliation : il ne s'est pas défié de moi ; il a cru tout ce que je lui disois : jamais je n'oublierai ce trait de son caractère.

O R P H I S E.

Sortons, ma chere enfant ; ou plutôt laisse-moi parler seule à Rondon ; tu

n'es pas en état de soutenir la conversation que je veux avoir avec lui. Laisse-moi, te dis-je; retire-toi: va m'attendre chez cette dame qui nous accueille avec tant de bonté. Elle demeure à deux pas d'ici.

C É C I L E.

Vous me soulagez beaucoup. Oui je souffrirois trop. Vos vœux seront peut-être écoutés favorablement par Rondon. Je ne pourrois entendre les terribles mots qui vont faire ma destinée. Je vais donc vous attendre. (*Elle sort.*)

O R P H I S E, *seule un moment.*

O sensibilité ! charme & tourment de la vie, j'ai connu ton empire, & je ne dois pas l'oublier. O Cécile ! ta mère est loin de vouloir soumettre ton cœur à son autorité ; elle n'entreprendra pas même de te guérir ; il ne lui en coûte que trop d'être obligé de te conduire.



S C È N E VI.

R O N D O N , O R P H I S E .

R O N D O N , *parlant haut & avec humeur.*

Voilà qui est singulier ; je ne serai pas maître chez moi ; on me parlera malgré moi Un benêt de laquais qui ne fait pas renvoyer les gens assez hardis . . . (*A Orphise.*) Eh bien , Madame , qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? pourquoi cette obstination à vouloir m'attendre ? à qui croyez - vous avoir affaire ?

O R P H I S E , *troublée & modestement.*

A un homme généreux qui me pardonnera la liberté que j'ose prendre , quand je me serai fait connoître à lui.

R O N D O N .

Je ne suis pas généreux , & n'ai pas envie de vous connoître . On n'entre point ainsi chez les gens ; on se nomme à la porte ; & l'on attend la volonté du maître.

O R P H I S E .

Mon nom n'est pas connu de vous ,

F iv

Monfieur , & il étoit inutile que je le confiâffe à un domeftique.

R O N D O N.

Voilà bien du myftère ; c'eft-ainfi qu'on s'introduit dans les maifons..... Eh bien , Madame , qu'avez-vous à me dire , ou plutôt qu'avez-vous à me demander ? car je devine que c'eft la même chofe.

O R P H I S E.

Vous m'humiliez, Monfieur. Je compte cependant fur la fenfibilité de votre ame, & fur le droit de mon infortune.

R O N D O N.

Juftement, c'eft de l'argent que vous voulez ? Je n'en ai point ; il falloit vous mieux informer.

O R P H I S E.

Je fais que le moyen d'obliger ne vous manque point.

R O N D O N.

Le moyen me manque , & la volonté encore plus : mais voyons , à quel titre me demander ? qui êtes vous ?

O R P H I S E.

Je suis veuve d'un Avocat au Parlement de Bretagne.

R O N D O N.

Veuve d'un Avocat ? Je ne m'étonne pas si vous aimez à parler.

O R P H I S E.

L'inclination fit mon mariage.

R O N D O N.

Tans pis, il falloit que ce fût la raison....

O R P H I S E.

Nous étions sans fortune, mon mari & moi ; mais sa réputation & sa probité lui promettoient des avantages....

R O N D O N.

Les avantages que promet la probité causent des rêves agréables, & courts.

O R P H I S E.

Nous l'avons éprouvé.... Mon mari mourut : nous avions des amis, le malheur me les enleva bientôt.

R O N D O N.

Je le crois aisément.... Des amis !
le plaisir les donne , le malheur les
ravit. L'homme rougiroit d'aimer un
être infortuné.

O R P H I S E.

Ils ont eu horreur de ma situation.

R O N D O N.

Et peut-être de vous.

O R P H I S E.

J'ai eu lieu de le croire.

R O N D O N.

J'ai lieu de n'en pas douter.... Je
vous plains : mais que puis-je faire pour
vous dans cet état ?

O R P H I S E.

Beaucoup , sans vous gêner..... J'ai
appris à être malheureuse ; je puis vivre
dans la plus grande médiocrité ; elle
me paroîtra douce, dès qu'elle sera l'ou-
vrage de ma raison ; & je puis me la
procurer par de petits travaux qui
honorent & soutiennent : mais j'ai une
fille dont la destinée m'inquiète ; elle

est dans l'age où la raison même ne garantit de rien ; la nature lui a donné cette sensibilité que le malheur rend si redoutable : elle plaît ; & je suis obligée de la soustraire aux regards des hommes ; je fais que leurs louanges achevent l'infortune d'une fille.

R O N D O N.

C'est la vérité. Les misérables ne sauroient louer une femme sans crime. J'aime assez cette réflexion ; & si elle est de vous , vous devez avoir du bon sens.

O R P H I S E.

Permettez, Monsieur, que je poursui-
ve. Je crains la sensibilité de ma fille : je ne puis lui rien reprocher ; mais je dois tout prévoir. Je me suis soutenue par l'estime de moi-même, & je veux lui assurer le même bonheur.... En arrivant dans cette Ville, il y a quelques jours, nous rencontrâmes un jeune homme aimable, vif, digne de plaire : il nous aborda , & fut frappé des charmes de Cécile. Avant de nous quitter, il m'apprit, par ses transports, que je devois éviter de le rencontrer une seconde

fois ; & ma fille , par sa vivacité ingénue, me l'apprit encore mieux.

R O N D O N.

Quoi, vous présente, ils osèrent se livrer au premier mouvement de leur cœur!.... Votre fille me paroît un peu prompte à se décider.

O R P H I S E.

L'inexpérience l'est toujours. Cependant je ne remarquai rien dont je pusse me plaindre ; mais je devinai qu'ils se contraignoient : & ce que le cœur renferme en lui, donne plus de crainte que ce que l'étourderie néglige de cacher. Je vis des regards tristes , des soupirs étouffés , cette altération de la voix qui naît de l'inquiétude , ce tourment de la séparation qui fait oublier le danger de se revoir. J'avois aimé ; je compris tout , & me sentis accablée.

R O N D O N.

C'est fort bien ; votre fille périra plus tard avec une mère aussi prévoyante : mais que voulez-vous que je fasse pour elle & pour vous ?

O R P H I S E.

Vous allez m'entendre , Monsieur. Depuis le moment dont j'ai l'honneur de vous parler, je n'ai épargné à ma fille aucune des réflexions que ma tendresse lui devoit ; elle les a respectées. J'ai exigé les précautions après l'aveu de son erreur ; elle a consenti à ne point s'exposer : nous avons évité le jeune homme ; & j'ai eu le temps de lui inspirer des résolutions dignes d'elle ; elle est prête enfin à se retirer dans un couvent.

R O N D O N.

Oui , dans l'extrémité , un couvent est assez bon : mais votre fille aura beaucoup à y souffrir.... Ce jeune homme désire peut-être de l'épouser ; s'il est assez fou pour cela, il faudroit voir.... Paroît-il avoir du bien ? avez-vous su qui il étoit ?

O R P H I S E.

J'ai craint de m'instruire , j'ai craint qu'en prenant de la confiance, je n'égarasse ma fille sans le vouloir. Les jeunes gens se frappent & se dégagent en

un jour ; leurs sermens ne les lient point : le cœur d'une jeune personne reçoit une impression souvent éternelle ; il reste les regrets, l'impuissance d'oublier un parjure, ou le malheur plus grand d'avoir pris l'habitude d'aimer.... Ma fille vivra loin du monde ; elle y consent, & j'y suis résolue.... Mais, Monsieur, vous savez les conditions imposées aux portes des couvens ? elles ne s'ouvrent point à l'infortune qui vient y demander un asile pour la vertu.

R O N D O N.

Sans doute, & elles vous seront fermées si vous n'avez rien.

O R P H I S E.

Vous possédez beaucoup.

R O N D O N.

Moins que vous ne croyez, & je le garde. On ne m'a pas appris à donner.

O R P H I S E.

Monsieur, il est si doux de faire du bien !

R O N D O N.

On m'a fait du mal, & mon cœur s'est endurci.

O R P H I S E.

Votre rigueur tombe sur des infortunées....

R O N D O N.

Je ne raisonne pas, & je refuse.

O R P H I S E.

Monsieur....

R O N D O N.

Je suis fâché que vous insistiez. Je vous crois à plaindre; mais la pitié m'est étrangère.... Adieu, Madame: voulez-vous que je vous laisse, ou prenez-vous le parti de sortir? Notre entretien est déjà bien long.

O R P H I S E.

Ah! Monsieur, il a trop duré pour moi. (*Sainville paroît, & écoute*). J'ai vu la dureté résister à l'honneur humilié, à la vertu gémissante: je n'en perdrai jamais le souvenir. Puissiez-vous connaître la douleur, pour apprendre à devenir sensible!



S C È N E V I I.

SAINVILLE, ORPHISE, RONDON.

SAINVILLE, à Orphise. *Avec vivacité*

Je veux l'être à sa place, Madame : d'aidez m'apprendre vos chagrins. Je ne vous suis pas inconnu ; le ciel m'offrit, il y a quelques jours, à votre passage ; vous ne pouvez l'avoir oublié, ni douter de l'ardeur de mon zèle.

O R P H I S E.

Votre zèle, Monsieur, honorerait ma fille & moi, s'il n'avait d'autre source que le plaisir d'obliger. Souffrez que la reconnoissance me laisse lire dans votre cœur, & que la raison soit le guide du mien.

S A I N V I L L E.

Ah ! Madame, quelle réflexion quand je vois que vous souffrez ! Croyez-moi digne d'un plaisir que votre seule vertu rendroit honorable. Qu'exigez-vous de Monsieur ? Il est mon ami, j'ai son refus à réparer.

ORPHISE.

Si vous saviez ce que je lui demandois, vous ne seriez pas tenté de me l'accorder.

SAINVILLE.

Ah ! Madame, que dites vous ?.... vous ne pouvez avoir formé que des projets raisonnables ; & j'aurois assez de bonheur , peut-être , pour contribuer à leur succès. J'ose vous conjurer....

ORPHISE.

Non, Monsieur ; je fais ce que je dis ; je vous épargne même un chagrin, en refusant de m'expliquer ; & je prie Monsieur de respecter mon secret pour vous même. Il saura un jour pourquoi je l'en prie , & il apprendra de moi à connoître les lois de l'humanité (*Elle sort*).

SCÈNE VIII.

RONDON, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Qu'avez-vous fait, cruel ? vous l'avez refusée , humiliée !

R O N D O N.

J'ai fait mon devoir , après avoir été trompé toute ma vie.

S A I N V I L L E.

Votre devoir ? On distingue des êtres qui s'annoncent comme elle a fait sans doute.... Mais qu'exigeoit-elle ? que vouloit-elle ? parlez : elle pleuroit , ses larmes coulent dans mon cœur ; instruisez-moi de grace.

R O N D O N.

Tu vois bien qu'elle me l'a défendu.

S A I N V I L L E.

Vous reconnoissez des lois , & ce ne sont pas celles de l'humanité !.... Rondon , dans l'opulence comme dans le malheur , on est né pour dépendre de quelque chose : vous formerez des vœux , & ils ne seront pas satisfaits : vous avez repoussé l'infortune touchante ; le Ciel veille à sa vengeance.... Réparez ce que vous avez fait ; soyez honteux , & devenez sensible.

R O N D O N.

Je ne serai jamais ni l'un l'autre.... Mais à qui en as-tu ? pourquoi cette

vivacité, ces reproches ? quel intérêt prends-tu à cette femme ?

SAINVILLE.

Quel intérêt ? Le plus grand, le plus sacré.... Si je fus capable de haïr, de mépriser les hommes, à votre exemple ; mon cœur, privé alors d'un bonheur inexprimable, s'en dédommage en se remplissant des larmes de la respectable Orphise ; & si quelque chose m'a pu prouver mon amitié pour vous, c'est l'effort de vous aimer encore, après vous avoir vu l'humilier.

R O N D O N.

Je te remercie de cet effort ; mais je t'annonce que tu ne seras pas long temps capable d'en faire pour moi : on est bien près de haïr son ami, quand on s'étonne de l'aimer. Dis-moi cependant pourquoi cette Orphise t'est si chère.

SAINVILLE.

Je vais vous l'apprendre : puissiez-vous vous attendrir en m'écoutant ! Cette femme dont les vertus égalent les malheurs, a une fille que le Ciel forma pour le bonheur de la terre. Il a paru l'oublier un moment ; car elle vit,

ainsi que sa mère, dans une médiocrité révoltante; mais son jour de dédommagement est venu. Le Ciel est juste.... Orphise & Cécile avoient vécu dans la province; la mort d'un père & d'un époux les força de venir à Paris: j'eus le bonheur de les rencontrer presque à leur arrivée....

R O N D O N.

Ah! voilà ce que c'est.... n'en dis pas davantage; je fais tout.

S A I N V I L L E.

Vous savez tout! que voulez-vous dire? que signifie ce discours? le ton dont il est prononcé....

R O N D O N.

Parbleu, il signifie que tu aimes Cécile, que sa mère le fait, qu'elle me l'a dit....

S A I N V I L L E.

Qu'elle vous l'a dit! vous me faites trembler. O Rondon! vous ne sentez pas la conséquence de ce que vous m'apprenez.

R O N D O N.

Cela peut être, mais je ne suis pas plus fin que cela.

SAINVILLE.

Répétez-moi, du moins, les discours fidèlement.

R O N D O N.

Eh bien, elle ma dit que tu les vis toutes deux. au Spectacle , je crois....

SAINVILLE.

Non, c'étoit au Luxembourg, dans l'allée la plus sombre, seules, accompagnées du seul chagrin.

R O N D O N.

A la bonne heure.... Elle a ajouté que Cécile & toi, vous regardant tendrement, amoureusement, oubliâtes bientôt qu'elle étoit là, & que d'un regard à l'autre, d'un mot à l'autre, cela fit une conversation très-pathétique, très-touchante, très-énergique, comme tu voudras, car je n'y étois point; mais la mère y étoit, & s'en trouva très-scandalisée....

SAINVILLE.

Très scandalisée ! Comme vous rendez les choses ! Je suis sûr qu'elle ne s'est pas exprimée ainsi. Il est vrai que

nous nous regardâmes beaucoup , & qu'elle s'en apperçut. Qui ne s'en fût pas apperçu comme elle ! & qui n'eût pas regardé Cécile comme moi !.... Mon ami, il y a un sentiment plus prompt que la réflexion ; le feu d'un moment consume tout un cœur. Quand on l'éprouve, c'est l'amour ; quand on le fait naître, c'est le bonheur. Ce fut la situation de Cécile & la mienne : la mère s'en apperçut , s'en inquiéta , & se retira avec sa fille.

R O N D O N.

Tu dois lui en savoir gré.... Tu pourras mieux réfléchir. Où allois-tu t'embarquer avec une fille sans bien ?

S A I N V I L L E.

Sans bien ! l'amour est une dot : quand on aime son mari , on se prescrit une économie noble ; & le mépris de la frivolité devient l'équivalent de la richesse. Cécile ne voudra briller qu'à mes yeux ; & mes yeux la trouveront toujours assez parée de ses charmes.

R O N D O N.

Ainsi , tu songes à l'épouser ; & tu vois même de la convenance dans ce mariage ?

SAINVILLE.

Il y en a, n'en doutez point ; je viens de vous le prouver. Bien des gens auroient craint de raisonner comme moi, qui se sont trouvés très-pauvres, avec des filles très-riches.

RONDON.

J'espère qu'Orphise aura la charité de raisonner mieux que toi, pour ton intérêt. Elle t'a soustrait sa fille ; c'est une femme de bon sens, & que j'aurois obligée, si j'étois moins ferme dans mes principes.

SAINVILLE.

J'aurai le bonheur de l'obliger moi-même.... Apprenez - moi ce qu'elle exigeoit de vous.

RONDON.

De la mettre en état de t'empêcher de revoir sa fille.

SAINVILLE.

Comment ! elle songe à la faire partir !

R O N D O N.

C'est bien pis , à l'enfermer.

S A I N V I L L E.

Enfermer ! Pensez-vous à ce que vous dites ?

R O N D O N.

Un couvent est la prison qu'elle lui destine.

S A I N V I L L E.

Un couvent ! Je vous conçois mieux ; mais vous venez de me percer le cœur Je vole à l'instant ; je cours pour empêcher l'effet de cette résolution O Ciel ! Cécile me seroit ravie ! (*Il sort.*)

R O N D O N , *seul un moment.*

Je ne m'étonne plus , s'il m'a tantôt parlé si durement : c'est un délire ; il ne fait plus ce qu'il fait , ni ce qu'il dit O femmes ! je reconnois votre pouvoir à son extravagance Allons y mettre des bornes , & l'éclairer , s'il est encore possible.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINVILLE, *seul.*

RIEN n'égale mon impatience & mon tourment. Le Chevalier ne revient point : il fait pourtant , il fait que la réponse qu'il doit m'apporter contient ma destinée.... Contraint d'écrire à Cécile , ne pouvant la voir , je jouissois du moins de ce bonheur ; aujourd'hui les précautions de sa mère m'ont alarmé. J'ai chargé mon ami d'un billet où toutes mes craintes sont exprimées , & je ne le vois point paroître.... J'ai mal choisi mon confident ; le Chevalier est un peu étourdi : quelque ami l'aura rencontré , entraîné.... (*Cécile paroît*). Que vois-je ? c'est Cécile ! c'est elle-même !.... Mes yeux ne trompent point mon cœur.

Octobre 1785 , 1^{er} Vol. G

S C È N E II.

CÉCILE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Mon bonheur n'est-il point un songe ?
Quoi , c'est vous ! c'est vous qui daignez me prévenir !

CÉCILE , *troublée , agitée , & dissimulant.*

Je cède à la reconnoissance la plus juste J'ai profité de l'absence de ma mère Je vous connois , je connois votre cœur

SAINVILLE.

Vous ne pouvez le connoître. O Cécile ! je meurs de mon amour & de mes transports ; jamais amant n'eut un moment aussi délicieux.

CÉCILE.

J'ai craint d'affoiblir mes sentimens en les écrivant ... ; Comment exprimer tout ce que je vous dois ! comment vous dire Vous êtes l'amant le plus sensible , le plus généreux

SAINVILLE.

Quel ton d'ironie semble démentir vos discours ! quel nuage obscurcit mon bonheur ! Cécile , vous douteriez de moi !

CÉCILE.

De vous ! L'avez-vous mérité ? vos sentimens votre tendresse Ingrat ! je m'étois fiée à vos sermens ; j'avois cru que vous respectiez un cœur qui n'avoit distingué que vous. Vous m'apprenez que ma bonne foi , que ma franchise , ont fait naître votre mépris.

SAINVILLE.

Mon mépris ! la foudre me frapperoit moins que ce mot Cécile , expliquez vous ; que voulez-vous dire ?

CÉCILE.

Ce que je veux dire ! Interrogez votre cœur ; demandez-lui ce que vous avez dit de moi au Chevalier.

SAINVILLE.

Au Chevalier ! Je lui ai dit que vous étiez charmante , vertueuse , adorable . . .

G ij

C É C I L E.

J'ai conçu vos discours par les siens. Vous vous êtes entretenu de moi avec cette légèreté qui caractérise l'esprit de votre âge ; vous m'avez peinte comme l'objet d'une fantaisie D'une fantaisie ! Sainville , je suis née dans l'infortune, & ma beauté n'a rien dont je doive m'enorgueillir ; mais mon cœur peut prétendre à des sentimens sincères : un caprice n'est qu'un outrage pour moi Vous m'avez offensée ; je ne vous en crus pas capable.

S A I N V I L L E.

Arrachez-moi la vie , ou croyez-moi sincère Quels discours peuvent être échappés au Chevalier ? . . . O Ciel ! se pourroit-il Dites-moi tout ; rappelez-vous les moindres expressions

C É C I L E.

Je ne dirai rien , & j'oublierai tout. Oui, Monsieur, j'oublierai le plaisir que j'eus à vous croire, le malheur de m'être vue détrompée si cruellement : vous me deviendrez étranger ; vous n'aurez jamais existé pour moi.

S A I N V I L L E.

Et moi, je n'oublierai jamais ni mes sermens que je vous renouvelle, ni vos sentimens que je veux mériter, ni vos reproches qui déchirent mon cœur. Je vous le jure ici avec cette vérité qui est le premier devoir de l'amour & le premier plaisir de l'honnête homme; je vous adore, & rien ne peut me faire changer. Je n'ai parlé de vous qu'avec ce respect qui commence le bonheur d'un amant. Si le Chevalier vous a offensée par ses discours, c'est que votre beauté peut-être a égaré sa raison; c'est qu'il ne s'est plus connu en vous voyant.... Je ne l'en excuserai pas davantage: vous saurez comme je suis capable de vous venger.

C É C I L E.

Je n'exige point cet effort, & il seroit inutile. Le trait a porté dans mon cœur: tout est fini; vous ne pouvez plus me persuader.... Adieu, laissez-moi à moi-même; c'est tout ce que j'exige de vous.

S A I N V I L L E.

Arrêtez. Daignez jeter un regard sur

G iij

moi ; daignez lire dans mon cœur déchiré : vous prononcez ma mort par tous les mots qui vous échappent Donnez moi le temps de vous rassurer ; ne prenez aucun parti. Cécile, vous pleureriez les malheurs que vous auriez causés Je ne vous dis plus rien ; je vous laisse ; mais je vous jure que vous me connoîtrez. (*Rondon paroît & écoute.*)

C É C I L E.

Ah ! Sainville, Sainville ! Pourquoi troubler le repos d'une infortunée ? pourquoi me distinguer ? pourquoi (*appercevant Rondon.*) Ciel ! je suis observée. (*elle se sauve.*)

S A I N V I L L E , à Rondon.

Vous nous écoutiez ce procédé peu noble Rondon, il seroit affreux d'abuser du secret de deux amans Je ne vous dis rien de plus Une affaire m'appelle Je crains d'offenser mon ami ; mais s'il me trahissoit Adieu , vous devez m'entendre.



S C È N E I I I.

R O N D O N , *seul.*

Fort bien Je t'entends en effet, mon digne ami soupçons , reproches , menaces voilà des traits d'amitié tout à fait touchans La tête lui a tourné je conserve la mienne... Qu'il vive avec sa Cécile , & qu'il me devienne à jamais indifférent J'irai dans les bois ; oui , je suivrai ma première idée. Sauval puni , mon argent restitué , je ne balance plus : je serai heureux en n'aimant plus rien dans l'Univers Voici Champagne ; il m'apporte peut-être de bonnes nouvelles.

S C È N E I V.

R O N D O N , C H A M P A G N E .

R O N D O N .

Eh bien , qu'as-tu fait dans ta course ?
Dois-je espérer quelque chose ?

G iv

C H A M P A G N E.

Vous allez être enchanté. J'ai fait des merveilles.

R O N D O N.

Aurois-tu découvert mon coquin?

C H A M P A G N E.

Si bien découvert, que je puis le livrer à votre Procureur.

R O N D O N.

Mon Procureur est un drôle qui dévore très-bien une proie Où demeure cet impudent ? C'est-là l'essentiel.

C H A M P A G N E,

Dans la rue du Bac, à un premier étage.

R O N D O N.

A un premier étage ! C'est de mon bien qu'il paye le loyer A un premier étage ! un coquin qui n'a pas un écu, & me doit vingt mille livres!

C H A M P A G N E.

L'Huissier en aura moins de peine à monter.

R O N D O N.

Et lui moins à descendre , ainsi que ses meubles Je ne veux pas qu'on lui laisse une chaise.

C H A M P A G N E.

Oh ! fiez-vous à moi pour le dévaliser.

R O N D O N.

Allons , cours chez mon Procureur : il s'appelle Griffon , & demeure dans la rue des Mauvaises-Paroles ; dis-lui qu'il continue les poursuites commencées avant mon départ ; qu'il aille grand train ; que nous tenons Sauval

C H A M P A G N E.

Ce mot le réveillera. Oh ! il y a des mots bien sonores pour les Procureurs.... Je vole chez lui : vous verrez bientôt de notre besogne (*Il marche pour sortir ; il voit entrer le Chevalier qui est ivre : il s'arrête.*)



S C È N E V.

LE CHEVALIER, RONDON;
CHAMPAGNE.C H A M P A G N E , *à part.*

Quel est cet homme-là? Je ne connois pas encore tous les gens qui viennent ici Il ne paroît pas trop ferme sur ses jambes (*au Chevalier.*)
Que soubaite Monsieur? A qui en veut Monsieur?

L E C H E V A L I E R , *ivre & à demi
deboutonné.*

Je cherche Sainville qui est sorti;
mais je trouve Rondon. Bon jour,
Monsieur Rondon.

C H A M P A G N E .

Vous vous trompez, Monsieur. Monsieur Rondon n'y est pas.

L E C H E V A L I E R .

N'y est pas! Y es-tu, toi?

C H A M P A G N E .

Oui, Monsieur, pour vous dire que mon maître est sorti.

LE CHEVALIER.

Il est parti ! cela est singulier . . .
Il a donc laissé ici son visage & sa per-
ruque.

CHAMPAGNE, *criant brusquement.*

Mon maître est parti, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Drôle, tu mens. J'aime à mentir tout
seul (*repoussant Champagne qui se
met devant lui.*) Laisse-moi. Bon jour,
Monsieur Rondon.

R O N D O N.

Qui que vous soyez, Monsieur, je
suis fort surpris

LE CHEVALIER.

Qui que je sois ! cela est fami-
lier Mon ami, sois poli, je viens
pour t'obliger.

CHAMPAGNE.

Mon maître n'oblige personne, &
n'aime pas les complimens.

LE CHEVALIER.

Tant pis : il faut les aimer ; ils sont
à la mode (*à Rondon*) Tu viens des
Indes ! Il y a loin de là ici.

R O N D O N.

Allez pour ne pas comprendre la violence de votre procédé. J'ai vu des gens fort extraordinaires ; mais aucun....

L E C H E V A L I E R.

Ne l'étoit autant que moi.... Eh bien, c'est un moyen de faire mon chemin. Je veux me pousser dans le monde.

R O N D O N.

Vous commencez bien, vous irez loin.

L E C H E V A L I E R.

Crois-tu ? Je te remercie de l'horoscope.... Je m'y fie au moins ; car tu as l'air d'un augure.

C H A M P A G N E , à *Rondon*.

Si vous voulez, je vais le mettre à la porte.

R O N D O N.

Non, il est ivre, laisse-le.... (*au Chevalier.*) Monsieur, que me voulez-vous ? Puis-je savoir à qui je parle ?

L E C H E V A L I E R.

Volontiers. Tu as l'honneur de parler au Chevalier de Rapillac, à un ami de Sainville.

R O N D O N.

Qu'avez-vous à me dire ? A quel dessein m'abordez-vous ?

L E C H E V A L I E R.

A quel dessein ? Je vais te le dire...
(regardant Champagne.) Fais sortir ce drôle , & je me déboutonnerai.

R O N D O N.

Vous n'aurez pas grand'peine. Vous savez vous mettre à votre aise.

L E C H E V A L I E R, regardant encore
Champagne.

Monfieur Rondon , je n'aime pas le nombre de trois. Donne quelque commission à ce maraut.

C H A M P A G N E.

Maraut n'est point mon nom , Monfieur.

L E C H E V A L I E R.

Tant pis ; on t'a fait tort ; tu conviens à ce nom-là ; & les gens qui le portent se tirent fort bien d'affaire.

R O N D O N, à Champagne.

Laisse-nous. Il ne finira pas si tu lui

réponds. Va chez mon Procureur ; nous perdons du temps.

C H A M P A G N E.

Il faut que je forte en effet. Je sens que je ne pourrois me contenir.... (*Apart.*) Maraut ! (*Il sort , & regarde arrogamment le Chevalier qui éclate de rire.*)

S C È N E VI.

LE CHEVALIER, RONDON.

R O N D O N.

Eh bien , nous voilà seuls. Saurai-je enfin ce que vous me voulez ?

L E C H E V A L I E R.

Asseyons-nous. (*il s'asseoit en effet , & Rondon reste debout.*) Je veux te rendre sage.

R O N D O N.

Vous me paroissez l'être beaucoup vous même.

L E C H E V A L I E R.

Ma folie , du moins , est plus gaie que la tienne.... On dit que tu hais

tout le monde : si tout le monde te le rendoit , où en serois tu ?

R O N D O N.

Ou j'en suis , & même mieux ; car je haïrois davantage.

L E C H E V A L I E R.

Mais , mon ami , tout n'est pas détestable. Il y a des choses qui , en vérité , se font très-bien aimer.

R O N D O N.

Je n'en connois aucune.

L E C H E V A L I E R.

Aucune ! pas même le vin ?

R O N D O N.

Le vin m'est mortel.

L E C H E V A L I E R.

Je le crois , il rend gai.... Mais songe donc qu'il n'y a pas moyen de vivre avec un homme qui enrage toujours.

R O N D O N.

J'enrage encore plus quand on me le fait remarquer.

LE CHEVALIER *se leve.*

Eh bien, je te le fais remarquer, & je te trouve fort à plaindre.... Tiens, je vais risquer de raisonner. J'ai été trompé comme toi; les hommes m'ont joué de vilains tours; & les femmes.... Tu fais peut-être les tours qu'elles peuvent jouer! Mais qu'est-ce que cela fait quand on est philosophe?

R O N D O N.

Je ne puis l'être comme vous; je suis bilieux.

LE CHEVALIER.

Bilieux! Ami purgon n'est pas mort. Prends des médecines; prends en trente, s'il le faut.

R O N D O N.

Il m'en faudroit davantage, & elles me tueroient.... Je ne reçois d'ailleurs aucun conseil; j'ai pris mon parti.... Si vous vouliez prendre le vôtre, & me laisser, vous m'obligeriez beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je me l'imagine; mais je suis têtue.... Mon ami, Rondon, tu me fais pitié.

je veux que le diable m'emporte si tu n'es l'homme du monde le plus malheureux.

R O N D O N.

Il manquoit quelque chose à mon malheur ; votre présence me le fait éprouver. Adieu , Monsieur , je vais féliciter Sainville du choix d'un ami tel que vous.

L E C H E V A L I E R.

Il te croira : c'est un garçon à qui je suis fort cher.... Il me donne les commissions , je les fais à merveille.

R O N D O N.

Je vais donner celle de vous recevoir comme vous le méritez , la première fois que vous viendrez ici.
(*Il se retire.*)

S C È N E V I I.

LE CHEVALIER *seul , éclatant de rire.*

Un ours seroit moins intéressant que

cet animal-là ; il faut que je le vante & qu'on vienne le voir.... Cécile est un objet plus charmant. Jamais grifette, jamais petite fille n'eut autant d'attraits.... Et cette dignité qu'elle joue si bien , ces regards honnêtes qui corrompent si doucement.... Sainville à cru m'attraper en me déguisant son état ; c'est une maîtresse qu'il veut s'assurer.... Je me l'assure, moi , car on l'enlève. Elle est sortie depuis que je lui ai parlé ; en rentrant elle sera gobée.... Sainville me boudera d'abord un peu ; mais ce sont-là des tours d'amis.... Une grifette.... n'est qu'une grifette. Cela n'est pas de conséquence. (*Orphise paroît.*) Morbleu , voici la mère.

S C È N E V I I I.

ORPHISE, LE CHEVALIER.

ORPHISE, *entrant & parlant avec beaucoup de vivacité.*

C'est vous que je cherche, Monsieur ;
c'est à vous que je dois parler.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Madame; je suis un peu hors d'état de vous entendre; mais parlez, si cela vous amuse.

ORPHISE.

Cessez, Monsieur, d'affecter un état qui n'est qu'apparent. Vous n'êtes pas assez heureux pour avoir perdu la raison. Vous êtes venu chez moi; vous avez enlevé ma fille; vous l'avez enlevée pour Sainville, pour le plus faux, pour le plus méprisable, pour le plus vil des hommes.

LE CHEVALIER.

Moi, enlever.... pour un autre !
Fi donc, Madame.

ORPHISE.

Il faut me la rendre, Monsieur, il faut me déclarer où elle est. Je ne sortirai point que vous ne vous foyez expliqué.

LE CHEVALIER.

Ma bonne dame, je crois que vous avez rencontré vos amis, comme moi; & qu'ils ne vous ont pas plus ménagée...

Etoit-il blanc ? étoit-il rouge ? ... Il y a un peu de gaieté dans ce que vous me dites.

O R P H I S E , *à part.*

Grand Dieu ! ... Le lâche Sainville est sorti , & Rondon est absent.... A qui m'adresser ? (*Au Chevalier.*) Monsieur , il est des lois qui punissent le crime ; je saurai les implorer : je voulois éviter l'éclat , & j'espérois vous faire rougir ; puisque vous m'y forcez , je ne balance plus ; vous reconnoîtrez une mère , & l'honneur , à la promptitude de mes démarches.

L E C H E V A L I E R .

Faites-en , ou n'en faites pas , je veux que la peste m'étouffe si je fais où est votre fille : je n'ai été chez vous que par pure curiosité. Je n'enlève jamais , ni pour moi , ni pour les autres : votre fille est jolie ; mais on a de ces figures-là , tous les jours , sans enlever. Quelque étourdi , peut-être , à qui j'aurai trop vanté ses charmes , aura dans ses transports....

O R P H I S E .

Cet étourdi , c'est vous ; ce ravisseur

c'est vous. Voilà les principes de votre âge, voilà l'effet de la dissolution.... Il reste de la justice dans le monde; vous l'éprouverez : les lois, les honnêtes gens vont être mes vengeurs. Éveillez-vous, si le sommeil de l'ivresse adoucit en effet vos sens; que la voix de l'honneur frappe votre ame engourdie. Une mère au désespoir ne mettra point de bornes à sa fureur. J'irai jusqu'au pied du Trône; j'y serai écoutée; la nature frémissera : vous recevrez le prix que vous méritez. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, *seul.*

Cela est un peu ferme.... Voilà de l'honneur, de l'honneur, morbleu.... Comment ! il me semble qu'elle m'a ébranlé.... Quoi, pour un peu de bruit !.... Des menaces de femme !.... Cela est singulier.... Je crois que je me dégrise.... Mes idées moins confuses.... Mon cœur presque touché.... Oui, la raison.... Je sens.... Quoi,

j'ai trahi mon ami !.... J'ai pu m'oublier à ce point ! ah ! courons promptement, courons....

S C È N E X.

SAINVILLE, LE CHEVALIER.

SAINVILLE, *l'arrêtant.*

Ou vas-tu ? qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait de Cécile ?

LE CHEVALIER,

Mon ami.....

SAINVILLE.

Plus d'amitié ; rends-moi Cécile, ou défends tes jours,

LE CHEVALIER,

Je te les abandonne ; ils me sont odieux.... Je pourrois te dire qu'un moment d'égarement.... qu'entraîné par des étourdis.... qu'un instant d'ivresse..., Mais non , je suis indigne de m'excuser.

SAINVILLE.

Barbare.... Une fille si honnête, si propre à inspirer le respect !.... Où

est-elle?.... Conduis-moi à ses pieds ,
viens-y mourir,

LE CHEVALIER.

Je suis aux tiens : daigne m'entendre.... Tu ne connois pas tous tes malheurs ; apprends les plus cruels.... En enlevant Cécile, on lui a dit que c'étoit toi , que c'étoit pour toi..., qu'elle te verroit bientôt,

SAINVILLE.

Qu'elle me verroit !.... fouillé du crime affreux de la violence , digne de sa haine , digne de son mépris , le plus vil mortel à ses yeux ! O Dieu ! Dieu!.... Je ne fais ce que je deviens.... Conduis-moi vers elle ; viens jurer que tu n'es qu'un imposteur ; viens, malheureux.

LE CHEVALIER.

Arrête. Voici l'instant que j'ai craint le plus.... Je ne puis te dire où elle est ; elle a disparu , elle a disparu.... Je ne fais ce qu'elle est devenue.

SAINVILLE, *tombant dans un fauteuil.*

Ciel ! suis-je assez malheureux?.... Elle fuit en détestant mon idée , en mépri-

fant mon cœur ; . . . , elle abhorre mon nom. . . . Je la vois , seule , dans les rues , dans les routes , implorant la mort , éprouvant la haine , pleurant sa tendre mère.

LE CHEVALIER, *se précipitant sur lui.*
Mon ami !

SAINVILLE.

Laisse-moi , te dis-je.

LE CHEVALIER.

Mon ami. . . . Un billet laissé sur sa table. . . .

SAINVILLE.

Un billet. . . . Que contient-il ?

LE CHEVALIER.

Je l'ignore : c'est à toi qu'il s'adresse ; je n'ai osé l'ouvrir ; j'ose encore moins te le donner.

SAINVILLE *saisissant le billet , & se levant.*

Donne : tu m'as porté de plus sensibles coups. (*lisant la suscription à haute voix.*) Pour le méchant Sainville.
(*au Chevalier.*) Voilà le nom qu'on me
donne

donné à présent. (*Il lit haut.*) « Si le
» plus abominable des hommes peut
» sentir des remords, je le conjure de
» respecter la douleur de ma mère, de
» ne point s'offrir à ses yeux; elle mour-
» roit en le voyant. Je lui écris pour
» la consoler. J'aurai soin, quand je
» serai en sûreté, de lui apprendre mon
» asile.... Sainville, respectez ma mère,
» n'immolez que moi à votre fureur ».
(*Retombant dans le fauteuil, & marquant
beaucoup de désespoir.*) A ma fureur!....
(*Au Chevalier, qui s'approche encore de
lui.*) Retire-toi; crains mon état; je ne
me connois plus.... O Cécile! Cécile!
image pure de la vertu, étois-tu née
pour les outrages du vice?.... Je
saurai la retrouver : oui, le Ciel ven-
geur guidera mes pas.... Il permet que
j'espère..... un doux pressentiment....
(*Au Chevalier, qui veut l'accompagner.*)
Arrête; je te défends de me suivre :
es-tu digne de la chercher avec moi ?
(*Il sort.*)

LE CHEVALIER, *seul un moment.*

Je le suivrai malgré lui.... Malheu-
reux que je suis ! un instant de complai-

Octobre 1785, 1^{re} Vol. H

sance Ah ! qu'un instant peut coûter de repentir ! Dès jeunes gens des étourdis On les écoute , ils vous entraînent Jamais , jamais , je n'aurai plus que des amis raisonnables Suivons celui que j'ai offensé ; je souffre encore plus que lui.

S C È N E X I.

RONDON , LE CHEVALIER.

R O N D O N , *à part.*

Il étoit avec le Chevalier , avec ce débauché ! Ils se sont entretenus de moi : ses mauvais conseils (*Au Chevalier.*) Monsieur , j'ai éprouvé tantôt l'égarement de votre raison : ai-je à présent de plus sensibles reproches à vous faire ? Sainville vous quitte ; il a refusé de me parler. Que s'est-il passé à mon égard ? quels conseils lui avez-vous donnés ?

LE CHEVALIER , *parlant vivement.*

Aucun , Monsieur , aucun , je vous assure. Il n'a pas été question de vous dans notre entretien.

R O N D O N.

Il n'a pas été question de moi , & il a paru dédaigner de m'entendre ! Il ne m'a dit qu'un mot prononcé brusquement ! il a paru me fuir Je ne saurois croire ce que vous me dites.

L E C H E V A L I E R.

Monsieur , Sainville a des chagrins ; j'en ai aussi. Il ne pensoit pas à vous en vous voyant , en vous parlant : il couroit à ses affaires ; je vais aux miennes. Je vous proteste que nous n'avons pas prononcé votre nom. (*Il sort.*)

S C È N E X I I.R O N D O N , *seul.*

Ils n'ont pas prononcé mon nom !
C'est donc tout naturellement que Sainville sent de la répugnance à me voir , & du plaisir à m'humilier C'en est assez Un ami libertin , une passion extravagante , un esprit corrompu , un cœur ingrat ! C'en est assez , dis je , je

pars dès ce soir; je ne reste plus que pour faire punir Sauval. Dès que j'apprendrai qu'il est arrêté, je vole dans la plus obscure retraite. . . . Que Sauval payera cher les chagrins qu'on me cause ! . . . J'apperçois justement Champagne.

S C È N E X I I I .

C H A M P A G N E , R O N D O N ,

R O N D O N ,

Eh bien , m'apportes - tu des nouvelles ? Ta commission est-elle faite ?

C H A M P A G N E .

Très-bien faite. Le Procureur, l'Huissier, les Sergens, tout est en campagne, tous vous répondent de leur zèle.

R O N D O N .

Tu me charmes par cette assurance,

C H A M P A G N E .

Vous n'avez rien vu d'égal à l'ardeur qui les transporte,

R O N D O N.

Puisse-t-elle égaler la mienne !

C H A M P A G N E.

Quoi ! l'ardeur d'un Huissier , d'un Procureur ? Ah ! je vous défierois bien d'en approcher.

R O N D O N.

Il sera donc arrêté avant la fin du jour ?

C H A M P A G N E.

Arrêté, emprisonné , au cachot , s'il est possible.

R O N D O N.

Tu m'enchantes. Voilà deux louis pour t'en récompenser. Je vais donner des ordres en conséquence de ce que tu m'apprends. Toi, va tout préparer pour mon départ.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

RONDON *seul, en habit de voyage.*

Les momens me paroissent des siècles.
Peut-on trop tôt punir un malhonnête
homme? Peut-on trop tôt s'éloigner
d'un ingrat.... qu'on a trop chéri? O
Sainville ! qui m'eût dit qu'en te voyant,
je regretterois les six mille lieues qui
m'avoient éloigné de toi si long-temps....
Mais voici Frontin ; peut-être vient-il
m'apprendre que Sauval... (*A Frontin.*)
Qu'y-a-t-il ? que me veux-tu ?

SCÈNE II.

RONDON, FRONTIN.

FRONTIN.

Vous remettre une lettre qu'on ap-
porte en diligence.

R O N D O N.

En diligence ? (*A part.*) C'est cela sans doute ; on m'annonce qu'il est arrêté. (*Il décachète.*) Nous allons voir. Je n'aurai pas eu un plus agréable moment en ma vie. (*Il lit haut.*) « Mon étonnement » est extrême, Monsieur, en apprenant que vous vous disposez à exercer » contre moi toute la rigueur de la » Justice. Ignorez-vous que l'inhumanité est un vice que personne n'excuse ? Je vous verrai, & vous prendrez d'autres sentimens. Vous concevrez que vous avez été trop loin. » Oui, Monsieur, je vous verrai, & vous changerez de résolution ». (*Après avoir lu.*) Parbleu, voilà qui est extraordinaire Un homme qui me doit ! un homme que je puis accabler, abîmer, anéantir ! . . . Impudence inconcevable ! . . . Je cours chez mon Huissier, chez mon Procureur, chez tous les Sergens de Paris.

F R O N T I N.

Non, Monsieur, c'est à moi de courir, puisque l'on vous afflige, puisqu'on

vous met en colère. Un domestique qui connoît son devoir, partage les peines de son maître.

R O N D O N.

Ce sont de ces choses qui surpassent tout ce qu'on a pu éprouver dans la vie.

F R O N T I N.

Si Monsieur veut me donner des ordres, je serai prompt à les exécuter. Je souffre pour Monsieur.... Quoiqu'il m'ait reproché d'être bon, je n'en suis pas moins dévoué à ses intérêts.... (*Sauval paroît, enveloppé d'une redingotte.*) Mais quelle est cette mine de cuisinier qui s'avance ?

R O N D O N.

C'est lui, c'est lui-même L'effronté ! le scélérat ! Cours bien vite ; cherche-moi Champagne ; va-t-en chez mon Procureur : tu sais où il demeure ; dis-lui que je l'attends ; qu'il vole.

F R O N T I N.

Je ne perdrai pas un instant. (*Il sort.*)



SCÈNE III.

RONDON, SAUVAL, *déguisé.*RONDON, *à part.*

Le misérable ose lever les yeux sur moi ! Cet air tranquille n'est-il pas effroyable ? (*A Sauval.*) Votre démarche a lieu de m'étonner. Que venez-vous chercher ici ?

SAUVAL, *d'un ton ferme.*
Ma sûreté.

RONDON.

Votre sûreté dans ma maison ! tandis que je vous poursuis, tandis que je paye des gens pour vous arrêter partout où l'on pourra vous trouver ?

SAUVAL.

On me trouvera chez vous, & l'on ne m'arrêtera pas.

RONDON.

On ne vous arrêtera pas ? La réponse est extraordinaire. Je fais la façon dont il faut s'y prendre.

H v

S A U V A L.

Et vous l'avez employée : je n'en suis pas plus alarmé. Vos gens ne sont pas à la porte ; j'ai le temps de vous parler. Vous changerez de résolution quand vous m'aurez entendu.

R O N D O N.

Je changerai de résolution ? Me 'connoissez-vous bien ? . . . J'ai pris mon parti avec une connoissance entière de ma fermeté. Vous serez arrêté ici même , ici , où vous ne deviez jamais paroître.

S A U V A L.

J'y parois avec moins de honte que de confiance. Je fais que j'ai des torts avec vous ; mais la destinée des hommes est d'en avoir souvent malgré eux-mêmes. C'est par cette nécessité, qui décide de tout, que je veux me justifier.

R O N D O N.

Vous ne vous justifierez pas , car je ne vous écouterai point. Je connois ces excuses artificieuses qu'employe la témérité confondue : j'ai vu leurs effets dégouter d'être bons , les gens même

les plus foibles. Moi, je ne suis pas bon, & j'ai des yeux qui percent tout. Vous pouvez croire que vous ne me tromperez point.

S A U V A L.

Je n'en ai pas le dessein ; c'est ici un entretien où la vérité seule doit triompher. Si je n'avois à parler à un homme d'esprit formé par les événemens, je me croirois perdu : mais je fais que vous avez tout éprouvé ; qu'une grande expérience, en donnant beaucoup d'humeur, donne beaucoup d'esprit, & que l'esprit instruit pèse tout, doute sans renoncer à croire, & devient juste malgré la haine.

R O N D O N.

Je fais cela comme vous ; mais je fais aussi que la seule justice que je vous doive, est un bon emprisonnement, qui me réponde de vous, & de mes vingt mille livres.

S A U V A L.

Je ne les ai pas, & ne puis vous les payer. Je les aurois encore moins, si vous preniez le cruel parti dont vous me menacez.

H vj

R O N D O N.

Vous ne les avez pas , & vous tranchez du grand Seigneur ! Vous portez un habit superbe ! vous logez à un premier étage !

S A U V A L.

Tout cela ne prouve qu'un homme qui n'est pas détrompé des promesses de la fortune ; qui fait que les hommes méprisent la médiocrité qui demande , & offrent tout à qui paroît n'avoir besoin de rien : c'est la faute, le malheur, & la ressource de l'humanité.

R O N D O N.

Ainsi donc il est nécessaire que je me dépouille , pour contribuer aux entreprises de votre orgueil !

S A U V A L.

Ce n'est pas de l'orgueil ; ce n'est pas même un système : daignez m'entendre. Puisque j'ai le malheur de vous devoir vingt mille livres que je suis hors d'état de vous rendre , il est nécessaire que vous ne m'ôtiez pas le moyen d'éblouir la vanité des hommes, qui peut me les

fournir. Oui, Monsieur, elle me les fournira, de la manière dont je veux m'y prendre. Si je puis ajouter encore quelque lustre à cet air de faste qui vous a d'abord choqué en moi, j'oserai répondre qu'avant six mois vous recevrez vos vingt mille livres ?

R O N D O N.

Ainsi, vous fondez l'espoir de payer vos dettes sur le talent d'en faire de nouvelles !

S A U V A L.

Non, Monsieur ; j'espère seulement intéresser la vanité des hommes à prévenir les demandes que je pourrois leur faire. Déjà j'éprouve la vérité de ce que je vous dis : je puis entrer dans une excellente affaire, si je fais persuader par mon extérieur, à ceux qui me la proposent, que les avantages que j'y puis trouver, me touchent moins que les services que je puis leur rendre. Je les verrai alors m'offrir toutes les facilités possibles ; & si je puis me modérer assez pour paroître vouloir me refuser à leur désir, il ne sera plus possible de mettre des bornes à leur empressement.

R O N D O N , *foiblissant.*

Vous peignez là des hommes fort fots ; & il n'en existe point de cette espèce.

S A U V A L.

Il en existe, Monsieur ; & la plupart des fortunes rapides que vous voyez faire, sont l'ouvrage de leur existence & de leur ineptie.

R O N D O N.

Pourquoi donc n'avez-vous pas fait la vôtre ?

S A U V A L.

Parce que j'ai eu long-temps le même doute que vous ; & que ce doute retarde les opérations de l'esprit.

R O N D O N , *à part.*

Malgré mon courroux, je sens qu'il y a du vrai dans ce qu'il me dit. —

S A U V A L.

Prenez garde. Monsieur, que vous ne haïssiez les hommes, sans les bien connoître. Pour avoir le droit de les haïr davantage, vous leur refusez la sottise, la plus incontestable de leurs

qualités : je me félicite de les avoir mieux connus. La plupart ne sont que fots ; ils s'égarent en croyant réfléchir. Je favoriserai leur erreur ; ils me feront du bien, & je ne leur devrai aucune reconnoissance : j'augmenterai tous les jours ma fortune, en jouissant de mon mépris pour eux.

R O N D O N , *à part.*

Cette philosophie me paroît assez douce. Mépriser, sans avoir la peine de haïr ! atteindre à la fortune en riant de l'ineptie ! ... (*Haut.*) Vous avez de l'esprit assurément ; je conçois que vous pourrez aller loin. Si j'en étois plus persuadé, je vous laisserois encore mon argent pour contribuer au succès de vos idées.

S A U V A L.

Vous pouvez me le laisser ; il est certain que je réussirai : la probité ne s'oppose pas au projet que j'exécute : il est permis de profiter de la sottise des autres, lorsqu'on les instruit par-là, autant qu'on les oblige.

R O N D O N.

Oh ! très permis : c'est , de plus , la

leçon la plus capable de les instruire....
Allons , je vous laisse mon argent ;
qu'il prospère dans vos mains : vous
méritez d'être heureux , puisque vous
savez saisir un ridicule , & ne pas mé-
fuser cependant de votre avantage....
Adieu , nous nous reverrons.... Je veux
vous voir ; entendez- vous ? Votre con-
versation m'a intéressé ; votre expérience
peut m'être utile : vous êtes une espèce
d'honnête homme , comme il m'en faut
un pour apprendre à connoître les
hommes , sans que ma bile s'échauffe.

S A U V A L.

Je vais travailler avec tranquillité
à ma fortune : vous en devenez l'arti-
fan par votre bonté : nous rirons bien
quand j'aurai réussi. Heureux si , en
répandant de la gaîté dans votre ame , je
puis vous payer de vos bienfaits ! (*il sort.*)

S C È N E I V.

R O N D O N , *seul.*

Je lui souhaite sérieusement du suc-
cès.... Je vois qu'il connoît mieux que

moi le caractère des hommes ; & c'est une bonne recommandation auprès de moi.... Il est plus heureux, puisqu'il est plus gai.... J'adopte son système. Il viendra dans ma retraite me raconter ses triomphes innocens : nous rirons, comme il le dit ; & je finirai peut-être par envisager les choses comme lui-même les envisage. Allons, je vais ordonner qu'on suspende toutes les poursuites.... On n'a jamais fait grace plus à propos ; c'est pour moi-même que je travaille en cette occasion. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

S C È N E V.

CHAMPAGNE, RONDON.

C H A M P A G N E.

Ouf ; je suis tout en eau ; je n'ai de ma vie tant fait de pas en si peu d'instans.... Vingt drôles sont à ses trousses ; il doit être pris à présent.

R O N D O N.

Il ne l'est pas , & ne le sera point. Je révoque l'ordre que j'ai donné.

C H A M P A G N E.

Comment ?

R O N D O N.

J'ai vu Sauval en ton absence. Je l'ai entendu ; je lui fais grace : en laissant mon argent dans ses mains , je le place à un intérêt que tu ne peux comprendre.

C H A M P A G N E.

Et tous ces gens qui courent après lui avec la légèreté du cerf ?

R O N D O N.

Il faut les arrêter. J'ai donné ma parole ; j'ai agi en homme prudent.

C H A M P A G N E.

Mort de ma vie , il y a ici quelque fortilège.... Je vous croyois plus de résolution.... C'est le diable qui vous a tenté.

R O N D O N.

Non , je suis très-tranquille sur ce que j'ai fait. Je t'ordonne d'aller congédier cette troupe carnassière.

C H A M P A G N E.

O grand Dieu , la belle occasion perdue !.... Allons , mes chers vautours , il faut vous disposer à fondre sur une autre proie.... Le bon repas qui vous est ravi ! (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

R O N D O N.

Ecoute : dès que tu les auras renvoyés , tu disposeras tout pour mon départ.

C H A M P A G N E.

Pour votre départ ?

R O N D O N.

Je t'ai prévenu que je ne resterois pas ici : je veux m'éloigner dès ce soir.

C H A M P A G N E.

Nous ne partirons point. On vous a fait quelque tour dans la maison , & vous voulez la quitter : on viendra vous parler ; vous vous laisserez attendrir ; & nous ne partirons point. Vous devenez foible,

R O N D O N.

Non, ce n'est pas par foiblesse que j'ai pardonné à Sauval : j'ai eu d'autres raisons : je méprise toujours les hommes ; c'est un mal incurable.

C H A M P A G N E.

(*A part.*) Dieu le veuille ! . . . Mes chers vautours, quelle nouvelle à vous apprendre !

R O N D O N.

Va, cours, les momens sont précieux. (*Champagne sort, Rondon continue.*) Je vais donner quelques ordres pendant qu'il fera sa pénible commission. Le drôle n'est pas bon ; il me convient mieux que Frontin, que je garderai pourtant, parce que je l'estime.

S C È N E VI.

C É C I L E , R O N D O N.

C É C I L E *accourant.*

Monsieur, je vous conjure de m'écouter ; j'ai besoin de votre pitié ; je suis digne de l'obtenir.

R O N D O N,

Mademoiselle , vous voyez que je vais partir ; je ne puis vous écouter qu'un instant ; je vous prie d'abréger : ne comptez d'ailleurs en aucune façon sur moi.

C É C I L E.

Je ne vous demande à présent que de la tranquillité.

R O N D O N,

Il n'est pas aisé d'en avoir quand on écoute malgré soi. Parlez cependant ; je tâcherai d'oublier que votre visite arrête mon voyage.

C É C I L E.

Monsieur , c'est l'honneur outragé qui se sauve dans vos bras ; quelque opinion que vous ayez de l'humanité corrompue, daignez m'entendre.... Je suis cette malheureuse Cécile dont le nom a souvent frappé votre oreille.... Un crime affreux.... un homme abominable.... Vous frémirez, Monsieur, en m'écoutant.

R O N D O N.

Je ne le crois pas : les aventures ne m'étonnent plus ; & la vôtre peut être toute simple. Vous êtes jolie ; les hommes sont audacieux , capables de tout.... Que venez-vous m'apprendre ?

C É C I L E.

Ce que je ne puis raconter sans mourir.... L'amour le plus apparent , la bonne foi la plus séduisante , avoient soumis mon cœur à Sainville : je vivois dans la sécurité la plus profonde ; je croyois être aimée par l'attrait de la vertu. Tout à coup ma destinée change , comme ces beaux jours terminés par l'orage le moins attendu. Sainville conçoit l'affreux dessein de m'avilir par un enlèvement ; honteux sans doute de s'en sentir capable , il charge un ami de cet horrible emploi : je suis enlevée. Je me vois loin de ma mère , loin de l'asile que notre vertu avoit choisi pour y répandre ces douces larmes qui rendent la misère honorable. Ah ! Monsieur , quel réveil ! & quel homme j'ai estimé !

R O N D O N.

Vous avez trouvé le secret de m'étonner. Sainville me paroissoit avoir des sentimens plus honnêtes.... Vous avez donc pu échapper à la vigilance de votre ravisseur ?

C É C I L E.

Oui , Monsieur : l'honneur est plus vigilant que le crime. J'ai saisi le premier instant favorable ; j'ai tout risqué : le plus grand danger est d'en craindre quand la vertu est menacée. Je me suis sauvée comme j'ai pu ; j'ai marché dans les rues , incertaine , courageuse , sous la garde du ciel. J'ai trouvé votre demeure ; j'ai attendu que Sainville fût absent pour en approcher.... (*Tombant à ses genoux.*) Je m'y crois en sûreté : Monsieur , daignez seconder ce Ciel qui m'y à conduite ; daignez faire appeler ma mère : je n'ai osé me sauver auprès d'elle ; je pouvois y rencontrer Sainville ou son ami : rendez à cette mère l'objet qu'elle pleure si justement : à ce bienfait , ajoutez le secours qu'exige une retraite indispensable.

R O N D O N , *la relevant.*

S'il m'étoit possible de m'attendrir aisément, je vous accorderois ce secours que vous me demandez. Tous les hommes que j'ai connus ont concouru à la résistance que je vous montre ; & elle ne doit pas vous surprendre.

C É C I L E.

Ah ! Monsieur, ne prononcez pas mon arrêt. J'ai quelque droit à demander la grace que vous me refusez : vous êtes l'ami de Sainville ; vous devez réparer l'outrage que j'en ai reçu ; l'amitié vous y engagé ; c'est dans l'opinion que j'ai eue de vos devoirs envers elle, que j'ai pris la résolution de me sauver auprès de vous.

R O N D O N.

Ne parlez point de devoir ; vous seriez perdue, si vous n'aviez que ce titre auprès de moi. Je ne m'explique pas sur le compte de Sainville ; mais croyez.... croyez.... En un mot, je suis dégagé de toute dépendance envers l'humanité. Pour la servir par devoir, il faut reconnoître la nécessité de l'estime : eh ! qui peut

peut contraindre à cet effort un homme dont l'estime même a fait le malheur ?

C É C I L E.

Eh bien, Monsieur, estimez sans raisonner : risquez encore une fois d'être trompé. Je fais à quoi je vous engage ; je me réponds de mon cœur ; mais ne m'estimez pas sans me connoître ; cédez seulement à mes larmes ; comblez la mesure de vos bienfaits envers l'humanité suspecte ; & si je puis être ingrate, achevez d'établir ce droit de mépriser, qui console aujourd'hui votre ame.

R O N D O N.

Oui, cette raison vaut mieux que la première : ce conseil est plus capable de me déterminer.... Il faut que je rêve à ceci. Laissez-moi m'en occuper, & donner d'ailleurs quelques ordres. Entrez dans ce cabinet ; je serai libre, je me consulterai, je verrai ce que je dois faire ; & si je puis, sans m'humilier, sans offenser la raison qui m'éclaire, être bon encore une fois, vous éprouverez que je résiste par principe, & non par dureté de cœur.

C É C I L E.

Puisse le Ciel vous garantir le mien !
(*Elle entre dans le cabinet.*)

S C È N E V I I.

R O N D O N , *scul.*

J'avoue qu'elle m'a touché : mais . . . ?
si c'étoit ici un piège , si elle s'étoit fait
enlever par des rigueurs artificieuses ,
dans le dessein de venir ensuite auprès
de moi , & me faire éprouver Une
femme a toujours l'orgueil de se pro-
mettre la séduction d'un homme
Sainville n'est pas riche ; elle n'est peut-
être pas fort touchée de l'amour d'un
amant qui ne lui feroit qu'un sort ordi-
naire ; elle a peut-être vu trop de diffi-
culté à lui être unie Cette réflexion
est rigoureuse , mais elle est raisonna-
ble Ne nous déterminons pas aisé-
ment ; imaginons quelque épreuve
Il me vient une idée ; il faut la suivre.
(*Il appelle.*) Hola , quelqu'un Fron-
tin

S C È N E V I I I.

R O N D O N , F R O N T I N .

F R O N T I N .

Que souhaite Monsieur ?

R O N D O N .

Tu te rappelles une Madame Orphise qui est venue ici tantôt ?

F R O N T I N .

Une femme triste un air noble une robe simple Oui , je me la rappelle très-bien ; elle paroïssoit souffrir beaucoup.

R O N D O N .

As-tu su par hasard où elle demouroit ?

F R O N T I N .

Elle ne demeure pas loin d'ici.

R O N D O N .

Cours chez elle à l'instant , & dis-lui qu'elle vienne me parler. (*Frontin veut sortir.*) Ecoute encore Quand cette Dame sera arrivée , tu la feras attendre

dans le salon, & tu te contenteras de paroître, pour m'avertir qu'elle y est.

F R O N T I N.

Oui, Monsieur.

R O N D O N, *l'arrêtant encore.*

Arrête, je n'ai pas tout dit. Sainville est-il dans la maison ?

F R O N T I N.

Il vient de rentrer avec le Chevalier.

R O N D O N.

Avec le Chevalier ? (*A part.*) Deux êtres corrompus sont inséparables.

F R O N T I N.

Ils ont l'air de deux désespérés.

R O N D O N, *à part.*

Je le crois, ils ont manqué leur coup....
(*Haut.*) Tu diras à Sainville que j'ai à lui parler ; qu'il n'entre pas, mais qu'il ne s'éloigne point ; que dans un moment je le ferai appeler.... Tu peux partir.

F R O N T I N, *à part en sortant.*

Voilà bien du mystère pour un homme qui ne se soucie plus de personne !

R O N D O N , *seul un moment.*

Voilà qui est bieu préparé. Faisons sortir Cécile, & ne perdons pas un moment pour confondre le vice, ou pour consoler la vertu. (*Il ouvre la porte du cabinet.*)

SCÈNE IX & dernière.

RONDON, CÉCILE, SAINVILLE,
LE CHEVALIER, ORPHISE.

R O N D O N .

Venez, Mademoiselle rassurez-vous, & écoutez-moi J'ai beaucoup réfléchi à votre situation, & beaucoup plus à votre honnêteté. L'une & l'autre me touchent, quoique je sois un peu détrompé des belles apparences . . . Vous avez aimé Sainville, & peut-être l'aimez-vous encore. Faites de sérieuses réflexions sur l'engagement que vous vouliez prendre avec lui. Les mariages disproportionnés tournent toujours au détriment de la femme. Un jeune mari, déshérité par ses parens, condamné par

ses amis, n'a bientôt plus pour sa femme qu'un goût affoibli par la possession ; il l'accuse en secret de son malheur, même en l'aimant encore : il cesse enfin de l'aimer.... Vous sentez ce que devient cette infortunée, & combien son sort est à plaindre !

C É C I L E.

Je l'avois dit à Sainville, Monsieur, j'avois voulu l'effrayer ; non que je craignisse rien pour moi : on est bien sûre de son bonheur, quand on l'est de sa fidélité ; mais je voulois qu'il réfléchît, pour n'avoir rien à me reprocher.

R O N D O N.

Il tomboit à vos genoux, & prodiguoit les plus tendres sermens. Cela est tout simple ; il n'avoit point de crainte, puisqu'il étoit sans bonne foi.... Laissons cela, & passons à quelque chose de moins triste à considérer. Vous méritez, par votre vertu, qu'on prenne confiance en vous. Vous êtes jolie, vous pouvez faire le bonheur d'un homme raisonnable, d'un honnête homme ; c'est à quoi je songe en m'intéressant à vous. J'ai un ami à qui vous conviendriez,

& je puis disposer de lui. Je vous offre sa main sans plus de délai.

C É C I L E , *troublée.*

Monsieur vous m'honorez beaucoup ; mais . . . j'ai aimé si tendrement Je me croyois dégagée de tout attachement pour l'homme ingrat qui m'a trahie Votre proposition me fait sentir combien je l'aime encore.

R O N D O N .

C'est un malheur, & vous devez réfléchir Jetez les yeux sur celui dont je vous parle : il possède un million, & je vous l'offre. Il est dans l'âge où l'on fait ce qu'on fait, & où l'on ne change plus quand on a fait un bon choix ; il vous assureroit un bonheur sans inquiétude, sans regrets, sans révolution

C É C I L E , *tombant à ses genoux.*

Il ne m'assureroit pas le bonheur que je pleure Monsieur, un couvent, je vous en conjure (*Frontin paroît.*)

R O N D O N , *la relevant.*

(*A part.*) C'en est trop ; cela ne peut être joué. (*Il parle bas à Frontin, qui se retire. Il continue à part.*) Voilà deux

fois que je suis détrompé dans la même journée Sans en juger plus favorablement des hommes, jouissons du moins du plaisir d'excepter Cécile Il faut être bien cruel & bien vil, pour outrager un pareil objet. (*Orphise entre par un côté du Théâtre ; Sainville & le Chevalier entrent par l'autre côté : tous s'arrêtent de surprise.*)

R O N D O N.

Cécile, tournez la tête.

C É C I L E, *n'apercevant que sa mère.*

Ciel ! ma mère ! (*Elle court vers elle. Sainville s'approche ; elle s'arrête.*)
Que vois-je ? (*Elle se détourne, & se jette dans les bras d'Orphise.*) Ma mère !
(*Sainville fait un pas vers Cécile.*)

R O N D O N.

Arrêtez, Sainville. Je suis ici chez vous ; mais l'honneur est maître partout. Respectez cette infortunée ; respectez le sentiment que lui inspire votre présence ; rougissez de vos fureurs.

S A I N V I L L E, *se précipitant aux pieds de Cécile.*

Perds ton erreur cruelle ; vois l'amant

le plus malheureux. Moi, t'avoir offensée! Te connois-tu? fais-tu ce que ton ame inspire? C'est le Chevalier un moment de délire Il osa se servir de mon nom Daigne l'interroger

R O N D O N.

Qu'entends je? Se pourroit-il Sainville, songez qu'on ne m'abuse point. Devenu son protecteur, j'éclaircirai tout.

S A I N V I L L E.

Ce doute affreux est le plus grand de mes maux.

L E C H E V A L I E R.

Oui, Mademoiselle, je jure ici que Sainville fut innocent. C'est moi seul qu'il faut accuser Un moment de folie Je m'en punis en m'éloignant, sans espoir d'être jamais pardonné. (*Il se retire.*)

R O N D O N.

(*A part.*) Je crois ne devoir plus douter (*A Cécile.*) Rassurez-vous : tantôt le Chevalier avoit perdu la raison ; il m'a manqué à moi-même, ne sachant ce

qu'il disoit. Sainville me paroît accablé Mademoiselle, j'ose être son garant.

S A I N V I L L E.

Ai-je besoin de garant, quand je meurs à tes pieds ? Moi, te manquer ! moi, t'avilir ! Tu ne connois pas le cœur qui t'adore.

C É C I L E, *tendant la main à Sainville,
& regardant sa mère.*

O ma mère ! que j'ai souffert loin de vous !

O R P H É S E, *l'embrassant.*

Ton état n'étoit pas plus cruel que le mien.

R O N D O N, *à Sainville.*

Sainville, c'est auprès de moi que Mademoiselle s'est retirée. Elle a bien connu les lois de l'amitié ; c'est une preuve qu'elle est capable de les suivre. Je lui donne la moitié de mon bien pour la remercier de ce trait.

S A I N V I L L E.

O mon ami ! recevez le tribut d'admiration

R O N D O N.

Supprime ce mot ; c'est ta femme que tu dois admirer. Tu ne fais pas combien elle t'aime , & combien elle est respectable. Je te dirai tout cela à loisir.

C É C I L E , à *Rondon*.

Jouissez , Monsieur , de ma reconnaissance & de mon respect. Votre estime me touche plus que vos bienfaits ; elle étoit plus difficile à obtenir Puissiez-vous trouver beaucoup d'ames honnêtes qui méritent de consoler la vôtre de votre triste expérience !

R O N D O N.

J'en trouverai peu , je m'y attends ; mais j'étois loin de croire qu'il en existât ; & c'est ici un jour d'époque pour moi. Je vivrai avec ma défiance & avec mes sentimens , charmé de vous avoir connues , vous & votre mère ; toujours incapable de me laisser tromper par l'artifice ; toujours prêt à secourir la vertu.

Fin du premier Volume d'Octobre.

T A B L E

Du premier Volume d'Octobre.

A X I A N E ,	page 3
L'Homme Conséquent , Conte Dramatique en trois Actes ,	109

A P P R O B A T I O N.

J' A I lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , le 1^{er} Volume de la *Bibliothèque des Romans* pour le mois d'Octobre. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage , le choix distingué de ses Coopérateurs , & l'abondance des sources , le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris , le 10 Octobre 1785.

RAULIN.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DAN'S lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE 1785, 2^e Vol.

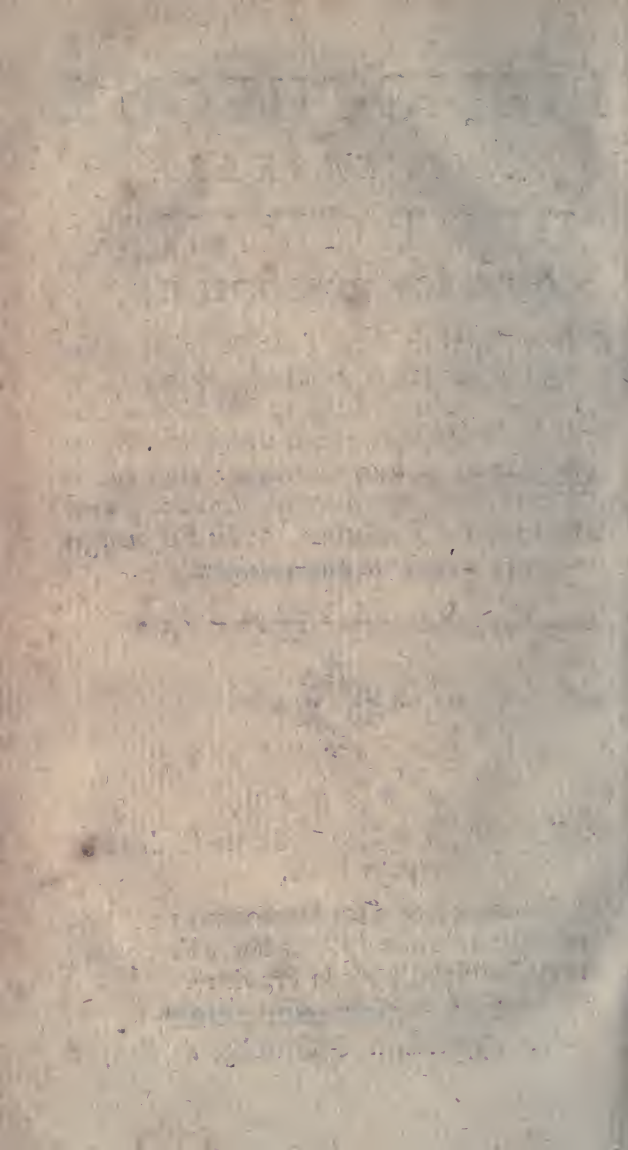


A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Im-
primeur-Libraire de l'Académie Française,
rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OCTOBRE 1785, 2^e Vol.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

ANTIOCHUS
ET ÉLISMENE;

*Traduit du grec, sans date ni lieu d'im-
pression.*

JAMAIS consternation ne fut plus grande
que celle des habitans d'Artaxate, ca-

pitale de l'Arménie , à la vue d'un spectacle que le soleil n'osoit éclairer. Un échafaud tendu de noir étoit dressé au milieu de la place , & Artaxe devoit y perdre la vie avec sa fille , par les ordres d'un de ses sujets qui venoit de le renverser du trône. Cet Usurpateur s'appeloit Porphyriion , & il avoit été premier Ministre d'Artaxe. L'instant fatal approchoit , lorsqu'un inconnu , confondu dans la foule des spectateurs , jeta les yeux sur les victimes qu'on alloit immoler : il ne put , sans s'attendrir , voir exposer à la mort un Prince infortuné , dont le sort lui rappeloit ses propres disgraces ; & la beauté d'Isménie (c'étoit le nom de la Princesse) ne lui permit point de rester plus longtemps sans embrasser sa défense. Suivi de cinq ou six Cavaliers qui l'accompagnoient , il fend la presse ; & dans l'instant où l'exécuteur s'apprêtoit à abattre la tête de la Princesse aux yeux de son père , une flèche le jette sans vie aux pieds de ceux à qui il alloit arracher le jour. Porphyriion , surpris de cette audace , s'empresse d'ordonner qu'on en cherche l'auteur ; mais le vaillant in-

connu ne lui en laisse pas le temps, & d'un second trait, aussi heureusement conduit que le premier, étouffe dans son sang l'ardeur de se venger dont il brûle.

La mort du Tyran a changé tous les cœurs ; ceux qui se contentoient de gémir tout bas sur le sort de leur Prince, reprennent courage : on se range près l'inconnu ; on combat à ses côtés, & les partisans de l'Usurpateur sont dissipés dans un instant. Après avoir pourvu à la sûreté du Roi, le premier soin de l'inconnu fut de s'assurer de la personne d'Artane, fils de Porphyrion ; & dès le lendemain, Artaxe se vit en état de reconnoître le service important qui lui avoit été rendu.

= Par quel prix, dit-il à son libérateur en présence d'Isménie, puis-je m'acquitter envers vous ? Parlez, Seigneur : quand vous me demanderiez ma Couronne, je ne vous donnerois que ce que je tiens de vous. = Je fais mieux borner mes désirs, lui répondit l'inconnu en regardant tendrement Isménie, & vous avez en votre pouvoir un trésor que mon cœur préfère à tous

les trônes du monde. Peut-être m'accuserez-vous en ce moment de témérité; mais si pour l'excuser il ne falloit que le titre de Roi, je ne vous paroîtrois plus si coupable. Oui, Seigneur, je suis né pour le trône, j'ose même dire que je l'ai rempli dignement; & si le temps & mes malheurs n'avoient point changé mon visage, vous n'auriez pas méconnu un Prince votre allié. Vous voyez devant vous le malheureux Tygrane, Roi de Cappadoce, que la perfidie d'un voisin ambitieux a privé de ses Etats =. En achevant ces mots, il regarda Isménie, & il lut avec plaisir dans ses yeux, que la déclaration qu'il venoit de faire n'avoit rien qui lui déplût. « Je vous dois, dit-il à Artaxe, le récit de mes malheurs, dont la renommée ne vous a appris qu'une partie.

Vous n'ignorez pas, Seigneur, continua t-il, qu'après de longues disputes entre Démétrius, Roi des Mèdes, & moi, pour quelques provinces, j'épousai la fille Amestris, & que cet hymen fut le sceau d'une paix que vous ménageâtes vous-même. Les Dieux accordèrent un fils à mes vœux, & épris

d'amour pour sa mère , je crus que rien ne pouvoit plus troubler mon bonheur. Tranquille sur la foi d'un traité cimenté par l'alliance la plus étroite , je n'ouvris les yeux sur l'ambition de Démétrius , que lorsqu'il n'étoit plus temps de m'y opposer. Il entra tout à coup dans mes Etats ; les intelligences qu'il avoit dans Synope , ne me permirent point de m'y croire en sûreté. La mer étoit libre ; je crus devoir en profiter , pour ne pas tomber entre les mains de mon ennemi , & je m'embarquai avec mon épouse & mon fils Antiochus , pour lors âgé de quatre ans. J'eus assez de fermeté pour soutenir ce revers ; mais Amestris y succomba. L'infame Démétrius m'a imputé d'avoir abrégé ses jours ; les Dieux me sont témoins que je fus plus sensible à cette perte qu'à celle de ma Couronne. Sans le sage Etéocle , Gouverneur de mon fils , je la suivois au tombeau. Il me représenta combien il seroit cruel d'abandonner son enfance , & je consentis à vivre. Je renvoyai le corps d'Amestris à Démétrius , ne pouvant prendre moi-même soin de ses funérailles , & je fis

voile vers Corinthe , où régnoit Athamas , qui m'étoit lié par le sang.

Déjà nous découvrions les hautes tours de cette ville , quand nous vîmes trois vaisseaux qui venoient sur nous à pleines voiles. Notre pilote les reconnut bientôt pour des pirates qui infestoient ces mers , sous la conduite de Pisistrate. Le combat fut sanglant ; tous mes Cappadociens perdirent la vie en cherchant à défendre la mienne , & il ne me resta qu'Étéocle & mon fils. Pisistrate ne me reçut point en Chef de pirates. Lorsque je lui remis mon épée : « Je ne vous force pas , me dit-il , à me déclarer votre naissance ; cet aveu ne serviroit qu'à enflammer l'avidité de mes soldats , & qu'à faire-mettre à un plus haut prix votre rançon. Je vous en quitterois , ajouta-t-il , si j'étois aussi absolu parmi eux , que je l'ai été autrefois parmi des peuples moins sauvages ; mais ces corsaires , en me choisissant pour leur Chef , m'ont fait jurer de ne pas trahir leur intérêt ». Cette franchise , à laquelle je ne m'attendois pas , pensa m'arracher mon secret. Étéocle ne me donna pas le temps de com-

mettre cette imprudence : il me fit passer pour son fils , & le jeune Antiochus pour son petit-fils. Le conseil s'assembla pour décider de notre sort ».

A cet endroit de son récit , Tygrane ne put retenir ses pleurs. « La fortune , continua-t-il , me réservoir le plus rude de ses coups , coup cruel , dont le temps ne sauroit fermer la blessure. Il fut résolu que nous serions séparés. Je fus le partage du premier Capitaine, Etéocle , celui du second , & mon fils tomba au pouvoir de Pisistrate. L'excès de ma douleur l'attendrit ; il me jura qu'il feroit élever mon fils auprès du sien , & qu'il me le rendroit aussi-tôt que j'aurois satisfait à la rançon à laquelle nous serions imposés. Je pressai inutilement pour qu'on en fixât le prix ; il fut résolu que nous resterions captifs pendant un an , afin qu'on eût le temps de découvrir notre condition. Le conseil fini , chacun des Capitaines amena son prisonnier sur son bord. Vous pouvez concevoir , Seigneur , quelle fut mon affliction quand il fallut me séparer de mon fils. Je le recommandai à Arsame , son nouveau Gouverneur , & je l'em-

A v

brassai , avec le pressentiment que je le voyois pour la dernière fois. L'événement n'a que trop prouvé, jusqu'à présent, combien mes craintes étoient fondées.

Huit jours se passèrent sans aucune rencontre; mais le neuvième nous vîmes paroître une nombreuse flotte. Nos corsaires jetèrent d'abord un cri de joie, croyant que c'étoient des vaisseaux marchands que la fortune conduisoit entre leurs mains. Cette erreur flatteuse se dissipa bientôt, & l'épouvante prit sa place; c'étoient des vaisseaux Corinthiens, armés par Athamas pour la sûreté de son commerce. On s'étoit trop engagé pour éviter le combat. Il n'y eut que le vaisseau de Pisistrate qui se sauva; les deux autres ne firent point de résistance; & nous fûmes confondus, Etéocle & moi, parmi les pirates. Comme il n'y avoit point de grace pour eux, c'étoit fait de notre vie, si je n'eusse demandé à être présenté au Roi.

Ce Prince, de qui je me fis connoître, attendri au récit de mes disgraces, dont la renommée lui avoit déjà appris une partie, me promit son secours contre mon perfide beau-père. Il me rassura

sur le sort de mon fils , en faisant l'éloge de Pisistratè , dont il ne pouvoit concilier les vertus & l'infame profession. Ce sage Prince me conseilla encore de rester inconnu à Corinthe , tant par rapport au cruel Démétrius qui avoit mis ma tête à prix , qu'à cause des pirates , qui pourroient forcer Pisistratè à livrer mon fils à mon ennemi , s'il leur offroit une rançon plus considérable que celle que j'offrirois moi-même. Je vis , avec douleur , que la vie de mon fils étoit plus exposée que jamais , & qu'elle dépendroit du soin que je prendrois de me cacher.

Le Roi , qui avoit fait rompre nos fers , ordonna que je fusse traité avec quelque distinction , & je me retirai avec Etéocle dans un temple consacré à Neptune : j'obtins même du Roi qu'Etéocle en fût grand Sacrificateur , afin que , sous prétexte de le consulter , Athamas pût avoir avec nous des entrevues qui n'engageassent point à pénétrer ce que nous voulions cacher.

Ce fut dans ces secrets entretiens que le Roi m'apprit ce qui se passoit à Synope. Démétrius y avoit répandu que

j'étois l'assassin de ma femme; & l'horreur que mes sujets avoient conçue d'un pareil attentat sur les jours d'une Princesse adorée, m'avoit aliéné tous les esprits. Ces nouvelles me plongèrent dans une douleur à laquelle j'aurois succombé, sans la consolation que je trouvois dans les sages entretiens d'Étéocle.

Mes affaires étant tout à fait désespérées du côté de la Cappadoce, je ne m'attachai plus qu'à savoir des nouvelles de mon fils. Pisistratè m'avoit paru si vertueux, que je crus pouvoir lui confier un secret que j'avois tant d'intérêt à tenir caché. Athamas eut quelque peine à consentir à ma résolution. Il s'y prêta enfin, & envoya dans une des îles du Péloponèse, où les pirates faisoient leur demeure ordinaire; mais ceux qu'on avoit chargés de ce soin, m'apprirent, à leur retour, qu'après avoir fait un armement de plus de soixante voiles, Pisistratè avoit pris la route de la Médie; & nous fûmes en même temps informés par des espions qu'Athamas entretenoit dans Synope, que Démétrius avoit quitte cette ville pour voler au secours de ses Etats, attaqués par ce

Chef de corsaires. Mon premier dessein fut de me jeter dans Synope ; mais les esprits étoient trop prévenus contre moi , & les places de Cappadoce en trop bon état de défense, pour me flatter de réussir. Il ne me restoit que d'aller par mer , & que de m'aller joindre à Pisistrate. Ce parti flattoit ma tendresse pour mon fils : Athamas ne me permit point de l'embrasser , comme indigne d'un Prince.

Ce fut dans ces irrésolutions que je passai la plus grande partie du temps de mon exil , sans recevoir aucunes nouvelles du jeune Antiochus. J'en reçus enfin qui détruisirent toutes mes espérances. Les Corinthiens prirent un vaisseau de Pisistrate , qui ne l'avoit point suivi dans son expédition : cinq ou six prisonniers que j'interrogeai sur le sort d'un jeune enfant que leur Chef avoit pris il y avoit environ quinze ans , me répondirent que Pisistrate avoit toujours tendrement aimé ce jeune enfant ; qu'il l'avoit fait élever avec le petit Solstrate son fils ; mais qu'il n'avoit pas assez vécu pour profiter de la fortune à laquelle il le destinoit , étant mort un an après avoir été pris.

Étéocle ne fut pas plutôt informé de la mort d'Antiochus , qu'il mêla ses larmes aux miennes. « Je ne compte plus sur ma science , me dit-il ; les astres que j'avois consultés sur le sort de votre fils , m'avoient promis qu'il auroit un jour quatre sceptres en sa puissance ; il ne me reste plus qu'à pleurer une perte irréparable ». Ce triste entretien fut interrompu par Athamas : la joie qu'il laissoit éclater me surprit. = Partagez mes transports , me dit-il en m'embrassant , votre fils vous sera rendu. = O Ciel ! m'écriai-je , quoi , je reverrois mon cher Antiochus ! = Je vous l'annonce de la part des Dieux , répondit Athamas ; ils ne trompent jamais les Rois. Je l'ai vu cette nuit en songe ; Neptune me l'a présenté lui-même , & m'a ordonné de l'unir avec ma fille Elismène. = Hélas ! lui répondis-je , cessez de flatter mes ennuis ; la cruelle mort me l'a enlevé pour toujours =. La douleur m'ayant coupé la parole , Étéocle instruisit Athamas de ce que je venois d'apprendre , & les prisonniers le lui confirmèrent. Athamas s'efforça de me persuader qu'ils pouvoient être

mal instruits ; mais je n'en regarfois pas moins sa perte comme assurée.

Je passai deux ans entiers sans avoir d'autres éclaircissmens , & même sans en désirer. Devenu insensible à tout, il me sembloit qu'il ne pouvoit plus y avoir pour moi de nouveaux revers , lorsque la fortune , enveloppant Athamas dans ma disgrâce , vint rouvrir une blessure qui n'étoit rien moins que fermée. La jeune Princesse Elismène fut enlevée , un jour qu'elle se promenoit sur une galère , du côté de l'isthme qui sépare les deux mers. Il seroit impossible de peindre la douleur qu'en ressentit Athamas ; la mienne seule peut lui être comparée. Je fis armer trois vaisseaux pour aller à la poursuite des ravisseurs , & je m'embarquai , après avoir juré au Roi que je ne reviendrois pas sans la Princesse. Je laissai auprès de lui Etéocle qui vouloit me suivre ; & sans tenir de route déterminée , je croisai dans toutes les mers qui baignent les côtes de la Grèce. Après une navigation aussi longue qu'inutile , je fus obligé de mouiller à Délos. Voici quelle

fut la réponse de l'Oracle que j'y consultai sur le sort d'Elismène.

En vain sur la liquide plaine
Tu crois voir remplir tes souhaits :
Laisse aux Dieux le soin d'Elismène ;
Elle doit à ton fils être unie à jamais.

La première idée qu'il me vint, fut qu'Elismène étoit périe, ainsi que le jeune Antiochus. Je crus cependant devoir interroger le Dieu sur le sort de mon fils. Il satisfit ma curiosité par l'oracle que je vais vous redire.

Le noir projet d'un cœur perfide ,
A ton fils doit te réunir ;
Mais crains d'en faire un parricide ,
Crains même de le devenir.

Je ne vous cacherai pas , Seigneur, continua Tygrane, que cette réponse a fait renaitre mon espérance , & que je me flatte quelquefois que mon fils respire encore : mais je n'en suis pas moins à plaindre ; & les Destinées qui nous attendent , me glacent d'horreur. C'est aux Dieux à faire cesser nos craintes , & à moi à attendre ce qu'il leur plaira d'ordonner. Ma soumission pour leur vo-

lonté m'a déjà fait regarder comme inutile la recherche d'Elismène. J'ai renvoyé à Corinthe les trois vaisseaux que je commandois & ceux qui m'avoient suivi. J'ai instruit le Roi des raisons qui me faisoient abandonner mon entreprise, & je n'ai retenu auprès de moi que les six Corinthiens, dont la valeur m'a si bien secondé pour votre délivrance ».

Tygrane ayant cessé de parler, Artaxe & Isménie firent plusieurs réflexions sur les oracles qui lui avoient été rendus. Ils lui dirent que les Dieux nous conduisent quelquefois au bonheur par les routes qui semblent le plus nous en écarter; & ils ajoutèrent tout ce qu'ils crurent capable de calmer ses alarmes. « Ils vous ont amené à ma Cour, poursuivit Artaxe, pour m'y sauver la vie, & pour trouver en moi un défenseur qui ne va s'occuper que des moyens de vous remettre sur le trône de vos aïeux. Acceptez la main de ma fille, ajouta-t-il, mes sujets en combattront avec plus d'ardeur pour un Prince destiné à leur donner des lois ». Tygrane remercia Artaxe en des termes

qui marquoient sa reconnoissance & son amour ; & il eut le plaisir de voir que la Princesse d'Arménie obéissoit sans répugnance aux volontés de son père.

Les partisans de Porphyriion saisirent la circonstance de cet hymen pour rentrer en grace ; & Tygrane ménagea celle d'Artane , fils de l'Usurpateur. L'amnistie fut publiée , & dans un même jour on déclara la guerre à Démétrius. Si ce dernier eût été occupé contre Pisistrate , la conquête de la Cappadoce auroit été fort facile ; mais ce brave Chef de corsaires , dont on connoîtra bientôt la naissance , avoit péri dans une tempête qui avoit submergé ses vaisseaux. Il fallut donc en venir aux mains avec Démétrius , soutenu des forces de deux Royaumes. Le combat fut sanglant ; mais les Dieux se déclarant enfin pour la bonne cause , la victoire fut du côté de Tygrane , & son adversaire eut beaucoup de peine à se sauver avec cinq à six mille hommes. Si la nuit n'eût favorisé sa retraite , la guerre auroit été terminée par cette seule action. Tygrane détacha dix mille hommes après les fuyards , pour les empêcher

de se rallier , & Artane fut un des Officiers chargés de la poursuite. Il eut le bonheur d'atteindre le chariot où étoient les Princesses & les Dames de Médie ; & content de cette prise , il revint à la tente de Tygrane.

Quel ne fut point l'étonnement de ce Prince , lorsque , parmi les prisonnières , il reconnut Elismène ? « Dieux puissans ! s'écria-t-il , achevez votre ouvrage , & rendez-moi mon fils ! ». Après les premières civilités , il pria , le jour suivant , Elismène de l'instruire de ce qui lui étoit arrivé. « Epargnez-moi , Seigneur , lui dit-elle , la honte de vous faire moi-même l'aveu de mes faiblesses ; Cléone en est instruite : je lui ai ordonné de ne vous rien cacher ». Tygrane accepta l'offre d'Elismène , & emmena Cléone dans sa tente.

Il apprit de cette suivante , que le vaisseau qui s'étoit emparé de la galère sur laquelle se trouvoit Elismène , étoit commandé par le fils de Pisistrate. Il n'avoit pas plutôt appris que sa captive étoit fille du Roi de Corinthe , qu'il avoit ordonné qu'on eût pour elle les égards dus à sa naissance. La douleur d'Elismène

avoit été foulagée par l'assurance que Sostrate lui avoit donnée de la rendre incessamment au Roi son père, & encore plus par l'amour qu'elle n'avoit pu s'empêcher de concevoir pour lui.

Cette dernière circonstance parut affliger Tygrane, & Cléone s'en aperçut. « Seigneur, lui dit-elle, daignez entendre le reste de mon récit, & vous verrez qu'Elismène a plus à se plaindre qu'à rougir de sa tendresse. Sostrate, continua-t-elle, brûloit des mêmes feux; & qui auroit examiné la captive & le maître, n'auroit pu dire qui des deux étoit le moins libre. Il se contraignit long-temps pour cacher des sentimens que tout déceloit malgré lui. Il parla enfin; & sans donner le temps à la Princesse de se plaindre, il lui apprit que, s'il étoit indigne d'elle, comme fils d'un Chef de corsaires, il croyoit pouvoir, comme Prince, aspirer à mériter sa tendresse. Pisistrate son père étoit frère de Démétrius, & né pour donner des lois aux Mèdes, si ce dernier n'eût point usurpé le trône sur lui. Non content de lui enlever la Couronne, il avoit voulu le faire assassiner; & Itys (c'étoit le vrai

nom de Pisistrate) n'avoit eu que le temps de se sauver sur un vaisseau prêt à mettre à la voile. Une suite d'événemens malheureux l'avoit forcé à embrasser le métier de corsaire.

Elismène, continua Cléone, conseilla au jeune Sostrate, dont elle n'eut point la force de rejeter l'amour, de se retirer à Corinthe auprès du Roi son père. « Vous ne serez pas, lui dit-elle, le seul Prince opprimé dont la Cour soit l'asile, & vous y trouverez Tygrane détrôné par votre oncle. Venez, vous unirez vos haines contre votre ennemi commun; les Dieux seront de votre parti, s'ils daignent écouter mes vœux ». A peine Sostrate avoit ordonné qu'on fît voile vers Corinthe, que nous découvrîmes trois vaisseaux qu'un brouillard épais avoit dérobés à notre vue. Le combat dura presque tout le jour; & Sostrate, ne pouvant espérer de se sauver à la faveur de la nuit, prit le parti de se faire échouer sur la côte de Corinthe, de laquelle nous n'étions pas éloignés. Dès que la nuit fut venue, on mit la chaloupe à la mer, & Sostrate nous y fit descendre sous l'escorte d'Ar-

same & de cinq ou six Officiers, & nous donna rendez-vous dans un bois, à deux lieues de Corinthe. Il devoit venir nous y rejoindre dès qu'il auroit pourvu à la sûreté de son équipage, qu'il ne vouloit point abandonner dans une si grande extrémité. Nous abordâmes heureusement au rivage, & gagnâmes le bois indiqué, où nous attendîmes vainement Sostrate. Il ne vint point, & au retour de la clarté, nous vîmes s'approcher un corps de Mèdes, qui crièrent à Arsame de se rendre, s'il ne vouloit perdre la vie. Il ne répondit qu'en s'avancant vers eux l'épée à la main. Le combat ne fut pas long; les Officiers qui l'accompagnoient furent laissés sur la place, & je le vis tomber lui même parmi les morts. Les vainqueurs nous enlevèrent, malgré nos cris, jusqu'au rivage; on nous fit embarquer; & après une navigation, trop heureuse pour des personnes qui souhaitoient la mort, nous arrivâmes en Médie. On nous y présenta à Démétrius, & il nous fit mettre avec les Princesses de son sang ».

Tygrane, qui s'étoit flatté que Cléone lui donneroit quelque éclaircissement sur

Antiochus, perdit avec douleur cette douce espérance. = J'apprends sans surprise, lui dit-il, que Pisistrate étoit frère de Démétrius; mais vous, n'avez-vous rien à m'apprendre de mon fils? = J'ai voulu vous épargner, répondit Cléone, la confirmation de son triste sort; Softrate ne nous a pas laissé lieu d'en douter. = Grands Dieux! s'écria Tygrane, que deviendra la foi de vos Oracles, si mon fils ne vit plus = ? Il achevoit à peine ces mots, qu'il entendit du bruit à l'entrée de la tente d'Elismène : cette Princesse étoit dans un trouble dont elle crut devoir lui cacher la cause, qu'elle découvrit à Cléone lorsqu'elle fut seule avec elle. Artane avoit eu la hardiesse de lui parler d'amour : elle l'avoit traité avec un mépris proportionné à son audace, & menacé de s'en plaindre à Tygrane; mais il l'avoit conjurée avec un repentir si vif de ne point le perdre, qu'elle lui avoit accordé cette grace. Artane étoit naturellement méchant; mais l'ambition étoit sa passion dominante, & il en avoit appris l'art de dissimuler. Il ne lui échappa jamais un seul regard qui pût rappeler à la Princesse

sa première témérité. Sous ces trompeuses apparences il cachoit des desseins pernicioeux , qu'il auroit exécutés , si les Dieux n'eussent garanti Elismène de sa perfidie.

Tygrane ayant entrepris le siège de Synope , dans laquelle Démétrius s'étoit enfermé , & ne voulant point fatiguer Elismène , crut devoir l'envoyer à Artaxe avec les Princesses prisonnières , & mit à la tête de l'escorte Artane , dont il ne soupçonnoit point la fidélité. Ce perfide , qui entretenoit des intelligences avec Démétrius , crut devoir lui faire part de sa commission. Heureusement pour Elismène , celui à qui il avoit confié sa lettre , fut surpris de nuit par une garde avancée. On le fouilla , & l'on vit , par les papiers qu'il portoit , qu'Artane avertissoit Démétrius du départ des prisonnières , & qu'il le prioit de faire dresser une embuscade dans un lieu & à un jour indiqués. Artane étoit déjà en marche , lorsqu'on remit la lettre à Tygrane. Ce Prince prit le parti de lui donner le change , & envoya un gros d'Arméniens dans l'endroit où devoient se trouver les gens de Démétrius. Le

traître

traître s'étant apperçu de la méprise, se sauva à la faveur des ténèbres, & fut assez heureux pour se jeter dans Synope. Quoiqu'il eût manqué son entreprise, Démétrius le reçut fort bien, & ils concertèrent entre eux les projets les plus noirs : deux fois Artane tenta de faire assassiner Artaxe dans son palais, & d'enlever Elismène; mais toujours la conspiration avorta. Tygrane crut qu'ils seroient plus en sûreté dans son camp, & les pressa de s'y rendre.

Cependant Synope étoit pressée de toutes parts; Démétrius n'avoit plus que le chemin de la mer pour éviter de tomber entre les mains de son ennemi. Il nomma Artane son Lieutenant général, & partit pour la Médie, avec promesse d'envoyer un prompt secours. Tygrane, averti de son départ, fit les derniers efforts pour se rendre maître de la place avant l'arrivée des Mèdes, & résolut enfin de donner un assaut général. Un événement assez singulier retarda la prise de la ville. La nuit qui précéda l'assaut, un inconnu avoit été retiré des flots par quelques soldats Mèdes & Cappadociens : sa reconnois-

sance pour ceux à qui il devoit la vie, lui fit prendre leur défense, sans savoir contre qui il combattoit ; & sa valeur força Tygrane à faire sonner la retraite, avec perte des siens.

Artane crut devoir se rendre auprès de l'inconnu, qui avoit reçu quelques blessures. = Puis-je, lui dit-il, savoir à qui le Roi mon maître doit un si puissant secours ? = J'ai cru, répondit l'inconnu, devoir exposer ma vie pour ceux qui me l'avoient conservée ; mais apprenez-moi où je suis, & pour qui j'ai combattu. = Vous êtes dans Synope, repartit Artane. = Dans Synope ! interrompit l'inconnu avec un mouvement de douleur, dans Synope ! & c'est pour un usurpateur que j'ai pris les armes = ! Ces paroles ne permirent point à Artane de douter que l'inconnu ne fût attaché à Tygrane ; & dans l'intention de pénétrer son secret, il lui laissa croire que Démétrius avoit été chassé de Synope, & que c'étoit contre lui qu'il venoit de défendre cette ville. = Dieux justes, s'écria l'inconnu, je bénis vos secrets impénétrables ; je vais donc enfin combattre pour celui qui

m'a donné le jour. = Vous êtes fils de Tygrane ? s'écria à son tour le perfide Arménien, & je =. Il s'arrêta à ces mots, & changeant de discours avec adresse : « Daignez m'instruire, Seigneur, dit-il, par quel miracle les Dieux vous rendent un père qui pleure chaque jour votre mort ». A ce discours, Antiochus, car c'étoit lui-même, prit Artane pour un des plus fidèles sujets de son père, & ne balança point à s'ouvrir à lui en ces termes :

« Je me suis long-temps cru fils de Pisistrate, Chef de pirates, qui, pendant près de dix ans, a été l'effroi du Péloponnèse. Je ne vous entretiendrai pas de mon enfance, & je passerai tout de suite à ma seizième année. Ce fut à peu près dans ce temps que Pisistrate porta la guerre en Médie, dans l'espérance de profiter de l'absence de Démétrius, qu'il savoit en Cappadoce ». Antiochus raconta alors à Artane tout ce que Cléone avoit dit à Tygrane touchant la mort de Pisistrate, & le secret de sa naissance, que ce Prince avoit révélé en mourant. Quand il vint à parler de l'enlèvement d'Elismène, Artane ne put apprendre,

sans frémir, que l'inconnu étoit son rival, & il se fit violence pour ne point l'interrompre. Antiochus lui ayant dit le dessein qu'il avoit formé de rendre cette Princesse au Roi son père, & le malheur qu'il avoit eu d'être attaqué par des vaisseaux Mèdes, ce qui l'avoit obligé de faire mettre Elismène à terre sur le rivage, sous la garde d'Arfame, il continua ainsi :

« J'échouai heureusement, sans perdre aucun des pirates qui étoient sur mon vaisseau, & je leur ordonnai de m'attendre sur le rivage. Il étoit déjà grand jour lorsque j'arrivai dans le bois où j'avois donné rendez - vous à Arfame ; mais quelle fut ma douleur, quand je le vis appuyé contre un arbre, au pied duquel il s'étoit traîné : il étoit si foible, qu'il eut beaucoup de peine à me raconter sa triste aventure. Je voulus courir après les ravisseurs d'Elismène ; mais l'impossibilité d'exécuter ce projet où me mettoit le manque de vaisseau, me fit tourner tous mes soins du côté de mon fidèle Gouverneur, & je le fis porter dans une cabane par deux de mes gens que j'avois pris avec moi. Ses blessures

n'étoient pas dangereuses , & il se vit bientôt en état de monter à cheval. Je lui communiquai le dessein que j'avois formé d'aller instruire le Roi de Corinthe du sort de sa fille , & de lui demander des vaisseaux pour courir après ces ravisseurs. Arsame me représenta le danger visible auquel je m'exposois : je sentis toute la force de ses raisons ; mais mon désespoir ne me permit point de suivre ses conseils. Je le pressai de me laisser aller seul , pour ne point l'exposer au danger qu'il me faisoit prévoir : il aima mieux approuver mon dessein , que de m'abandonner.

• Nous nous rendîmes à Corinthe , & nous fûmes présentés à Athamas lorsqu'il sortoit du temple de Neptune , & au moment même où il venoit jurer à ce Dieu de lui immoler le fils de Pisistrate. Ce serment ne me regardoit point , puisque je suis fils de Tygrane ; mais j'étois encore dans l'erreur sur ma véritable naissance. Il faut vous dire , pour que vous soyez à portée de m'entendre , que Pisistrate nous avoit pris , Tygrane , Etéocle , mon Gouverneur & moi , dans l'instant où mon malheureux père se

retiroit à Corinthe. Etéocle avoit fait passer mon père pour son fils , & moi pour son petit-fils, sous le nom d'Oronte. Dans le partage qui fut fait de nous trois, j'étois échu à Pisistrate , qui m'avoit fait élever avec son fils Sostrate. La mort le lui avoit enlevé quelque temps après notre prise; & l'amitié qu'il me portoit, l'avoit engagé à me faire passer pour son fils , & à me substituer au droit qu'il avoit au trône de Médie. Cette substitution lui avoit été d'autant plus facile , que je m'ignorois encore moi-même, & qu'il nous avoit accoutumés, le jeune Sostrate & moi, à nous donner le nom de frères : mais je ne savois rien de toutes ces choses en arrivant à Corinthe. Je ne me fus pas plutôt nommé, qu'Athamas se tourna vers Etéocle , qui exerçoit l'office de Grand-Prêtre. « Neptune, lui dit-il, accepte mon sacrifice, puisqu'il est si prompt à remettre la victime entre mes mains ». A ces mots, il ordonna qu'on se fît d'Arsame & de moi , sans vouloir nous écouter. Ses ordres furent exécutés , & je fus enfermé dans le Temple de Neptune, où Etéocle prépara tout pour le sacrifice.

» Arsame fut plus touché de mon péril que du sien. Pour moi , lorsque j'appris que le serment d'Athamas me regardoit seul , je ne songeai qu'à le sauver. Je fis prier le Grand-Prêtre de venir me trouver. Etéocle ne put me regarder sans émotion , & il m'a depuis avoué qu'il n'avoit jamais été si attendri. Je lui montrai tant de tendresse pour mon Gouverneur , que je lui rappelai le souvenir du jeune Oronte. Il étoit bien éloigné de croire qu'il étoit en ce moment devant ses yeux. Il m'en parla , & me dit qu'il avoit élevé ce Prince avant qu'il tombât au pouvoir de Pisistrate avec Tygrane son père. Dans l'idée où j'étois que je devois le jour à Pisistrate , je fus surpris d'apprendre que celui avec qui j'avois été élevé fût le fils d'un grand Roi. Je lui appris à mon tour que mon père étoit né pour le trône , qu'Itys étoit son véritable nom , & que Démétrius avoit usurpé sur lui un Royaume qui lui appartenoit par droit d'aînesse. Cette confiance de ma part n'avoit point pour but de me sauver , puisque je n'en étois pas moins ce fils de Pisistrate qu'Atha-

mas avoit dévoué à la mort ; je ne cherchois qu'à le disposer en faveur d'Arfame.

» Ce que j'avois dit à Etéocle , l'obligea d'interroger ce dernier : d'ailleurs, il se ressouvenoit de l'avoir vu lorsque Tygrane étoit tombé entre les mains des corsaires ; & comme il ne pouvoit renoncer aux espérances dont les astres l'avoient flatté en faveur de son jeune Elève, il me quitta pour aller s'informer du sort de ce Prince. Personne ne pouvoit mieux l'en instruire que celui que Pisistrate lui avoit donné pour Gouverneur ; car il n'ignoroit pas que Softrate & moi avions été élevés ensemble.

» Il alla donc visiter Arfame , qu'il reconnut, malgré le changement qui s'étoit fait dans ses traits. = J'ai trop bonne opinion , lui dit-il , de votre sagesse, pour croire que vous veuilliez tromper un Ministre des Dieux. Ainsi, je viens à vous plein de confiance, pour savoir si le fils de Pisistrate ne m'en a point imposé en se donnant une origine illustre. = Il a trop de vertu , reprit Arfame, pour être capable d'imposture ; & s'il vous a dit que Pisistrate étoit frère

de Démétrius Roi des Mèdes, il n'a rien avancé que je ne puisse vous confirmer. Le Grand Sacrificateur, s'apercevant qu'Arfame le regardoit avec attention, en devina la cause. = Mes traits ne vous sont pas inconnus, lui dit-il, & l'image confuse qu'il vous en reste, tient vos esprits en suspens : il est temps de vous éclaircir, poursuivit-il en lui tendant la main. Reconnoissez Etéocle, l'infortuné Gouverneur d'un Prince que vous auriez achevé de former, si sa mort ne vous eût enlevé cette gloire. = Qu'entends-je ? s'écria Arfame ; Oronte étoit Prince ! & je serois assez heureux = Il en alloit dire davantage ; mais le souvenir d'un serment fait à Pisistratel'empêcha d'achever.

» Ce discours interrompu redoublant la curiosité d'Etéocle : = Quel est ce bonheur dont vous parlez ? lui dit-il. Au nom des Dieux, ne me déguisez rien : le fils du Roi de Cappadoce seroit-il encore vivant ? = J'en ai déjà trop dit, reprit Arfame ; un premier mouvement de joie m'a trahi. Oui, Oronte respire encore, & je puis vous le rendre ; mais il faut sauver Sostrate ; mon secret est

à ce prix : jurez-moi que Sofstrate ne mourra pas. = Le serment du Roi rendroit le mien inutile , repartit Etéocle ; il a dévoué le fils de Pisistrate au Dieu des flots. = Je ne crains donc plus rien pour ses jours , répondit Arsame ; le fils de Pisistrate ne sera pas immolé ; c'est une victime que les Dieux ont prise il y a long-temps. Reconnoissez le véritable Oronte dans le faux Sofstrate. = Dites plutôt, reprit Etéocle, le véritable Antiochus dans le faux Oronte. Tygrane vous avoit caché son nom pour vous dérober sa naissance =.

» Pendant cette conversation , dont j'ignorois le succès , je me préparois à la mort , & ne demandois aux Dieux que la vie d'Arsame. Je crus mon dernier moment arrivé , lorsqu'on vint à ma prison. Quel fut mon étonnement , quand je me sentis tendrement embrassé ! J'imaginai d'abord que c'étoit mon cher Arsame qui venoit me dire les derniers adieux : ma surprise augmenta , lorsque je me trouvai dans les bras du Grand Sacrificateur , qui ne put proférer que ces mots : *O mon cher Antiochus !* Ce nom , & la joie de celui qui le pronon-

çoit, étoient une énigme pour moi. Arsame me l'expliqua en peu de mots. Je répondis aux caresses de mon ancien Gouverneur avec toute la tendresse qu'il attendoit de moi. « Il faut que je m'arrache à vous, me dit-il, pour aller instruire le Roi de ce que je viens d'apprendre ».

» Athamas reçut cette nouvelle avec toute la joie que son amitié pour Tygrane pouvoit lui inspirer ; mais la crainte d'être parjure lui fit demander des éclaircissemens. Il manda Arsame, qui lui confirma tout ce qu'Étéocle lui avoit déjà dit, par une lettre que Pisistrate avoit écrite, & qu'il avoit gardée soigneusement. Elle étoit conçue en ces termes :

« Votre présence ne m'a jamais été si nécessaire pour me consoler, que depuis le moment où vous m'avez annoncé la mort de mon cher Sostrate. J'ai reconnu votre sagesse ordinaire, dans l'attention que vous avez eue de n'en informer que moi ; ce secret m'importe beaucoup pour terminer heureusement mon expédition de Médie. Continuez si bien à le garder, que je puisse

tromper tous les yeux , en faisant passer le jeune Oronte pour Sostrate; leur ressemblance facilitera notre dessein. Quelque répugnance que je sente à user de cet artifice, j'ai besoin de paroître aux yeux des Mèdes avec un successeur. Je crois Oronte Prince; mais dans quelque rang qu'il soit né, il est plus digne de régner que Démétrius. PISISTRATE».

Cette lettre ne laissoit subsister aucun doute sur mon état véritable: Athamas la lut avec joie , & vint lui-même briser mes fers. Je n'olois lui déclarer mon amour pour Elismène; mais ayant appris de lui qu'il me l'avoit destinée, & que Neptune lui avoit, dans un songe, ordonné de nous unir, je ne balançai plus à découvrir les sentimens qu'elle m'avoit inspirés. Athamas m'apprit que Tygrane mon père avoit couru après moi, comme après le ravisseur d'Elismène. Je l'instruisis à mon tour de ce qui m'étoit arrivé depuis l'enlèvement de cette Princesse, & je le conjurai de me donner quelques vaisseaux pour aller après ce dernier ravisseur. Il en fit armer trois: Etéocle en commanda un, Arsame le second,

& je montai sur le troisieme. Une violente tempête nous a séparés ; j'ai fait naufrage , comme vous savez , au pied des murs de cette ville , & je ne fais ce qu'Arfame & Eteocle sont devenus ».

Pendant la narration d'Antiochus , Artane fut cent fois tenté de se jeter sur lui & de le poignarder ; mais il surmonta sa colère , pour mieux assurer sa vengeance. Il prit un visage ouvert , & continuant le mensonge qu'il avoit déjà commencé , il lui dit que Tygrane étoit allé à la Cour du Roi d'Arménie son allié , pour en obtenir un secours puissant , & qu'il ne s'agissoit que de défendre Synope autant de temps qu'il en falloit pour donner à ces deux Rois celui d'unir leurs forces contre le Roi des Mèdes , qui étoit maître de toutes les autres places de la Cappadoce.

Ce traître sortit de l'appartement d'Antiochus , agité de différentes pensées : elles se réduisirent toutes à faire périr ce Prince , fils du meurtrier de son père , & son rival ; rival d'autant plus digne de sa haine , qu'il étoit aimé. Après beaucoup d'irrésolutions , il s'arrêta à un dessein , le plus barbare qu'un

méchant tel que lui pût jamais concevoir.

Il retourna dès le lendemain chez Antiochus : = Je viens , Seigneur , lui dit-il , d'imaginer un projet digne de vous : offrez à Démétrius , en vous faisant connoître pour le fils de Tygrane , de vider vos différends par un combat singulier. Je ne doute point qu'il n'accepte votre défi avec joie. = Que vous m'en causez à moi-même , lui répondit Antiochus , par l'idée que vous me donnez ! Allez , ne différez pas d'un instant l'exécution d'un projet si flatteur pour ma gloire ; je vous avouerai de tout. = Antiochus achevoit ces mots , quand on vint avertir Artane qu'on voyoit paroître une flotte. Il interrompit brusquement celui qui lui annonçoit cette nouvelle , & sortit , après avoir défendu , sur peine de la vie , à tous ceux qui servoient le fils de Tygrane , de rien dire qui pût l'éclaircir.

Le secours que Démétrius envoyoit à Synope n'étoit pas considérable ; mais Artane fit répandre dans l'armée de Tygrane qu'il étoit nombreux , & que Démétrius l'avoit amené lui-même. Il

envoya aussi-tôt défier Tygrane au nom de ce Prince. Le Roi de la Cappadoce accepta le défi. Ce fut alors que le perfide Artane crut pouvoir se livrer à la joie : il ne doutoit point qu'Antiochus n'ôtât la vie à son père , ou qu'ils ne la perdissent tous deux. Il ne laissa pas de prendre ses précautions contre Antiochus vainqueur. La plupart de ceux qui devoient l'accompagner à cet affreux combat , étoient dans les intérêts de ce traître , & devoient l'assassiner avant qu'il rentrât dans Synope. Les choses étoient en cet état en Cappadoce : mais une de ces révolutions assez fréquentes dans les Etats usurpés par des Tyrans , avoit changé toute la face des affaires en Médie. La mauvaise position où Démétrius voyoit les fiennes en Cappadoce , l'ayant obligé d'y envoyer tout ce qui lui restoit de troupes , & même la plus grande partie de sa garde , ses sujets , dont les violences l'avoient fait détester , vengèrent , par un parricide , celui qu'il avoit cru commettre en la personne de son frère , & l'usurpation du trône de son gendre. Après cette sanglante tragédie , les Chefs des révol-

tés ne songèrent plus qu'à se mettre à couvert des châtimens que méritoit leur crime : ils s'assemblèrent en tumulte, & délibérèrent entre eux d'offrir la Couronne de Médie à Tygrane, en lui transportant les droits d'Ameistris. Ils résolurent de s'adresser au Roi d'Arménie, & députèrent vers lui les principaux des Mèdes. Ils arrivèrent à Artaxate, dans le temps qu'Artaxe étoit près d'en partir pour venir joindre Tygrane. Ce Roi, qui leur ordonna de le suivre en Cappadoce, les reçut très-bien. Isménie, Elismène, & les Princesses prisonnières furent de ce voyage, & ils arrivèrent tous au camp devant Synope, dans le temps que Tygrane en étoit parti pour aller combattre l'ennemi qui l'avoit défié. Artaxe ne sut que penser du combat de Tygrane contre Démétrius, dont on lui avoit assuré le nom; il soupçonna les Ambassadeurs Mèdes d'infidélité, & il ordonnoit déjà qu'on s'assurât de leurs personnes, lorsqu'un vieillard, qui demandoit avec empressement à lui parler, lui fut présenté. Elismène n'eut pas plutôt jeté les yeux sur lui, qu'elle reconnut le fidèle

Arfame. Elle lui demanda des nouvelles de Softrate ; il ne lui répondit d'abord que par des larmes, & lui raconta ensuite, en peu de mots, comment il avoit fait naufrage sur le rivage de Synope. Elismène, accablée de ce qu'elle venoit d'entendre, seroit tombée, si Cléone ne l'eût soutenue : mais Artaxe, à qui on avoit déjà parlé de la valeur surprenante de l'inconnu, qui seul avoit empêché la prise de Synope, se douta que Softrate pouvoit être ce même inconnu. Il dit sa pensée à Arfame, qui, jetant un grand cri : = Courons, Seigneur, dit-il à Artaxe, empêchons, s'il est encore temps, un affreux parricide ; Softrate est Antiochus, fils de Tygrane. = Ah ! je reconnois Artane à ce trait, s'écria le Roi =. A ces mots, étant monté à cheval avec Arfame, ils coururent au lieu du combat. Les illustres combattans étoient aux mains, & l'inconnu portoit un coup mortel à Tygrane, lorsqu'une voix puissante lui retint le bras : « Arrêtez, Antiochus, lui cria Arfame, respectez les jours de Tygrane ». Aux noms d'Antiochus & de Tygrane, les deux combattans restèrent immobiles.

& glacés d'horreur. Antiochus reconnut sans peine son fidèle Gouverneur, & ne doutant plus que celui contre lequel il se battoit ne fût son père, il se jeta à ses pieds, pour lui demander pardon du crime que son erreur lui avoit fait commettre. « O mon fils ! lui répondit Tygrane en le relevant & en le pressant entre ses bras, qu'allois-je faire moi-même ? je courois en aveugle au devant du coup fatal dont Apollon m'avoit menacé ».

Arsame ayant expliqué en peu de mots ce qu'il y avoit d'obscur dans cette aventure si merveilleuse, on alla au devant des Princesses, dont on voyoit déjà paroître les chars. Pendant la marche, Antiochus demanda à Arsame des nouvelles d'Étéocle ; le fidèle Gouverneur redoubla sa joie en lui apprenant que leurs vaisseaux s'étant brisés sur la même rive, ils avoient été secourus par des bergers qui les avoient portés dans leurs cabanes, où Étéocle achevoit de reprendre ses forces. Mais quel fut le ravissement de ce jeune Héros, quand il vit reparoître sa chère Elismène ! Les deux Rois furent les heureux témoins

de ses transports. Elismène déroba une partie des siens à leurs yeux; mais son cœur n'en avoit jamais senti de plus vifs. Artane, qui, du haut des remparts, avoit vu tout ce qui s'étoit passé, se douta d'une partie de la vérité : il ne songea plus qu'à se jeter sur un vaisseau pour faire voile du côté de la Médie : mais la nouvelle de la mort de Démétrius étant arrivée à Synope, changea tous les esprits, & les porta à la révolte. Les habitans, & même les soldats, coururent en foule sur le rivage, dans le moment qu'il alloit s'embarquer, & l'ayant percé de mille coups, ils envoyèrent sa tête à Tygrane, & lui ouvrirent les portes de la ville.

Ainsi, le calme fut rétabli dans un seul jour; & Etéocle, étant venu jouir des embrassemens de Tygrane, eut le plaisir de voir ses prédictions à demi-justifiées; elles le furent tout à fait dans la suite. Les Mèdes reconnurent Antiochus pour leur Roi, comme héritier d'Amestris : le mariage de ce jeune Prince avec l'aimable fille du Roi de Corinthe, fut célébré dans Synope, après qu'on en eut obtenu le consen-

tement du sage Athamas ; & Antiochus
vit réunir , long-temps après , les Cou-
ronnes d'Arménie , de Cappadoce , de
Médie , & de Corinthe , sur sa tête.



TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

EPPONINE
ET SABINUS.



C E sujet est tiré de l'Histoire Romaine : on pourroit l'intituler l'*Amour Conjugal*. L'amour héroïque & les infortunes de ces deux époux célèbres ont consacré les grands traits de leur vie. Nous osons défier les âmes les plus froides & les plus barbares de refuser des larmes à l'anecdote suivante. Plusieurs Poètes des siècles passés se sont exercés sur cette matière ; elle leur a fourni des Tragédies où l'on trouve des beautés. Pourquoi nos Auteurs dramatiques n'ont-ils pas remis sur la Scène un exemple aussi rare de fidélité & d'attachement conjugal

L'Histoire Romaine a toujours été l'une des sources les plus avantageuses de l'intérêt du cœur & de l'esprit.



Vespasien avoit été appelé à l'Empire, en dépit d'une foule de mécontents, jaloux de son mérite. Le joug de Rome pesoit de plus en plus sur les Gaulois; tout favorisoit une rebellion. Julius la suscita: déjà les troupes avoient levé l'étendard de la guerre; Hordeonius Flaccus avoit été tué. Sabinus, l'un des premiers de Rome par ses biens, sa réputation, & son courage à toute épreuve, Prince Gaulois, né dans le pays de Langres, se joint aux rebelles. Prétendant qu'il descendoit de Jules César, il en prend le nom, & s'établit témérairement à la tête de ses compatriotes, dans la confiance qu'il pourroit parvenir à l'Empire.

Les Séquanois étoient demeurés fidèles aux Romains. Ce fut d'abord contre ce peuple Gaulois, regardé par sa nation comme un traître, que la guerre

commença ; mais les troupes de Sabinus, mal armées & mal disciplinées, ne tardèrent pas à lui faire ressentir la honte de sa témérité : il fut défait, & obligé de prendre la fuite. « Je plains, dit Vespasien, ceux qui conspirent contre moi, & qui voudroient occuper ma place ; ce sont des fous qui aspirent à porter un fardeau bien pesant ». La vigilance & la modération de ce Prince désarmèrent les conspirateurs, dont les uns se tuèrent, & les autres cherchèrent leur salut dans la fuite. Plus Sabinus se reconnoissoit coupable, plus il lui importoit d'échapper promptement à la juste vengeance de son ennemi victorieux. Parmi tant de sacrifices que sa situation le pressoit de faire, il en étoit un sur-tout qui déchiroit son cœur. Il avoit une femme jeune, belle, sensible, & vertueuse ; il falloit la perdre & lui dire un éternel adieu. Il pouvoit s'enfuir, ou chez les barbares d'Allemagne, ou chez les Gaulois de sa faction. L'amour lui fournit un autre expédient. Il possédoit une vaste maison de campagne : il s'y retire, assemble ses esclaves, leur persuade qu'il est décidé à se

donner la mort , les récompense & les congédie , ne se réservant que deux franchis qu'il mit dans toute sa confiance. Heureux encore de pouvoir compter sur la fidélité de ces deux serviteurs ! Trop souvent le maître n'a pas de plus grands ennemis que les gens attachés à son service. Amour , ingénieux amour , que ne fais-tu pas entreprendre ! mais quelles alarmes tu vas causer ! Au milieu des événemens terribles qui vont naître , ton triomphe fera-t-il de n'y point succomber ?

Epponine, la tendre Epponine, le modèle des épouses, plus affligée que la Déesse, amante célèbre du Roi d'Ithaque, ne pouvoit se consoler de l'absence de son mari. Le triomphe de Vespasien, les railleries amères de la jalousie, la joie de l'envie, la mort de plusieurs conjurés, la prise des autres, tout aggravait le poids de sa douleur. Tantôt elle se représentoit Sabinus poursuivi par quelques détachemens de soldats sanguinaires, atteint, & luttant contre leur férocité; tantôt il lui sembloit le voir abandonné, loin de toutes les ressources nécessaires à la vie, plus malheureux

malheureux encore par sa honte & par ses remords, cédant à son désespoir & devenu son propre bourreau ; tantôt elle ne trouvoit dans l'amour dont elle se croyoit assurée de la part de son époux, qu'un autre bourreau, d'autant plus cruel, qu'il fait ménager la vie pour la rendre plus importune ; tantôt, balancée entre la douleur de survivre à Sabinus, & la crainte de l'affliger par sa mort, elle hésitoit à mourir, & son courage augmentoit ses tourmens. Si, par hasard, une lueur d'espérance diminuoit son trouble, l'instant d'après, elle se sentoît plus accablée. Telle étoit l'horrible situation d'une ame, que sa candeur rendoit si digne de la félicité. Tout à coup elle apperçoit Martialis, l'un des affranchis de Sabinus : le calme succède un moment à ses alarmes ; ou plutôt, une autre sorte de trouble s'empare de tout son être ; vive, étonnée, entraînée, soit par un mouvement de terreur, soit par le charme de l'espoir, elle vole au devant de lui : mais, ô funeste nouvelle ! le comble du malheur ! C'en est fait, Sabinus n'est plus ;

il a péri environné dans la maison incendiée ; tout y est devenu avec lui la proie des flammes. A ces mots , Epponine désespérée se jette par terre , pousse des cris qui retentissent par-tout ; ses pleurs , ses gémissemens , ses sanglots , annoncent de toutes parts la perte qu'elle vient de faire. *Sabinus n'est plus !* Sans cesse elle répète ces paroles accablantes , dans les angoisses de la plus profonde douleur. « Quelle félicité , se dit-elle , que celle de ce monde , où le malheur veille constamment pour nous l'enlever , à la première occasion ! A quoi servent les biens & les honneurs , s'ils doivent un jour être suivis de tant d'amertume ? J'ai goûté un instant la douceur du miel , & voilà que je me sens travaillée des combats de la vie contre la mort. J'ai ressenti un instant le bonheur de la vie résider dans mon cœur , & voilà que son fiel coule dans mes veines. Non , cher époux , je ne puis survivre à ta mort ; sans toi , le soleil n'a plus d'éclat , le jour n'est plus ferein , toutes les richesses de la nature sont perdues pour moi , tout m'est

odieux. Mais pourquoi balancer ?
N'avions-nous pas fait un échange de
notre existence ? Si la tienne n'est plus,
la mienne doit finir : nos ames, dé-
pouillées de leur enveloppe mortelle,
doivent être joyeuses de se rapprocher.
Conserve à jamais les droits que mon
amour t'avoit donnés sur moi ; ma
mort, en nous réunissant, fera ton
bonheur, comme ta vie faisoit le mien.
Oui, cette chère moitié de toi-même,
que tu enivrais chaque jour des délices
de la tendresse, va rejoindre son autre
moitié. Epponine doit éprouver le sort
de Sabinus ; vivre sans lui, feroit l'of-
fenser O toi ! Maître suprême de la
vie, pardonne-moi de mourir, quand
je n'ai plus la force de vivre ». Trois
jours & trois nuits s'écoulèrent dans
les mêmes pensées & les mêmes agita-
tions de la douleur & du désespoir.
Epponine refusoit toute espèce de nour-
riture. Ces réflexions, toutes tristes
qu'elles étoient, remplirent son ame
d'une espèce de consolation. « O con-
solation mensongère ! signe trop cer-
tain de la foiblesse ! la vie est-elle autre

chose que le courage de la supporter & n'est-ce pas dans cet héroïsme de courage que doit consister le mérite des grandes ames » ?

Pendant ce temps, les deux affranchis de Sabinus eurent soin de l'instruire chaque jour de tout ce qui se passoit. Lorsqu'il vit que le bruit de sa mort étoit assez généralement confirmé, il ne s'occupa plus que de rassurer & de se conserver une épouse qui seroit sa plus douce & son unique consolation dans sa retraite. Le temps pressoit; Epponine touchoit aux derniers momens de sa vie.

Martialis revient de sa part auprès d'elle; & profitant avec adresse du moment qui lui parut le moins redoutable pour la révolution qu'il alloit opérer dans l'ame de cette infortunée, car la joie a son danger comme la douleur, il lui parla en ces termes : « Sans doute deux cœurs tendrement unis comme ceux d'Epponine & de Sabinus, doivent l'être après la mort, ainsi que pendant la vie; mais cette consolation est bien peu proportionnée au malheur

de ne plus exister. Celui qui vous jeta l'autre jour dans la plus cruelle affliction, vient aujourd'hui Ah ! respectable Epponine, il vient pour vous rendre à vous-même & à votre époux . . . Sabinus vit ; sa mort n'a été imaginée que pour tromper ses ennemis. Il connoissoit tout le prix de votre attachement ; il craignoit votre désespoir : votre amour n'a fait qu'augmenter le sien ; il brûle de vous revoir. Il est vrai que sa maison a été consumée ; mais sachez comment il a su échapper à cet incendie volontaire. Il s'est caché dans les grottes souterraines de sa maison , inconnues à tout autre qu'à nous : c'est là que depuis long-temps il avoit déposé en secret ses trésors ; c'est là que vous le reverrez plein de vie & d'espérance ; c'est là qu'il attend , en silence , une nouvelle révolution qui lui permette de reparôître. Venez le rassurer sur les alarmes que votre douleur lui a causées ; nous profiterons de la nuit.

Il est vers sa retraite une secrète issue ;
Dù vous pouvez sans bruit & sans être aperçue !

Tromper vos surveillans & remplir notre espoir.
Il faut tout hasarder; vous connoissez mon
zèle . . . (1).

Perfévérez néanmoins dans votre deuil,
& gardez-vous de laisser rien échapper
au dehors, du changement qui se passe
au dedans de vous ».

Toutes les minutes semblèrent autant
de jours à Épponine : elle se réjouissoit
intérieurement ; mais elle ne pouvoit
se défendre de quelques plaintes sur la
conduite trop secrète de son mari ; plain-
tes bien louables , puisqu'elles n'avoient
d'autre motif que le plus pur amour. « Hé-
las ! se disoit-elle , pourquoi donc avoir
ainsi manqué de confiance envers moi ?
Ignoroit-il que sa chère Épponine au-
roit préféré de s'ensevelir pour jamais
dans une sombre prison , de renoncer
à la liberté , à la société , à la clarté du

(1) On fait que ces vers étoient écrits dans
le billet funeste de Nérestan à Zaire (Tragédie
de Voltaire), qui fut remis à Orofmane. Nous
les rappelons ici , parce qu'ils conviennent par-
faitement à la circonstance présente.

jour, plutôt que de vivre loin de lui? Son cœur ne connoissoit-il point la tendresse & la grandeur d'ame d'Epponine? Ne devoit-il point être sûr qu'elle consentiroit, avec transport, à le suivre & à ne vivre que pour lui? Trop souvent les regrets succèdent à l'enthousiasme; la vertu n'en garantit pas toujours: mais malheur aux ames foibles, incapables de les vaincre. L'ingrat! il n'a point eu assez de générosité pour compter sur celle d'Epponine! N'a-t-il donc, pour son malheur, qu'une idée imparfaite de la manière dont elle fait aimer?»

Sabinus, de son côté, se reprochoit son imprudence. Pendant que la commission de Martialis s'exécutoit, quelles durent être ses craintes & son impatience! Son messager trouvera-t-il Epponine vivante? Si cette tendre épouse respire encore, la nouvelle qu'on lui porte ne lui causera-t-elle pas une révolution funeste? Sabinus, après avoir conduit Epponine sur le bord de sa tombe, va-t-il, par sa fatale imprudence, l'y précipiter, & devenir l'assassin du seul objet qui puisse l'attacher à la vie?.... Voilà donc le prix qu'elle recevra pour

tant d'amour & tant de fidélité Mais tandis que le malheureux Sabinus s'abandonne ainsi à ces déchirantes réflexions , le Ciel lui prépare un moment de bonheur , fait pour dédommager d'une vie entière de souffrances. Avant la fin du jour , Epponine elle-même doit paroître dans ce lugubre souterrain qui retentit si tristement des gémissemens de Sabinus. Ce lieu d'horreur & de ténèbres , désormais habité par la vertu la plus pure , va devenir le temple auguste de la sainte fidélité , & le séjour tranquille du bonheur. Quel Historien pourroit nous tracer le détail touchant de la première entrevue d'Epponine & de son époux , lorsqu'elle parut tout à coup à ses yeux , pâle , tremblante , arrachée au trépas , par le seul désir de vivre dans un cachot avec ce qu'elle aime , & l'instant où , se jetant dans les bras de Sabinus , elle lui dit sans doute : « Je viens adoucir ton sort en le partageant ; je viens reprendre les droits sacrés & d'épouse & d'amie ; je viens enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue ». Quelle admiration ! quelle reconnoissance dut éprou-

ver Sabinus ! comme dans un moment tout est changé autour de lui ! quel charme répand Epponine sur chaque objet qui l'environne ! Cette vaste caverne n'offre plus rien de triste aux yeux de Sabinus. Cependant, en songeant que c'est désormais la demeure d'Epponine, il soupire.... Hélas ! il ne peut offrir qu'une affreuse prison à celle qui seroit digne de régner dans un palais. Mais le palais est où le cœur est satisfait.

Epponine & Sabinus concertèrent ensemble les mesures qu'ils devoient prendre pour leur sûreté commune. Il étoit impossible qu'Epponine disparût entièrement du monde, sans s'exposer à occasionner des recherches dangereuses. D'ailleurs, en renonçant pour toujours à sa famille & à ses amis, elle s'ôtoit les moyens de servir Sabinus, si l'occasion s'en présentoit. Il fut donc décidé qu'elle ne viendrait dans le souterrain que la nuit : mais la maison étoit éloignée ; il falloit faire cinq lieues à pied. Comment supporteroit-elle cette fatigue ? comment une femme timide & délicate, élevée dans le luxe & la mol-

lesse, oseroit-elle, si belle & si jeune ; s'exposer, sous la garde d'un seul affranchi, à tous les dangers d'un voyage nocturne & pénible, qui devoit se renouveler si souvent ? comment enfin auroit-elle assez de discrétion & de prudence, pour dérober à tous les yeux & ses démarches & son secret ?.... Comment ?.... Mais elle aimoit ; elle pouvoit se passer d'expérience, de force, & de courage ; elle étoit guidée par les deux plus grands mobiles des actions extraordinaires, l'amour & la vertu, si rarement unis, mais si puissans, lorsqu'ils se trouvent ensemble.

Epponine en effet remplit avec exactitude tous les engagements que son cœur lui avoit fait prendre : elle venoit régulièrement, chaque soir, au souterrain, & souvent elle y passoit plusieurs jours de suite, ayant su prendre les précautions nécessaires pour que son absence ne donnât aucun soupçon. La vie sauvage & retirée qu'elle menoit dans le monde, la douleur qu'on lui supposoit, lui procuroient la facilité de dérober ses démarches au Public, & d'échapper aux observations des gens

curieux & désœuvrés ; précautions difficiles ! Pour aller voir son époux , elle triomphoit de tous les obstacles : ni les rigueurs de l'hiver , ni le froid , ni la pluie , rien ne pouvoit l'arrêter ou la retarder. Quel spectacle pour Sabinus , lorsqu'il la voyoit arriver , tremblante , hors d'haleine , pouvant à peine se soutenir sur ses pieds délicats & meurtris , & tâchant cependant , par un doux sourire , de dissimuler sa lassitude & sa souffrance , ou , pour mieux dire , les oubliant auprès de lui ! . . . On pourroit demander ici , en passant , s'il est dans le monde actuel beaucoup de femmes capables d'un pareil courage. Hélas ! & la ville & la campagne regarderoient cette conduite comme un phénomène. Pour cela , il faudroit retrouver dans les femmes , des amantes sincères , constantes , & zélées , des amies vraies L'on sait trop que nous sommes loin de ce bonheur (1).

Un nouvel événement doit rendre

(1) Sur des espérances qu'on lui avoit données , elle mena quelquefois à Rome son mari , déguisé , la barbe & les cheveux rasés , la tête bandée.

encore Epponine plus chère à Sabinus, s'il est possible qu'elle soit plus aimable & plus aimée. Elle va bientôt devenir mère, & donner le jour à deux jumeaux.... Quelle nouvelle source de bonheur pour elle ! mais en même temps quel sujet de crainte & d'inquiétude ! A quels embarras vont la livrer l'obligation continuelle de cacher son état à tout ce qui l'entoure, & l'impossibilité d'avoir les secours dont une femme, dans sa situation, peut difficilement se passer !.... Mais avec un cœur si fidèle & si passionné, Epponine est-elle une femme ordinaire ? est-il une épreuve au-dessus de ses forces, & qui puisse la décourager ou l'abattre ?.... Non, elle saura dérober la connoissance de son important secret à ses domestiques, à sa famille, & à ses amis. Pourroit-elle manquer d'expédiens & de prudence ? Il s'agit de conserver son honneur, sa réputation, ou la vie de Sabinus. Elle saura triompher de la douleur même, & la supporter sans se plaindre (1).

(1) Ce qui est encore plus mal aisé à croire que tout le reste, dit Plutarque, c'est qu'on ne

Absenté de Sabinus, tout à coup atteinte d'un mal aussi nouveau pour elle que violent, elle s'enferme, invoque, au défaut des secours humains, l'assistance du Ciel, répète mille fois le nom de Sabinus, & se résigne à son sort avec autant de patience que de courage. C'est ainsi qu'elle devient mère de deux enfans, dont l'existence si chère la dédommage & la récompense de tout ce qu'elle a souffert. Aussi-tôt que la nuit est venue, Epponine, prenant ses enfans dans ses bras, s'échappe de sa maison, & chargée de ce précieux fardeau, elle arrive au souterrain. . . . Combien il importeroit de mettre cet exemple touchant & si éloquent sous

s'aperçut jamais qu'elle fût grosse, combien qu'elle se lavât & baignât avec les autres Dames; car l'oignement duquel les femmes frottent & huilent leurs cheveux pour les rendre blonds comme fin or, a je ne sais quoi de gras qui enfle & fait lever la chair, tellement qu'il la rend plus laxé. En usant de ce médicament-là à s'oindre toutes les autres parties de sa personne, elle cacha par ce moyen l'enflure de son ventre qui s'élevoit à la journée.

les yeux des jeunes mères de nos jours ! pourquoi ce beau nom semble-t-il un malheur & une honte ? Qui pourroit peindre le profond attendrissement, les transports, & la joie de Sabinus, en apprenant d'Epponine qu'il est père, & en recevant à la fois dans ses bras & son épouse & ses enfans ! Quel tableau ! quel beau sujet il fourniroit à nos Peintres les plus habiles ! combien il seroit glorieux pour le génie, de faire valoir les richesses de l'Art sur un fonds aussi digne de la belle nature ! Mais jamais l'Art peut-être ne rendroit la simplicité sublime de la Nature (1) Ces enfans, gages si intéressans de la tendresse la plus parfaite & la plus pure, condamnés, dès leur naissance, à vivre & à croître dans une prison ! . . . Cruelle pensée, faite pour empoisonner le bonheur de Sabinus, qui, sans doute, en les embrassant, dut se dire : « Infortunés enfans, hélas ! quand pourrez-vous jouir de la lumière & de la liberté ? Mais Epponine est votre mère ; vous

(1) Voyez à la fin de l'anecdote,

terez chéris par elle. Ah ! vous ne vous plaindrez point de votre destinée ».

Les deux enfans d'Epponine furent élevés dans le souterrain, & n'en sortirent jamais durant l'espace de neuf ans que Sabinus y resta caché. Loin que le temps eût diminué l'affiduité d'Epponine, il ne fit que rendre plus fréquens ses voyages au souterrain ; elle y trouvoit son époux & ses enfans : devenue étrangère au monde & à la société, l'univers & le bonheur n'existoient pour elle qu'au fond de la caverne de Sabinus. *L'univers est aux lieux où mes enfans respirent, & c'est dans leur bonheur qu'est ma félicité*, dit une femme aimable & ingénieuse de nos jours (1). Mais, qu'il y a loin encore du discours au sentiment, & sur-tout à ce sentiment délicieux dont Epponine étoit si vivement pénétrée !

Cependant ses absences, devenant cha-

(1) Madame la Comtesse de Laurencin, dans son *Epître d'une Femme à son Amie*, sur l'obligation où sont les mères d'allaiter leurs enfans ; Pièce qui remporta le prix à l'Académie de Rouen, en Décembre 1774.

que jour plus multipliées & plus longues, donnèrent enfin des soupçons, & l'excès de sa sécurité acheva de la perdre : elle fut observée, suivie, & l'infortuné Sabinus découvert. Des soldats, envoyés par l'Empereur, viennent l'arracher de son fouderrain, & ne conçoivent pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on puisse la regretter, & verser des pleurs en la quittant.

Dans cette cruelle extrémité, que fera l'infortunée & trop sensible Epponine ? Où est le Philosophe qui, témoin du nouveau spectacle qu'elle va donner, la contemplerait d'un oeil sec & sans l'admirer ? Toujours fidèle à la vertu & au courage, dont elle avoit donné tant de preuves, elle se rend au palais de l'Empereur, suivie de ses deux enfans : on se précipite en foule sur son passage ; chacun veut la voir & l'applaudir ; tout le palais retentit des acclamations qu'elle excite, & c'est ainsi qu'on vit du moins la vertu malheureuse obtenir le tribut d'éloges qu'elle mérite. Epponine, insensible à la gloire, ne comprenant pas même qu'il soit raisonnable d'admirer sa conduite, & plaignant ceux qu'elle

étonne, s'avance tristement & avec noblesse à travers la foule qui l'entourne ; elle arrive enfin à l'appartement de l'Empereur : tout le monde se retire. Alors Epponine, se jetant avec ses enfans aux pieds de Vespasien, lui parle en ces termes :

« Voyez, César, à vos pieds la femme & les enfans de l'infortuné Sabinus ; ces enfans innocens, élevés dans un lugubre cachot, & qui, pour la première fois, jouissent aujourd'hui de la vue du soleil. Eh quoi ! cet astre radieux, qui ne luit pour eux que depuis si peu de temps, doit-il éclairer le supplice de Sabinus ? Et ce jour, qui les arrache aux horreurs des ténèbres & de la captivité, doit-il être enfin le dernier des jours de leur père ? Mais quel fut le crime de Sabinus ? L'ambition ? O César ! si cette passion n'eût pas dominé dans votre ame, seriez-vous le bonheur de l'univers ? seriez-vous l'arbitre du sort de mon époux ? Vous avez prouvé jusqu'ici que la fortune ne fut point aveugle en vous favorisant ; achevez de la justifier par votre clémence. Tout vous est soumis ; vous réglez. Ah ! con-

noissez le plus doux charme de ce haut rang où le sort vous a placé ; plaignez les malheureux , & sachez pardonner. Pourriez-vous être insensible aux pleurs d'une épouse , d'une mère , aux gémissemens de ces enfans ? Vous êtes Souverain , vous êtes père , & l'innocence & la nature auroient en vain versé des larmes à vos pieds ! . . . Hélas ! le Ciel ne s'est-il pas chargé lui-même du châtimement de Sabinus ? ne vous a-t-il pas ôté le droit de le punir , en ne le livrant entre vos mains qu'après neuf ans de captivité ? . . . Souffrirez-vous qu'on puisse vous reprocher un jour un excès de rigueur si peu nécessaire à votre sûreté ? Ah ! César , songez - y ; votre inflexibilité ne peut ravir à Sabinus qu'une vie obscure & languissante , tandis qu'elle terniroit , aux yeux de la postérité , cette gloire si brillante & si pure , heureux & juste fruit de vos travaux & de vos exploits . . . César , jetez encore les yeux sur ces innocentes créatures ; ce sont les tristes fruits de notre disgrâce. Je les ai mis au monde , & je les ai allaités dans l'horreur des ténèbres , afin de pouvoir vous offrir

un plus grand nombre de supplians ».

La beauté d'Epponine, sa noblesse, la grandeur d'ame qu'elle sut déployer dans cette circonstance, où tant d'autres auroient été abattues, l'intérêt touchant de sa cause, le spectacle de la vertu, de la sensibilité, & de l'innocence, rien ne put fléchir le courroux de Vespasien; dirons-nous sa justice? On ignore quelle raison d'Etat l'endurcit contre les prières & les larmes si attendrissantes d'une femme telle qu'Epponine, lui, dont la passion pour les femmes balançoit au moins dans son cœur celle de l'argent, dont il étoit avide jusqu'à la petitesse. Cependant on vit couler de ses yeux des larmes de pitié; mais bientôt étouffant dans son cœur cette compassion stérile, il fit trancher le tête aux deux époux, & ne fit grace qu'aux deux enfans (1).

La cruauté inflexible de Vespasien avoit rendu Epponine furieuse. On assure qu'avant de mourir, oubliant la

(1) L'un fut depuis tué en Egypte, & l'autre passa en la ville de Delphes, ayant nom comme son père, Sabinus. *Plutarque*.

douceur de son caractère, elle lui parla avec toute la liberté d'une femme au désespoir, & qui ne craint plus rien. L'Histoire ne nous a point transmis ce dernier effort d'un courage vraiment héroïque.

La mort de ces deux illustres victimes répandit la douleur dans toute la Ville (Rome). Le bon Plutarque rapporte à la dureté de Vespasien la chute de sa maison, qui s'éteignit en effet dans ses deux fils en peu de temps. Cet Empereur mourut la même année (79 de Jésus-Christ). « Il ne fut fait, continue Plutarque, en tout son règne (dix années) acte si cruel, ni si pitoyable à voir, & n'y eut spectacle que les Dieux & les Démon's abominassent plus à voir que celui-là ». On regrette que ce Prince, qui réunissoit tant de belles qualités, & dont les derniers momens ont été marqués par ces belles paroles : *Il faut qu'un Empereur meure debout*, ait oublié cette maxime éternelle : *Les Rois comme les Dieux sont faits pour pardonner*.

Nous citerons ici avec plaisir, en faveur des âmes honnêtes, & sensibles à la situation de

Sabinus, nouvellement père, l'extrait suivant du *Mentor Universel*, éducation physique, n°. 1^{er}, année 1784, où l'Auteur (M. l'Abbé Roy, Censeur royal) peint avec énergie l'impression d'un époux au moment de l'accouchement de son épouse, & les transports d'un père.

M. l'Abbé Roy fait parler un jeune Comte ; qui apprend à un Docteur, son ami, l'accouchement de son épouse. Lettre première du même n°, page 49 & suivantes.

« Avez-vous vu, dit le Comte au Docteur ; *ibid.* pag. 51 & 52, ces impies de bonne compagnie, qui outragent la religion de l'hyménée par une conduite déréglée, & sur-tout par l'indifférence la plus honteuse pour leurs épouses. On dit qu'ils apprennent de sang froid ce qu'il leur en coûte pour les rendre pères ; plusieurs ; pour affecter une sensibilité qui leur est étrangère, ne veulent apprendre cette nouvelle qu'avec celle de la délivrance. Les cruels ! Ce qui devroit émouvoir, déchirer leurs entrailles, ne trouble pas même leurs plaisirs accoutumés ; ils ne vont pas, au moment de l'accouchement de leur épouse, essuyer ses larmes, la rassurer ; l'embrasser, prendre son enfant dans leurs bras paternels, le lui montrer & le combler de baisers ; Ah ! ils ne font ni époux ni pères » ... »

Nous sommes seulement fâchés que ce morceau roule sur une fausse supposition. Des maris aussi indifférens ne peuvent être *de bonne compagnie*. L'Auteur l'a bien senti sans doute, puisqu'il a souligné ces mots : *de bonne compagnie*. Il a voulu probablement faire pressentir l'aveuglement de pareils personnages, qui oseroient, malgré cette inconduite, prétendre au titre *de bonne compagnie*. Heureusement, pour l'honneur de la société, il est si rare de trouver cette indifférence criminelle & contre nature, même dans les plus libertins, qu'on ne peut la supposer dans qui que ce soit. La craindre pour quelques-uns, n'en est pas moins une preuve d'honnêteté & de sensibilité, qui suppose le désir sincère de voir tous les hommes également honnêtes & sensibles.

Le morceau suivant est d'une vérité simple, touchante, & de cette naïveté dont l'énergie fait image.

Le Comte exprime le bonheur qu'il ressent d'être père, *ibid.* pag. 53 & 54.

« Mon ame tressaille d'âlegresse ; tout ce qui m'entoure voit & partage ma joie ; je l'imprime sur toutes mes actions : à mon langage, à mes gestes, on devine que je suis père, ou plutôt je ne fais ni ce que je fais, ni ce que je dis ;

on me félicite , & je ne l'entends pas ; on m'embrasse , & je ne songe qu'à mon épouse , à mon fils : mon esprit & mon cœur sont tout entiers à ces deux êtres , confondus dans le mien. Je cours , je vole , je saisis tout ; j'embrasse tout ce qui s'offre à ma vue ; tout ce que je vois est mon épouse , mon fils ; tout ce que je sens est amour , tendresse , &c. »

On voit que M. l'Abbé Roi fait écrire avec son cœur aussi bien qu'avec sa plume. Nous ne pouvons trop conseiller la lecture du *Mentor Universel* aux pères & aux mères , à tous ceux qui s'occupent de l'éducation , & même à ceux qui ne seroient que curieux de l'utile & de l'agréable. Cet Ouvrage essentiel doit former une Encyclopédie complète d'éducation. Il en paroît un vol. tous les mois , depuis le premier Juin 1784.



QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

LES AMANS FRANÇOIS
A LONDRES;

OU LES DÉLICES DE L'ANGLETERRE

Paris , un Volume. 1780.



C E petit Roman n'est pas sans mérite , quoiqu'il ne renferme rien de trop saillant ; il présente l'historique des mœurs angloises dans un cadre ingénieux. Quelques Anglois ou Anglomanes , peu philosophes , trouveront peut-être à redire à la critique de l'Auteur ; ils crieront à l'injure , à l'injustice : ils auroient tout au plus raison de se fâcher , si l'on critiquoit à plaisir &

tout

tout de bon. Mais il s'agit d'un Roman ; & puis , quelle Nation n'a pas ses ridicules ? de quelle Nation ne peut-on parler d'une manière plaisante ? quels usages sont toujours interprétés par autrui , dans le bon esprit qui leur a donné d'être ? Nous sommes assurément très-loin de jeter le moindre discrédit sur les manières & les coutumes angloises ; mais quand il nous arriveroit d'adopter quelquefois les critiques exercées contre elles , ce ne pourroit être qu'en permettant aux Anglois d'user de représailles. Qu'ils en usent tant qu'ils voudront ; nous rirons d'eux , ils riront de nous : ainsi se conduit souvent la moitié du monde envers l'autre. Le plus sage est celui dont la philosophie ressemble à celle de Démocrite. Pourvu que , les uns & les autres , nous n'osions jamais nous écarter des principes de fraternité qui doivent réunir tous les hommes , tout ira bien. Puissent les hommes jouer ensemble , au lieu de s'entre-détruire !

SANSOR étoit aimable , noble , amoureux , & pauvre ; Tintine étoit jolie , roturière , amoureuse , & riche : ils s'aimoient. L'antipathie des nobles pour des roturiers , & des riches pour des

Octobre 1785 , 2^e Vol. D

pauvres, s'opposoit à leur union. Ils consultèrent, l'un Emile, & l'autre Cléveland; & voilà leur départ secret pour les pays étrangers, résolu. Un faux Mylord, cependant vraiment Anglois, nommé *Fox*; ce qui par hasard, en anglois, veut dire *renard*, les décide pour Londres. « En Angleterre, leur dit ce fin matois qui avoit ses vues, vous vous trouvez chez un *peuple-roi*; vous êtes rois vous-mêmes ». L'envie d'être rois, & sur-tout mariés, leur échauffe la tête. L'embarras n'étoit point de se dérober aux yeux paternels, mais de s'embarquer, comme on dit, avec assez de biscuit. L'intrigant étoit loin de leur prêter l'argent dont ils avoient besoin; mais il leur fait prêter, comme cela se pratique en pareil cas, à gros intérêts. Tintine avoit cette vertu d'une héroïne de Roman, qui fait prendre de saints engagements au clair de la lune, en attestant le ciel & les étoiles; Sanfor, un peu philosophe, étoit homme à systêmes, plutôt qu'à raison. Vogue la galère, ou mieux le paquebot : ils débarquent à Brighthelstone.

Un Perruquier anglois , Coiffeur de femmes ; qui venoit de faire ses caravanes à Paris , sous les auspices duquel ils s'étoient mis par esprit d'économie , leur avoit donné la plus grande idée des auberges & du peuple Anglois. « Vous allez voir , leur avoit-il dit , un peuple à qui des nerfs délicats & une heureuse position , donnent plus de sensibilité qu'à toute autre Nation ; un peuple que le moindre objet hideux affecte péniblement , & qui a besoin de la propreté la plus exquise & la plus recherchée ». Ils entrent dans une petite hôtellerie ; on se met à table : ils se voient entourés de divers personnages qui n'avoient rien de délicat , ni dans leurs gestes , ni dans leur figure. On sert une énorme pièce de *roastbeef* (bœuf) ; Tintine en est effrayée. Nos amans demandent des serviettes , on leur rit au nez ; des verres , même politesse : un pot de bière faisoit le tour de la table ; il falloit boire au même pot , à la ronde de plusieurs bouches dégoûtantes & mal entendées ; des couteaux qui leur fendent les lèvres ; des fourchettes adroitement arrangées dans ce

pays pour n'être d'aucun usage , & dont ils se servent mal ; nouveau sujet de les plaisanter : ils mangent , moitié en faisant des grimaces , moitié en repoussant le vomissement de tous leurs efforts. Le soir , pour comble de dégoût , des draps sales , qu'on leur assure toutefois être fort propres : ils furent forcés de se coucher. « Parbleu , se disoient-ils intérieurement en se regardant avec des mines de surprise & de plainte , voilà un peuple qui se traite bien bourgeoisement ».

Ils dormirent peu l'un & l'autre : à leur lever , ils se trouvèrent tout défigurés ; leurs lèvres , outre les entailles qu'elles avoient reçues pendant le repas de la veille , étoient enflées & pleines de feux cuisans , qu'ils devoient sans doute à leur peu d'habitude de boire après des étrangers. Celles de Tintine eurent plus de peine à se guérir que celles de Sanfor , parce qu'une femme est exposée dans ce pays à recevoir sur la bouche des baisers de gens souvent fort dégoûtans. Ils montèrent , en cet état désagréable , dans la voiture publique , qui les conduisit à Londres. Il y avoit

sur l'impérial plusieurs pauvres diables de rois de la mer qui n'avoient pas le moyen d'entrer dedans. Pendant toute la route, une gale naissante causa aux deux amans des désagrémens sans nombre ; ils n'osèrent s'en plaindre, ni même se le confier ce secret. Seulement ils craignirent de se marier, parce qu'ils n'auroient qu'un lit pour tous deux, & furent assez adroits pour éviter cet inconvénient, non sans inquiétude & mécontentement réciproques.

Mylord *Fox* étant arrivé le premier, les annonça dans un hôtel garni. Ils s'y rendirent, à l'aide de l'adresse qu'il leur avoit remise.

Le lendemain, vêtus proprement, mais avec la recherche & le goût des François, ils se promènent à pied dans les rues de Londres. On leur avoit vanté la propreté des rues, la commodité des trottoirs. Quelle fut leur surprise, lorsqu'ils se virent éclabouffés, poussés & repoussés, & par-dessus tout cela, hués par une foule de polissons qui crioient après eux, *Macaroni, Macaroni !* Fox les rencontre. « Charmante liberté, s'écrie-t-il en les abordant, voyez avec

quelle familiarité ce peuple vous traite, qui que vous soyez, quoique vêtus richement ! Il n'est humilié devant personne, parce qu'il est l'égal de tout le monde» Sansor donnoit poliment le bras à sa Tintine, tous deux la tête découverte ; cette manière ne fait encore qu'apprêter à rire. = Quoi ; une honnête femme ne peut marcher sans un chapeau ? = Non, reprit l'Anglois, ni un honnête homme =. Il fallut acheter un chapeau pour la Démoniselle chez la Marchande de Modes la plus voisine, & l'amant fut obligé de se couvrir la tête. On les laissa tranquilles de ce côté ; mais on les coudoyoit rudement de temps en temps : un coup violent les renverse l'un & l'autre ; on les roule dans la fangé ; on leur passe sur le corps. = Charmante liberté ! continuoit toujours ce *Fox* qui les suivoit de près. Vous avez le droit d'en faire autant aux autres ; vous pouvez jeter à terre qui vous voudrez. = Donnez-nous en donc la force, s'écrie Tintine outrée, & peut-être je commencerai par vous =.

Il fallut adopter le costume Anglois.

S'ils n'en étoient pas plus honnêtement vêtus, au moins ils évitèrent ainsi les railleries & les accolades populaires. Ils trouvèrent les rues belles, les boutiques bien ornées, parce que dans ce pays, plus qu'ailleurs, les Marchands étalent tout ce qu'ils possèdent aux yeux du Public. Ils sentirent que les trottoirs seroient plus agréables chez un peuple poli, qui ne se feroit pas un plaisir de coudoyer & de jeter bas les passans. Le parc Saint-James, qu'on leur avoit dit être aussi plus beau que les Tuileries, ne leur parut qu'un grand champ labouré; les maisons de briques, sans ornement à l'extérieur, eurent du moins à leurs yeux le mérite de l'ensemble & de la propreté. Cependant, comme ce peuple libre est obligé d'acheter l'air & la lumière, & de payer tant pour chaque fenêtre, les fenêtres sont peu multipliées, & certaines maisons n'en ont qu'une qui tient tout le devant du logis. Ils furent fâchés de voir la Tamise, avec sa beauté, enfermée dans Londres comme dans une prison. Quelle différence de la Seine, à Paris ! Pour les ponts, on les leur avoit trop vantés ;

ils n'y reconnurent point la même largeur qu'à ceux de Paris : les gardes-fous sont si hauts, qu'on ne peut rien voir qu'à travers les balustrades. Cette précaution a paru nécessaire, sans doute, parce que ce *peuple-roi* est si heureux & si sage, qu'on craint toujours que chaque individu ne se jette à l'eau, ou n'y soit jeté par d'honnêtes gens. Les vapeurs de la rivière & du charbon de terre, y forment un voile constant qui ne quitte guère la ville ; cet inconvénient leur déplut beaucoup.

Ils voulurent aller à l'église de Saint-Paul ; mais dans ce pays libre il faut payer pour entrer dans les églises ; au lieu que chez nous on ne paye que pour s'y asseoir. Sanfor fouille dans son gousset ; mais nouvel étonnement ! il le trouve exactement retourné. = Si vous lisez nos papiers, lui dit-on, vous devez voir qu'il se fait tous les jours des vols dans Londres, & qu'il s'en trouve de très-curieux. = Le Gouvernement ne devoit-il pas empêcher ce désordre ? répondit Sanfor. = Et la liberté, lui répliqua-t-on, où seroit-elle, s'il vous plaît ? Au reste, ne vous

inquiétez pas ; tous ces voleurs que vous voyez aujourd'hui , se feront pendre sous peu d'années. Chez vous, le Magistrat auroit eu la peine de veiller pour les empêcher de voler : nous les pendons ; cela est plus court , & épargne les frais de police ; mais ils ont du moins l'avantage de jouir de leurs facultés , & d'en faire usage. Vive la liberté == !

Nos amans rentrent chez eux tristement ; sans le fou , sans montres , sans mouchoirs. « Charmante liberté ! répétoit Fox en les voyant arriver dans cet état qui ne les flattoit nullement ; charmante liberté » !

Sanfor va une autre fois visiter plusieurs Anglois qu'il avoit bien accueillis en France : les uns ne voulurent point absolument le reconnoître ; d'autres le reçoivent froidement ; chez celui-ci , on l'invite à dîner dans une taverne , où , pour couronner le festin , on fait monter des *demoiselles* ; mais en sortant on lui fait payer son écot : celui-là l'invite pour le lendemain , mais chez lui-même ; autre maniere de payer son écot , en récompensant le domestique. A son tour , il reçoit dans son logement quelques

amis , pour partager le plaisir du repas avec Tintine : au milieu de ce repas , qui étoit fort gai , voilà que la canaille , attroupée à la porte , vomit des imprécations atroces , en jurant de tout briser. L'hôtesse accourt tout éplorée : « Pour Dieu , cessez , Messieurs , de chanter ; cela est défendu le dimanche. — Quoi , répondit le Chevalier Sanfor , dans ce pays libre je ne puis chanter chez moi ? Quelques François se joignent à lui , & se moquent de la défense , en continuant de chanter ; & voilà les vitres assaillies d'un déluge de pierres : sans la prudence qui retint Sanfor & lui fit arrêter les autres François , la scène fût devenue tragique. Charmante liberté ! pourquoi , *Fox* , ne vous écriez-vous pas , charmante liberté ? »

Point de spectacle le dimanche à Londres. Sanfor mène Tintine se promener dans les rues : l'illumination lui plaît assez ; mais il voyoit avec scandale des prostituées & mille indécences : à cet égard , Paris ne le cede pas à Londres , il faut l'avouer. Mais ce qui le surprend & le confond , c'est la scène suivante. Un drôle regarde sa compagne , & lui

passe insolemment la main sur la gorge. Soufflet lâché & rendu aussi-tôt : combat corps à corps, suivant l'usage du pays; habit & chemise bas, les deux champions se terrassent, s'assomment, tombent; des Protestans les relevent. Le combat recommence, j'usqu'à ce que l'un des deux, vomissant le sang & presque sans mouvement, est emporté au bruit des *bravo* & des applaudissemens prodigués à la valeur de Sanfor. Le malheureux n'en étoit pas plus à son aise; il se traîne chez lui tout meurtri & défiguré. La pauvre Tintine, que *Fox* avoit enlevée évanouie dans un fiacre, pour l'arracher au spectacle effrayant du combat, étoit rentrée chez elle; elle s'évanouit une seconde fois, en voyant son amant dans cet état déplorable. « Que sommes-nous venus faire dans cette galere ? Quoi, roués de coups, galeux, crottés, & pour comble de maux, sans le sou ! » Milord *Fox* ne perdoit pas l'occasion de vanter la liberté & le bonheur de sa nation : s'il regardoit ces aventures comme une occasion, on peut convenir, du moins, que ce n'étoit point l'occasion favorable.

Nos deux amans prennent le parti de rester chez eux, autant par dégoût des disgrâces qu'ils avoient éprouvées, que pour jouir de quelques heures de repos. Dès le premier soir, autre accident. On avoit élu je ne sais quel Membre du Parlement qui déplaïsoit à la Cour : les blackguards (la canaille) forcèrent les citoyens à illuminer. Comme Sanfor & Tintine n'avoient point mis de lumières à leur fenêtres, leurs vitres furent brisées; & à mesure qu'ils vouloient paroître pour voir d'où venoit l'assaut, ils étoient accablés à coups de pierres. « Charmante liberté ! » paroles qui revenoient toujours, assez mal à propos, dans la bouche de l'enthousiaste & importun Fox; « vous le voyez, crioit-il, comme ce peuple est vraiment Roi ». Ce ne fut pas tout; leur maison fut forcée pendant la nuit; on leur vola exactement tout ce qui leur restoit; & quand ils voulurent se plaindre, on leur dit : « Pareille chose arrive tous les jours; voyez nos papiers publics. C'est un effet & un gage de notre liberté; nous n'en murmurons pas ».

Si cruellement traités, ils louèrent un

petit logement à la campagne. Sanfor venoit souvent à Londres; il ne tarda pas à être attaqué hors de la Ville par des voleurs qui le rouèrent de coups, le volèrent, & le jetèrent dans un fossé, sans connoissance & sans argent. Il se plaignit encore; on répondit à ses plaintes que c'étoit l'usage, qu'on devoit savoir cela, & s'arranger en conséquence. Quelqu'un ajouta même, avec une politesse angloise, qu'il valoit mieux que cela arrivât à un François qu'à tout autre. Ils reviennent à la Ville.

Sanfor va au café pour se désennuyer un peu; un brave Ministre (Ecclésiastique Anglois) lui conseille d'y lire les papiers publics; il les lit, & y voit tout au long sa malheureuse histoire; il y étoit peint des couleurs les plus outrageantes, avec la petite maladie qu'il cherchoit à cacher. Tintine y étoit représentée comme une fille sans honneur. Son indignation éclate: «Eh! de quoi vous plaignez-vous? lui dit un Anglois zélé; ce petit désagrément est justement une preuve de notre liberté; nos plus grands personnages, nos Ministres, notre Roi lui-même, ne sont pas à l'abri de ces innocentes sa-

tires. Peut-on se fâcher d'être mis en si bonne compagnie » ?

Pour se consoler d'être encore obligés de demeurer à la Ville, Sanfor & Tintine vont au spectacle : la jeune personne étoit en chapeau, suivant le costume. Avant que la pièce commençât, les crachats dont on le couvroit la forcèrent de le quitter ; mais son bonnet ne fut pas plus épargné : l'amant, qui regardoit en haut, ayant l'air de se fâcher, fut assailli lui-même de trognons de pomme. *Fox*, le triste & ennuyeux *Fox* applaudissoit à tout cela, comme à un nouveau gage de la liberté.

On donnoit l'Opéra du *Gueux* (Beggars Opéra), chef-d'œuvre du Théâtre Lyrique Anglois : le couple François s'attendoit à quelque plaisir pour dédommagement de ses disgraces.

Entre les deux pièces, les diables du paradis ne se contentent plus de faire pleuvoir des trognons & des ordures ; l'un d'eux jeta sa bouteille avec un reste de bière : nos amans n'eurent pour leur part que les éclabouffures de la boisson ; mais une pauvre dame, leur voisine, reçut la bouteille sur sa tête,

qui, plus dure que le verre, en occasionna la rupture, non sans qu'elle fût elle-même fort endommagée & très-ensanglantée.

La petite pièce étoit *l'Anglois à Paris*: Sanfor espéroit une petite Comédie dans le goût de notre François à Londres, où l'Auteur feroit sentir indifféremment le bon & le mauvais des deux Nations: point du tout; il n'y eut que la nôtre (notre Nation) de vilipendée. Voici le sujet de cette pièce. Un jeune Anglois va se corrompre à Paris; il s'y amou-
rache d'une Françoisse: vous remarquerez qu'on avoit choisi la plus détestable figure pour représenter *la Vénus de Paris*. Un Marquis François, rival de l'Anglois, ridiculement mis, est traité à coups de pied dans le derrière par cet étranger: le père vient, & dit ces belles paroles, prononcées avec une gravité philosophique & vraiment angloise: «Fuyons ce pays corrompu, qui souille la pureté de nos mœurs». C'étoit en pleine paix qu'on traitoit ainsi notre Nation.

A la fin de la pièce, on se dispo-
soit à donner un ballet François; les nobles le vouloient, la canaille ne le vouloit

pas ; déjà les manans descendoient des hauteurs de la seconde galerie , pour se battre contre les nobles Lords ; déjà il y avoit eu plusieurs coups portés , & du sang répandu : on ne faisoit encore qu'escarmoucher , & l'on avoit la politesse de mettre les dames à la porte , pour leur épargner le spectacle d'un combat cruel , tel qu'on en a vu souvent. Sanfor & Tintine profitèrent de cette complaisance ; ils s'esquivèrent , seulement avec leurs habits déchirés , rendant graces au Ciel de leur bonheur.

Un autre jour , Sanfor , qui s'étoit accoutumé à fréquenter les cafés & les tavernes (car dans ce pays on voit la meilleure compagnie s'y rendre habituellement) , parlant assez bien la langue angloise , qu'il avoit étudiée longtemps avant son voyage , lia conversation , dans un de ces endroits , avec un Anglois qui se trouvoit entre deux vins , ou plutôt entre deux bières. Ce roi ivre ayant appris du sujet François qu'il étoit depuis un mois en Angleterre , commença par lui dire : « Vous devez être bien enchanté de notre pays ; car je vois ,

à votre air, que vous savez penser, quoique François». Sanfor le remercia du compliment, & lui fit récit de toutes les scènes galantes qu'il avoit effuyées depuis son arrivée. L'Anglois rioit de tout son cœur, & s'écrioit, comme Fox, rien de plus charmant.... « Par exemple, vous savez comment ce *peuple-roi* détela les chevaux du carrosse de Wilkes, pour s'y atteler lui-même; ne trouvez-vous pas cela vraiment grand? Un citoyen traîné par des rois! J'ai eu l'honneur, moi, de remplacer un des chevaux de M. Wilkes.... Vous savez aussi ce que c'est que notre Parlement.... Ah! si vous l'aviez vu créer! c'est la plus jolie chose du monde. Vous n'en avez pas d'idée. Si vous aviez vu les marches de nos bourgeois avec leurs drapeaux, où l'on voit pour inscription: *freedom and liberty* (*franchise & liberté!*) Si vous aviez vu les Candidats ou Compétiteurs qui se présentent pour être nommés nos Députés! Comme ces gens nous font la cour! comme ils nous appellent nobles Electeurs! Figurez-vous qu'il y a des cabarets ouverts aux dépens de ces Messieurs, où le peuple est

invité à boire & à manger à leurs dépens ; vous vous en donnez par-dessus les yeux, tantôt chez l'un , tantôt chez l'autre (c'est-à-dire , à leur cabaret) ; ensuite , gais comme de vrais Anglois , vous allez donner votre voix à celui qui a le meilleur vin , en tout bien & en tout honneur : car vous jurez sur l'Evangile , que vous n'avez d'autre motif que le bien public : quel charme inexprimable ! aussi , quel zèle pour & contre les partis ! Si vous aviez vu à *Covènt-Garden* , comme nous jetions des chats morts sur les nobles Electeurs , afin de troubler l'élection ! comme on a entraîné à la Tamise plusieurs des perturbateurs ! comme il s'est donné des coups de poing , aux grands applaudissemens de tous les ordres de l'Etat ! comme nos blackguards faisoient honneur au vin des Candidats ! comme dans ces occasions nous faisons usage de notre liberté ! = Je ne savois pas , répondit Sanfor , qu'il falloit que la Nation en corps fût ivre pour faire usage de toute sa liberté & pour briller de toute sa gloire. = Oui , toute sa liberté , repartit l'Anglois.... Tous ces nobles Lords ont une con-

science, & elle ne se vend, cette science, qu'à un prix considérable : on fait le taux & le prix de chacun des Membres du Parlement; & il y en a de très-chers =.

L'Anglois & le François se donnent rendez-vous pour aller, le lendemain, au *Club* (coterie où, tout en fumant sa pipe & buvant sa bière, l'Anglois traite à fond les plus importants intérêts du Gouvernement). En le quittant, l'Anglois brusque & ardent lui serra la main presque jusqu'à le faire crier.

Comme ils se rendoient l'un & l'autre à ce *Club*, chemin faisant, ils rencontrent le Roi. Sanfor salue ce Prince avec le respect convenable; l'autre n'ôte pas seulement son chapeau. Au lieu de crier *vive le Roi!* les Anglois crioient *vive Wilkes!* « Vous voyez, dit le Citoyen britannique, comme nous traitons notre Roi. = Nous regardons le nôtre, répondit le Chevalier, comme un ami, un père; aussi le saluons nous de tout notre cœur, & il nous le rend de même. Il y a chez nous, entre le Monarque & son peuple, un combat de politesse & même d'amour; j'en ai été plusieurs fois atten-

dri , & souvent le Prince l'a été lui-même. = Ah ! pour honorer à ce point un Roi, il faudroit que ce fût un Dieu. = Notre amour, qui va jusqu'à l'idolâtrie, l'élève à cette dignité; vous vous vantez de faire des Rois, & nous, nous faisons des Dieux =.

Arrivés dans la taverne , au milieu des pots de bière, Sanfor vit un Sénat de rois enfumés , qui, au cabaret, régloient les intérêts des Princes & des Nations avec un flegme imperturbable. Ils boivent, fument, & les voilà plénipotentiaires du Congrès. Quelques uns des siégeans, qu'il intéressoit par ses discours , s'assirent auprès de lui, & commencèrent une conversation dont nous allons donner un petit extrait, pour l'amusement des Politiques & des gens d'Etat qui ont le temps de lire des romans.

Il est naturel & d'usage que chaque Nation vante la sienne. Le François Sanfor, se trouvant à Londres , devoit s'attendre à cet égard à quelques bordées contre son pays ; par-tout il se trouve des Nations trop égoïstes. Les disputes finiroient bientôt, si chacun sa-

voit se rendre à la raison , sans écouter les préjugés : car, préjugés pour préjugés, chacun a les siens dans ce bas monde ; où la vraie lumière ne brille pas toujours. Le Gouvernement Anglois a d'excellents principes , mais il en a de très-mauvais. Le Gouvernement François n'est pas non plus exempt de ce mélange de bien & de mal , apapage ordinaire de l'esprit humain : cependant un François raisonnable peut avouer, sans craindre d'être taxé de partialité nationale , qu'il est plus dans la nature de n'obéir qu'à un maître , que de s'exposer aux divisions inévitables qu'entraîne la pluralité. Les Républiques ont été fécondes en révolutions , parce que les avis n'y ont pas toujours été unanimes ; leurs révolutions n'ont cessé , que lorsqu'elles se sont rapprochées du parti le plus sage ; & c'est précisément dans ce point de réunion que se trouve l'unité d'autorité ; autorité qui n'est pas distinguée du pouvoir & de la raison monarchique : aussi les Républiques ne deviennent-elles sages , que lorsqu'elles sont moins Républiques.

Le dialogue suivant roule sur la rivalité des Gouvernemens François & Anglois.

L' A N G L O I S.

N'êtes-vous pas enchanté de l'Angleterre? ne trouvez-vous pas qu'on y est plus heureux qu'en France?

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Il me semble du moins qu'on doit être plus à son aise dans ma patrie; car enfin la France est une grande Puissance par sa nature; elle l'est sans effort. L'Angleterre, au contraire, ne peut jouer un grand rôle & se soutenir dans l'élévation où elle est parvenue, qu'en forçant la nature. Cet état est pénible; il doit mettre tous ses membres mal à leur aise, & la chute, à ce qu'il me paroît, doit être voisine.

L' A N G L O I S.

Préjugé françois! Mais ne trouvez-vous pas que nous ressemblons parfaitement aux anciens Romains?

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Les anciens Romains ont conquis

presque toutes les Nations qu'ils ont combattues : vous avez été conquis par presque toutes celles qui vous ont attaqués. Les Romains dominoient sur la terre ; vous cherchez à vous faire un empire sur la mer , & vous êtes des Rois aquatiques : les enfans de Romulus régnoient par la guerre , & regardoient le commerce comme au-dessous d'eux ; ils étoient , en un mot , Souverains du monde : vous n'avez de puissance que par le commerce , & vous êtes les commissionnaires & les serviteurs des Nations à qui vous exportez des marchandises. J'avoue que la ressemblance ne me paroît pas des plus frappantes.

L' A N G L O I S .

Mais du moins nous sommes , à l'égard des François , ce que les Romains étoient vis-à-vis des Carthaginois.

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Il me semble que c'est tout le contraire. Les Carthaginois étoient , comme vous , un peuple commerçant & marin. Les Romains , qui n'étoient d'abord ni l'un ni l'autre , le devinrent tout à coup pour

vaincre leurs ennemis. Nous avons vu de même les François, sous Louis XIV, devenir tout de suite marins, & vous battre complètement. Vous voyez naître à présent rapidement des flottes dans nos ports, & j'espère que vous serez encore battus. Vous savez bien d'ailleurs qu'il n'y a eu presque pas de descente en Angleterre qui n'ait réussi.

L' A N G L O I S.

Que nous chantez-vous donc là ? Nous, battus par des François ! Cela ne se peut pas. Comment, un peuple-roi....

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Mais rois, de quoi ? Les Romains l'étoient de la terre : sur la terre il y a des Villes, des Nations ; mais la mer n'est que de l'eau. Ce titre de *Rois de la mer*, dont vous vous parez, ne fait que vous attirer la haine de l'Europe. L'Océan doit être ouvert à tout le monde ; chacun peut s'y promener, y voiturer des marchandises. Vous affectez de tyranniser les Nations à cet égard. De quel droit ? Mais ces Nations ont

ont des hommes qu'elles enverront contre vous ; & vous , qui n'en avez point , ferez-vous défendus par les poissons ? Vous ne pouvez donc être un *peuple-roi* , que quand vous régnerez sur des terres , & que ces terres seront habitées ; car point de Rois sans sujets.

L' A N G L O I S.

Nous allons régner sur nos Colonies d'Amérique , que nous devons soumettre incessamment (1).

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Autre sottise ! Les aînés ne gagneront jamais rien à vouloir tyranniser les cadets ; voilà ce qui fit la ruine de tous les Républicains. On veut être despote , quand on ne doit être que frère ; d'ailleurs , vous ne soumettrez point les Bostoniens , & vous les aliénerez pour jamais , parce que , selon votre caractère , furieux de ne pouvoir les subjuguier , vous commettrez contre eux des cruautés inouïes.

(1) Cette Brochure a été publiée en 1780. On fait maintenant à quoi s'en tenir sur ce discours de l'Anglois.

L' A N G L O I S.

Et qui vous a dit que nous ne soumettrons pas des gens qui sont plus foibles que nous , & qui manquent d'une infinité de choses ?

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Et ces gens , que vous dites plus foibles que vous , n'imploreront-ils pas le secours de la France ? Et les François , que vous appelez vous-mêmes vos ennemis naturels ; les François , que vous avez toujours cruellement vexés , pourront-ils refuser long-temps l'occasion que vous leur fournirez vous-mêmes d'étendre leur commerce , d'affoiblir leurs ennemis éternels , de rendre la mer libre ?

L' A N G L O I S.

Quoi ! vous oseriez aider nos sujets rebelles , pour leur faire secouer le joug de notre domination !

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Nous n'aurons pas besoin de vous donner ce foible prétexte de plainte.

Vous commencerez gratuitement contre nous les hostilités , en pleine paix , comme vous avez déjà fait. Vous nous mettrez dans le cas d'une défense naturelle & indispensable , & il nous sera bien permis de faire cause commune avec les Américains contre un ennemi commun.

L' A N G L O I S.

Cela seroit contraire aux lois de la justice.

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Ne prononcez pas ce nom sacré de justice ; avouez plutôt tout bas que vous vous faites une maxime d'y manquer à notre égard ; que vous aideriez nos Colonies , si elles se révoltoient contre nous ; que vous vous moqueriez de nous , dans le fond , si nous ne rendions pas quelques services aux vôtres. Au reste , je vous le répète , nous n'aurons pas la complaisance de vous fournir aucun sujet de plainte légitime.

L' A N G L O I S.

Toute l'Europe sera indignée de votre conduite.

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Elle le fera si peu , que vous n'aurez personne pour vous.

L' A N G L O I S.

Nous sommes bien en état de tenir tête à la France.

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Et l'Espagne , qui fait corps avec la France , puisqu'elle est gouvernée par la même famille ; l'Espagne , qui a , comme nous , à venger ses pertes de la guerre précédente , qui vouloit dernièrement vous déclarer la guerre toute seule , croyez - vous qu'elle laissera échapper cette occasion de le faire avec tant d'avantage , & qu'elle n'emportera pas la balance ?

L' A N G L O I S.

Nous suffirons seuls contre tous.

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Vous ne le croyez pas vous-même.

L' A N G L O I S.

Vous pensez donc nous battre ?

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Il nous suffiroit , si nous voulions , de vous laisser bonnement vous consumer de vous-mêmes. Sans doute , ce ne sera pas un avantage pour vous d'avoir le dessous , & d'être réduits , pour ainsi dire , à la mendicité dans cette guerre ?

L' A N G L O I S.

Comment cela , s'il vous plaît ?

LE CHEVALIER FRANÇOIS.

Vous tenez à votre constitution républicaine , que vous vantez beaucoup , & qui , en effet , vous a souvent fait faire de bonnes choses & jouer un rôle au dessus de vos forces. Mais l'ame d'un Gouvernement républicain est la vertu , c'est-à dire , l'amour du bien public , & vous n'en avez point. Vous avouez vous-mêmes que la corruption s'étend par-tout ; qu'on fait le prix de tous les Membres de votre Parlement , & combien il faut les acheter à vos dépens. Votre Cour fait donc tout ce qu'elle veut , comme les autres. La richesse vous a

corrompus, & vous a rendus propres pour l'esclavage. Si vous aviez le malheur de subjuguier les Américains, votre Cour vous subjugueroit bientôt vous-mêmes. Et quel rang tiendrait, sous le despotisme, un petit Etat comme le vôtre ? Encore un coup, vous serez trop heureux, si vous n'êtes que battus dans cette guerre.

D'abord l'Europe perdra contre vous cette haine que lui ont inspirée, depuis quelque temps, vos succès & vos mauvais procédés. Dépouillés de tout, quand il ne vous restera plus que la liberté, vous tiendrez à cette idole, vous ferez tout pour elle : vous reprendrez les vertus d'un peuple pauvre ; alors on vous reverra faire de grandes choses ; alors je serai charmé qu'il y ait un pays sur la terre où l'on puisse aller respirer, de temps en temps, cet air de liberté qui me plaît aussi beaucoup à moi, un pays où l'homme soit à l'abri de la haine des puissans du siècle, & n'ait au-dessus de lui que les lois.

L'événement a justifié l'opinion du Chevalier François, quant à la guerre d'Amérique. Voilà donc un nouveau

peuple vivant avec nous en paix avec l'Angleterre. Il est bien à souhaiter que le calme subsiste long-temps. Plusieurs Philosophes assurent cependant que la guerre est quelquefois nécessaire. Cette vérité est l'une de celles qui font le tourment de l'humanité.

Les Anglois , qui entendirent les propos de Sanfor , n'en furent pas fort édifiés. Son interlocuteur dit , en le quittant : « Quelles absurdités ! Je sento-
tois bien en effet qu'il n'étoit pas possible qu'un François raisonnât ».

Sanfor , après cette conversation , revint auprès de son amante. Un certain *Rascal* , très-bien nommé ainsi (ce mot signifie *mauvais sujet*) , témoin de leur détresse & des promesses que leur hôte leur faisoit de les jeter le lendemain dans la rue , s'ils ne le payoient , leur promet de les loger & de venir à leur secours : mais le coquin avoit bâti là-dessus un plan d'iniquité , comme on va le voir. Il est si peu de gens qui fassent le bien pour le bien , & gratuitement !

Dès le lendemain matin , Sanfor est arrêté & constitué prisonnier , à la re-

quête de M. *Rascal*. Cet honnête Anglois avoit juré que le Chevalier lui devoit cinq cents livres sterling ; & sans difficulté , en vertu des sages lois du pays , il avoit été cru sur son serment.

En vain ses camarades prisonniers tâchoient de consoler le pauvre Sanfor , en lui disant qu'il étoit dans un pays de liberté ; qu'il valoit mieux être en Angleterre au fond d'une prison , qu'en France au sein d'un palais , &c.

Au bout d'une quinzaine passée dans les plus grandes inquiétudes , un vanu-pieds , qui faisoit les commissions pour les prisonniers , lui dit : = Je vous ferai sortir d'ici ; nous sommes dans un pays de liberté , je vous cautionnerai. = Mais , mon ami , répondit Sanfor , tu n'as pas le sou , & je suis ici pour une prétendue dette de cinq cents livres sterling. Un malheureux a juré faussement que je lui dois cette somme. = Hé bien , répliqua le gredin , je jurerai aussi faussement , moi , que je possède le double de cette somme ; & en vertu de la très-sage loi , je ferai cru comme lui sur mon serment : combien me donnerez-vous pour ma caution = ? Ils conviennent.

Voilà donc Sanfor libre : mais où est sa chère Tintine ? Il ne la trouve plus à son logement ; le maître l'avoit effectivement jetée dehors , & ne savoit ce qu'elle étoit devenue. On le chasse aussi lui-même , & l'on retient pour paiement tous ses effets. Des amis lui prêtent quelque argent ; mais il lui restoit l'inquiétude de retrouver sa Tintine. Le hasard enfin lui fit rencontrer *Rascal*. = Cruel homme , lui dit-il , rends-moi mon amante , & je te pardonne. = Oui , *french dog* , lui répondit le scélérat , ton amante est une coquine ; vous êtes deux gredins venus chez nous , toi , pour excroquer , elle , pour raccrocher. = Arrête , s'écria Sanfor , respecte un ange trop au-dessus de toi = Oui , un ange ! une malheureuse qui m'a donné la gale : aussi est-elle renfermée dans un hôpital (on saura que ce *Rascal* avoit profité de l'emprisonnement de Sanfor , pour retirer chez lui Tintine qu'il convoitoit) = Tintine dans un hôpital avec des filles publiques ! Il court , dans l'instant , à cette maison de repentir , semblable à Enée cherchant sa femme Créuse dans l'embrasement de

Troyes ; mais un ami l'étoit venue réclamer , & l'avoit emmenée. Nouveau sujet de désespoir.

Fox , que Sanfor croyoit hors d'Angleterre , se trouve par hasard dans son chemin. = Ah ! dit le malheureux amant , j'ai perdu un ange. = Un ange ? répondit l'Anglois. en se grattant , elle a des maladies qui sont d'une mortelle , & qu'elle auroit bien pu se dispenser de me communiquer. Fox lui apprend que , pour lui rendre service , il a pris un nom supposé pour la réclamer. Sanfor vole chez lui , & Tintine lui est rendue. On juge qu'ils avoient bien des choses à se dire. Mylord Fox les laissa seuls , & en liberté de se parler à cœur ouvert.

Tintine apprit à Sanfor que *Rascal* , l'ayant retirée chez lui , avoit voulu la séduire (elle entre la dessus dans certains détails qu'il est inutile de mettre sous les yeux du lecteur) ; qu'après lui avoir glissé dans sa poche une guinée , il l'avoit violentée , & qu'ensuite , pour la punir de sa résistance , il l'avoit enfermée à la clef ; & étoit sorti ; qu'elle s'étoit jetée par la fenêtre , de désespoir ,

& qu'heureusement elle étoit tombée dans une cour, sur un lit de foin qu'on venoit d'y décharger; que, moyennant sa guinée, une bonne Françoisse l'avoit reçue volontiers chez elle; qu'en le cherchant, elle avoit rencontré Rascal, son persécuteur, qui la fit prendre par l'arrêteur des filles; qu'elle fut conduite devant le Magistrat, & que sur la plainte portée contre elle par Rascal, au sujet de la gale qu'elle lui avoit communiquée, visite faite de sa personne, on l'avoit conduite à l'hôpital, d'où le perfide *Fox* s'étoit fait un devoir de la retirer, dans le dessein de livrer à son innocence le même assaut que *Rascal*. Cette maladie sans doute l'a dégoûté de moi, dit-elle : à quelque chose malheur est bon, puisque nous sommes réunis. Le renard Anglois rentra bientôt, & les reconduisit poliment à la porte, en leur souhaitant un bon voyage, en cas qu'il voulussent quitter l'Angleterre.

Voilà nos deux amans réunis l'un à l'autre, mais dans la rue, mais sans le sou. Un ami leur prêta quelque argent. Tintine, dégoûtée de l'habit de femme, sous lequel elle avoit été jus-

qu'à présent si malheureuse , prend celui d'homme , qui n'alloit pas mal à sa taille avantageuse.

Cependant l'honnête Sanfor étoit fort inquiet de savoir comment le *bienfaisant* coquin qui lui avoit servi de caution , se tireroit d'affaire vis-à-vis de l'autre coquin qui l'avoit fait arrêter : il se proposoit même de conduire avec lui le premier en France , pour le soustraire aux poursuites du créancier. Tandis qu'il formoit ce projet , il reçut une invitation fort polie , pour assister à l'exécution & à l'inhumation de ces deux malheureux qui devoient être pendus de compagnie , je ne fais pour quel crime : il étoit en même temps prié d'un repas antécédent , qui devoit être leur dernier repas. Rascal lui avouoit que c'étoit lui qui lui avoit volé sa bourse & divers effets, en différens temps. Sanfor leur souhaita à tous deux une bonne fin , & se dispensa d'assister à cette brillante partie.

Nos deux amans , avant leur départ , voulurent aller prendre congé de tous ceux qui leur avoient fait politesse. Parmi les Anglois qu'ils connoissoient ,

plusieurs se trouvoient en prison pour dettes; quelques-uns avoient été enlevés dans une presse (façon polie, comme on fait, de prendre le monde par force, dans ce pays de liberté, pour servir le Roi sur terre & sur mer); deux s'étoient tués; un autre étoit mort de faim, & le plus jeune de tous venoit d'être pendu par méprise: les autres ne vouloient voir personne, étant la plupart attaqués du *spleen*, maladie que le charbon de terre, qu'on brûle dans Londres, aide à communiquer par sa fumée épaisse; cette fumée, d'accord avec la misère dont on se plaint beaucoup dans cette Capitale, y entretient une dose assez uniforme de mélancolie. Le couple François plaignit de tout son cœur ce misérable *peuple-roi*, & lui fit ses adieux.

Comme ils revenoient, assez tard, de souper, comptant monter sur le champ en voiture pour quitter l'Angleterre, les gens de la presse, armés de gros bâtons, apostés des deux côtés de la rue, sur ces *bienheureux trottoirs*, guettoient les passans: tout-à-coup se fait une battue qui rassemble les hommes,

sous la puissance de ces scélérats, comme le gibier à la portée du chasseur : ils frapportoient sur le *peuple-roi* à grands coups de gourdin, laissant échapper les femmes, & conduisirent, par une violence inévitable, tous les hommes à la Tour de Londres, poussés en foule comme des bestiaux à la tuerie. Graces à ses nouveaux habits, Tintine se trouva enveloppée dans le nombre des *pressés*, & victime, ainsi qu'eux, des mêmes apostrophes sur les épaules. Le choix fait, il fut résolu que Sanfor serviroit sur les vaisseaux de Sa Majesté, en qualité de soldat, & son amante inconnue, en qualité de mouffe. Quoique Tintine eût pu se dégager en dévoilant son sexe, elle craignoit d'être prise pour une fille de mauvaise vie, & reléguée dans le funeste hôpital d'où Fox l'avoit retirée. *Eiclavage*, pour esclavage, elle aimoit mieux celui qu'elle partageoit avec son amant.

Tandis qu'ils gémissoient ensemble avec leurs compagnons d'infortune : « Heureuse liberté, s'écrioit un vieillard avec un saint transport ». Tintine, perdit patience. = Quoi, dit-elle, on voudra

me persuader que je suis dans un pays libre , tandis que je suis dans les fers , sans avoir rien fait pour les mériter ! Est-ce là jouir de la liberté ? — Oui, sans doute , mon enfant , reprit l'Anglois ; la liberté étant un bien précieux , nous sommes obligés de lui faire des sacrifices inconnus aux peuples qui gémissent sous la verge du despotisme : chacun de nous doit se battre pour la gloire & la sûreté de son pays ; c'est nous qui voulons la guerre , nous devons la soutenir. La presse ne fait autre chose que forcer les Citoyens de remplir leur devoir. — Mais nous ne sommes pas Anglois , représenterent les deux amans. — Félicitez-vous , leur répondit-on , d'être admis à partager la gloire de ce peuple libre==.

Ils furent conduits à bord du vaisseau *la Liberté* ; car il étoit écrit que ce malheureux nom les persécuteroit toujours. Tintine , en apprenant l'exercice du métier de soldat , étoit traitée cruellement à coups d'étrivieres : Sanfor , qui vouloit la venger , fut enchaîné par le pied.

Comme on attendoit le vent pour

partir, un mouffe chercha querelle à Tintine, & lui donna un soufflet. Il fallut se battre : elle avoit trop de raisons de s'y refuser. L'agresseur avoit déjà mis bas veste & chemise; on la dépouilla malgré elle : son sexe découvert la mit en proie à la lubricité des matelots. Ce fut pour la première fois que Sanfor apperçut le sein de sa belle maîtresse : mais seul, enchaîné par le pied, il ne pouvoit défendre son innocence. Sa fureur & son chagrin le firent passer pour fou, & lui valurent des coups de nerf de bœuf. Le vent se trouvant favorable, on partit ; Sanfor s'éloigne malgré lui de Tintine.

Bientôt le vaisseau revint à Londres chargé de richesses. Sanfor trouva le moyen de s'esquiver, & de courir, bien déguisé, dans tous les quartiers de la Ville, pour chercher des nouvelles de Tintine. Il découvre Mylord Fox. = Comment, mon ami, lui dit ce traître, vous n'êtes pas mort ? Je vous croyois à tous les diables.... Il faut vous présenter à Mis Lady ; c'étoit Tintine. A la vue de cet objet, Sanfor reste émerveillé : Tintine s'évanouit ; les voilà tous

deux étroitement ferrés dans les bras l'un de l'autre. = Quoi, mon tendre ami, lui dit-elle, vous n'êtes donc pas mort de chagrin? = ma chère Tintine, êtes vous fâchée que je vive? = Moi. . . . Mais qu'ai-je fait = ?

On sent que Fox, d'abord un peu refroidi par le présent qu'il avoit reçu de Tintine, s'étoit, peu de temps après, enflammé de nouveau. Il avoit su l'accident de la *presse*; connoissant le vaisseau qu'ils montoient, il avoit rodé sans cesse autour: il s'étoit trouvé sur le rivage quand les matelots y avoient conduit Tintine avec violence. En parlant aux Officiers, il l'avoit fait arracher des mains des ravisseurs, & l'avoit enlevée chez lui, soignée, trompée, &.... Tintine raconta tout cela à Sanfor, en lui ajoutant, pour comble de malheur, que, dans la certitude que Fox lui avoit donnée de sa mort, elle s'étoit livrée à lui, jusqu'à l'épouser; qu'elle portoit dans son sein.... Cet aveu fait, elle se jeta aux genoux de son amant, lui demandant pardon avec un torrent de larmes. = Barbare, qu'as-tu fait? dit le malheureux Sanfor à Fox. = Con-

solez-vous, mes enfans, je ne suis pas capable de séparer deux cœurs si bien unis; réjouissez-vous, & sachez que Tintine n'est point véritablement mon épouse. Ce mariage est une imposture innocente. Il n'y a de réel que l'enfant de ma façon; mais je vous le cède de bon cœur.... J'avois appris, mon cher Chevalier, la fausse nouvelle de votre mort: j'ai pensé que l'amitié m'imposoit de vous remplacer auprès de Tintine, qui se trouvoit sans appui. J'ai pressenti que, délicate comme elle est, jamais elle ne voudroit se livrer qu'entre les bras d'un mari: je ne pouvois l'épouser véritablement, puisque je suis marié depuis long-temps, & que je vais même, un de ces jours, me réunir avec ma femme, dont j'étois séparé. J'ai pris sur moi de jouer la comédie.... Vous voilà de tetour, mon cher ami, je vous rends votre épouse....

Ils prirent le parti de retourner en France, pour y effectuer le mariage qu'ils devoient d'abord faire en Angleterre, se promettant bien de renvoyer à son indigne père, le petit galeux qui devoit venir à la fin des neuf mois;

car Tintine, non plus que Sanlor, n'avoit pu réussir à se faire entièrement guérir de sa petite incommodité, depuis qu'elle étoit à Londres.... Milord Fox leur offrit généreusement sa bourse; il y avoit environ deux guinées: ils les refusèrent, malgré leurs besoins extrêmes. Celui-ci leur fit ses adieux d'un air riant, comme un homme qui, à quelques démangeaisons près, étoit assez content d'être parvenu à son but.

Sanlor conduisit Tintine à son auberge, & alla sur le champ retenir deux places au carrosse public, afin de partir dès le lendemain matin. Il reçut alors une lettre d'un Seigneur François, qui s'intéressoit à lui, & qui lui recommandoit de l'aller joindre sur le champ à Bath: tous deux s'y rendent en poste. Bon voyage, bon accueil; le couple François n'eut qu'à se féliciter cette fois. Le Duc (c'étoit le Seigneur François) les présenta à sa compagnie: leur histoire fit beaucoup rire. Ils partirent, munis d'une bonne lettre de change de cinq cents livres sterling; elle étoit payable à Londres. Ils y retournoient; chemin faisant, un voleur masqué, à cheval,

le pistolet à la main, leur demande poliment la bourse. Sanfor lui saute rapidement sur le corps, détourne le pistolet, qui part sans l'attraper, arracha le masque au voleur, & reconnut avec étonnement un Marchand de la cité auquel il avoit été recommandé : le marchand le reconnut aussi de son côté, & lui demanda un million de pardons ; mais il lui dit : « Vous êtes un grand imprudent, de risquer de vous faire tuer, pour épargner une bagatelle ; car enfin, vous devez savoir que nous autres voleurs à cheval, nous sommes honnêtes ; que nous nous contentons d'un modique tribut qui nous est payé par les voyageurs ; qu'enfin les Seigneurs, avant de se mettre en route, déterminent souvent ce qu'ils veulent nous donner, & font ce qu'on appelle *la bourse des voleurs*. Ne manquez pas de la faire dorénavant, & ne risquez plus vos jours par une incartade à la françoise ».

Sanfor lui demande ce que c'est que les voleurs à cheval. = On distingue, répondit l'honnête larron, les voleurs à pied & les voleurs à cheval. Les pre-

miers volent dans les rues & les boutiques , & sur-tout , le soir , aux environs de Londres , en étourdissant les passans à coups de bâton. Les seconds sont reconnus pour honnêtes gens , & pendus comme tels : ce sont quelquefois des Marchands comme moi , qui , embarrassés pour payer une lettre de change , viennent en recueillir le montant sur la route J'en ai une de cinq cents livres sterling à payer après demain. Me voyant sans autre ressource , je suis venu ici pour me procurer les moyens d'y satisfaire ; sans cela , je perdrais mon honneur . . . = Et vous vous exposez , dit Sanfor , à perdre la vie ? = Oh ! reprit le Marchand , l'honneur m'est plus cher que la vie . . . = N'est-ce pas là , continue Sanfor après avoir regardé plus attentivement la lettre de change , celle que vous devez payer ? = Justement , répondit le coquin d'Anglois. = Hé bien , reprit l'honnête François , je vous la donne : j'aime mieux me priver de cette somme , que de vous voir risquer vos jours pour me la procurer. = Oh ! vous ne la perdrez pas , repartit l'homme à cheval en recevant la lettre avec

transport ; quand je devrois me faire pendre dix fois , j'y fatisferai ; vous en recevrez quelque jour le montant , & vous ne ferez pas le premier qui aura eu cet avantage , après avoir été volé. Donnez-moi votre adresse , afin que je vous fasse tenir votre argent =. Sanfor lui donna une adresse à Paris , & le criminel s'en alla plus content que le bienfaiteur.

Ce pauvre Sanfor fut un peu flatté , durant quelques momens , du plaisir d'avoir fait une bonne action : mais en réfléchissant combien cet argent leur étoit nécessaire , il ne put s'empêcher de soupirer.

Dévalisés , sans affaire à Londres , ils firent fouetter vers Calais , pour aller en France. Leur postillon leur raconta plusieurs histoires de héros détrouffeurs de passans. « Avouez , leur dit-il , qu'on vole bien honnêtement en Angleterre ; jusqu'aux voleurs , y sont honnêtes gens. Oh ! le charmant pays ! Aussi , Mylord (on le prenoit pour tel ; il n'en avoit cependant ni l'air , ni la fortune) , si vous lisez les papiers publics , ils ne sont pleins que d'histoires de voleurs

& de pendus , avec quelques traits contre le Gouvernement & les particuliers ». Sanfor & sa maîtresse continuèrent leur route en silence , avec une mine alongée & presque angloise. Ils ne croyoient cependant pas leur argent perdu ; & en effet , des gens dignes de foi m'ont assuré que l'honnête voleur le leur auroit rendu , s'il n'avoit pas été pendu deux mois après.

Paris, où ils arrivèrent enfin, leur rendit toute la gaieté qu'ils avoient perdue ; quoique n'ayant pas le sou, ils étoient contens. Sanfor alla aux Tuileries , pour y rêver sur le parti qu'ils prendroient. Il y rencontra un Anglois de sa connoissance , qui le félicita beaucoup sur son voyage , & lui dit : = C'est à présent que vous pouvez vous regarder comme un homme. Vous devez être bien content de l'Angleterre ? = Oh ! oui , répondit le Chevalier ; j'y ai été volé à la ville , volé à la campagne , roué de coups à la ville , roué à la campagne , emprisonné , enchaîné , soldat malgré moi ; j'y ai perdu tout ce que j'avois =. Mais au moins , reprit l'Anglois , vous y avez gagné quel-

que chose pour votre dédommagement. — Oui, répliqua le François, j'y ai gagné la gale —.

Depuis leur départ, le père de Sanfor, ci-devant pauvre, étoit devenu riche par héritage, & celui de Tintine, ci-devant riche, étoit devenu pauvre par des banqueroutes. L'amant dit à son amante : « Ah ! j'aurai le plaisir flatteur de réparer vos pertes. Et pourriez-vous être humiliée de tenir votre bonheur des mains de l'amour » ? Tandis qu'il lui faisoit ces belles promesses, un officieux personnage vint lui apprendre qu'il étoit déshérité par son père. Il demeura muet & consterné.

Tintine le mena chez le sien, qui les reçut d'abord assez bien, & même consentit à leur mariage ; mais quand il eut appris que Sanfor étoit déshérité, sans pitié pour la grossesse de Tintine, il les gratifia de sa malédiction.

Sanfor alla se jeter aux genoux de son père : la grossesse & la gale de Tintine ne touchèrent pas plus le vieux Gentilhomme que le vieux Bourgeois. Le Chevalier protesta que son amante n'étoit pas grosse de ses œuvres. Le
père

père ne le regarda que comme un stupide, & promit de faire enfermer à ses dépens, dans un hôpital, la très-malheureuse Tintine.

Cependant la fortune se lasse à la fin de persécuter; la scène va changer de face. Une tante du jeune homme mourut un beau matin, & le laissa son héritier: son père, toujours opposé à son mariage, eut aussi la complaisance de mourir. La richesse du gendre humanisa le beau-père; les deux amans furent bien guéris de leur incommodité secrète. Tintine accoucha d'un bel enfant, qui étoit tout le portrait de son père, c'est-à-dire, de Mylord Fox (le couple généreux a, dit-on, la charité de l'élever; & l'on ne peut que le louer d'une pareille complaisance). Tintine fut relevée de couche & mariée à la même messe; & nos deux amans se virent au comble du bonheur, où ils avoient le secret d'arriver par le chemin des Ecoliers.

Que Paris leur sembla beau quand ils furent heureux! Les rues y sont pleines d'embarras; mais on ne vous y jette pas exprès par terre; mais les

femmes n'y sont guère insultées; mais on y est très-peu volé; mais on y peut être poli, & marcher mis comme on veut, sans être baffoué par la canaille, & l'on n'est point obligé de s'y battre à coups de poing. La ville n'est point régulière; mais elle est gaie de tous les côtés; mais les détails en sont charmans; tous les jours y sont agréables, & les jours de fête enchanteurs. On n'y jouit pas d'une liberté républicaine; mais on y a toute la liberté particulière qui peut s'accorder avec l'honnêteté; mais on y peut rire, danser, chanter chez soi, & par-tout où l'on veut; on y est en sûreté dans la maison & dans la rue; on ne craint point d'être emprisonné sur le serment d'un malotru; l'on n'est pas poussé à coups de bâton pour être soldat ou mousse malgré soi; enfin, les promenades, les Spectacles, tous les amusemens annoncent un peuple poli, élégant, charmant. Nos deux jeunes époux, ravis de se voir rendus à leur patrie, disoient: « On peut voyager; mais il faut toujours revenir en France ».

ROMANS D'AMOUR.

LA DÉSPHIRE,
DIALOGUE

TIRÉ DE L'ITALIEN.



LA Littérature du quinzième siècle avoit son mérite particulier; on la trouve plus originale que celle des temps postérieurs : malheureusement elle est devenue rare. Parmi les grandes bibliothèques qui existent, il en est peu qui soient riches en Auteurs de ce siècle; il est même très-peu de Bibliographes qui les connoissent, & de *Bibliognostes* (1) qui sachtent les apprécier. Les Auteurs modernes, dont le mérite est de savoir faire main basse sur les Ouvrages anciens, &

(1) *Bibliognoste*, mot nouveau, qui signifie celui qui connoît les livres.

de se parer des plumes du paon , peuvent être assurés qu'en mettant à contribution la Littérature du quinzième siècle , leur piraterie sera moins découverte. Nous leur présentons ce motif d'encouragement avec d'autant plus de plaisir , que ces larcins nous deviendroient profitables.

Il est en fait de Littérature une charité particulière , comme il en est une en morale. Celle-ci veut que nous aimions assez notre prochain , pour respecter dans tous les temps sa propriété : l'autre , au contraire , nous permet & nous conseille de voler les Anciens , pour enrichir nos contemporains.

Oh ! combien ce précepte va trouver de partisans ! combien , parmi nos Auteurs les plus fins & les plus accrédités , ne doivent leur réputation qu'à leur fidélité à l'observer !

Horace avoit dit : *Pluribus intentus minor est ad singula sensus*. L'Auteur , dont nous allons donner l'Ouvrage , a démenti cette espèce de proverbe ; il étoit Architecte , Peintre , & Mathématicien ; & il a écrit , avec le même succès , sur ces trois genres. Son Ouvrage le plus considérable & le plus connu , est un traité de *Architecturâ , seu de re edificatoriâ* , en dix livres ; dont il y a eu plusieurs éditions. Ce livre , trop loué , disent quelques Auteurs , par ses contem-

porains , jouit encore d'une certaine estime. Son traité *sur la Peinture* , en trois livres , a été réimprimé à la suite du *Vitruve* d'Amsterdam , 1649 , *in-fol.* Il étoit né à Florence , d'une noble & ancienne famille , vers la fin du quinzième siècle. Quelques Ecrivains l'ont surnommé *le Vitruve Florentin.*

Sa Déiphire nous a paru réunir plusieurs avantages essentiels aux Romans d'amour. On y trouve du feu , de la délicatesse , & du sentiment. Ce dernier avantage n'est pas ordinaire de nos jours ; le cœur n'a presque plus de part à la plume ; l'esprit seul la conduit & fait tous les frais. Ce n'est pas qu'il ne fasse beaucoup d'efforts pour imiter la sensibilité du cœur ; mais les ames sensibles ne prennent point le change. Semblable à la Grenouille de la Fontaine , il s'enfle & se travaille sans cesse ; mais rien de ce qui sent le travail ne ressemble aux mouvemens faciles du cœur , ni aux élans délicieux d'une ame abandonnée à l'énergie du sentiment. Nous devons regretter que ce charme victorieux manque à la plupart de nos Romans & de nos Contes amoureux modernes.

On remarquera , dans le Dialogue suivant , quelques comparaisons neuves & assez heureuses. Un Auteur , qui les a déjà jugées , a dit

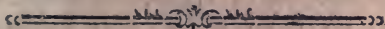
qu'elles sont peut-être un défaut dans ce genre d'Ouvrage , qui exige moins d'esprit que de naturel. Au reste , nous pensons , avec lui , qu'il en est de ce défaut , comme il en sera toujours des défauts agréables , qui ont une excuse dans le plaisir qu'ils procurent. On souhaiteroit , pour la beauté plus grande de l'ensemble , n'y point trouver ces choses agréables , mais déplacées , & l'on seroit fâché qu'elles ne s'y trouvaissent point.

« Tout Lecteur de bonne foi , continue le même Auteur , conviendra qu'il éprouve cette espèce de contrariété de sentimens. Elle est naturelle , & elle vient de ce que le désir du plaisir qu'on auroit pris , ne peut jamais être assez fort pour détruire l'impression du plaisir que l'on prend ».

L'Ouvrage commence par une espèce de Prologue , qui annonce le sujet en lui-même , & la manière dont il sera traité.

Il nous semble que les Préfaces , si en usage maintenant , ont quelque chose de trop froid pour des Romans d'amour ; le Prologue est plus convenable : mais il faut qu'il soit marqué au même coin que l'Ouvrage lui-même , c'est-à-dire , qu'on y trouve la même teinte & la même force du sentiment qui a dicté le sujet

entier. Ici l'Auteur commence *ab abrupto*, vivement & avec rapidité, selon la vivacité de l'amour qui l'inspiroit, en écrivant sa Déiphire.



P R O L O G U E.

O vous ! qui aimez, lisez-moi ; vous pourrez connoître ici en quoi vous vous trompez, & vous en saurez mieux comme il faut qu'on aime, ou deviendrez plus attentif à garder votre cœur. Si quelque soupir vous échappe en me lisant, & si vous laissez tomber quelques larmes, que ce soit pour vous une consolation, de savoir que beaucoup d'autres souffrent les mêmes peines. Mais qui pourra dire qu'il connoît l'amour, & me lire sans pleurer & sans soupirer ?



PALIMACRÈ ET PHILARQUE.

P A L I M A C R È.

Ah ! Philarque, juge combien grande est ma douleur, & combien j'en dois

souffrir, moi qui la porte au fond du cœur, lorsque ceux qui n'en sont que les témoins, ne peuvent, en la voyant, s'empêcher de la ressentir ! Laisse-moi donc, en m'en faisant une habitude, chercher à diminuer un tourment que ma malheureuse fortune me condamne à éprouver tant que je vivrai. Il me semble que ma peine est moins cuisante lorsque je la tiens renfermée.

Cette pensée ne nous paroît pas vraie. Ne semble-t-il pas, au contraire, que les peines soient plus cuisantes lorsqu'elles sont concentrées ? L'ame affligée soulage ses douleurs, lorsqu'elle peut les épancher dans le sein d'un ami sensible. Palimacre va suivre ce principe ; bientôt on le verra confier à son ami Philarque la cause de sa douleur. Pourquoi donc agir autrement qu'on ne s'exprime ? La conduite d'une ame ferme, telle que Palimacre voudroit l'affecter, ne doit jamais démentir ses expressions ; mais c'est le triomphe de l'amitié, que de subjuguier tout ce qui lui résiste. Il est à présumer que l'Auteur n'a présenté cette contradiction, que pour faire ressortir le pouvoir de l'amitié. Palimacre continue.

Ce n'est qu'à regret que je soupire,

& je voudrois qu'en tombant dans mon fein, mes larmes pussent retourner à leur source, & rentrer dans mon cœur.

P H I L A R Q U E.

Tu dis vrai, mon cher Palimacre; ceux-mêmes qui ne font qu'être témoins de ta douleur, ne peuvent s'empêcher de la ressentir. Je n'ai pu te voir crier ainsi dans ces bois, seul & pensif, toi, dont le front fut toujours sans nuages, sans en être étonné, & sans chercher à pénétrer la cause de tes ennuis. Mais il m'est arrivé ce qui arrive à celui qui, étant près du forgeron, doute si le fer est chaud. Si dans son indiscrete curiosité il y porte la main pour s'en assurer, il se brûle. En voulant de même trop connoître ta douleur, elle est venue jusqu'à moi.

Philarque n'auroit-il pas mieux dit? Ta douleur est venue jusqu'à moi d'une manière plus sensible; car, en voyant d'abord son ami triste, abîmé dans la douleur, la première impression qu'on ressent est l'étonnement & l'affliction.

Mais quel en peut être la cause, ô mon cher Palimacre! Beauté, vertu,

richesses , les Dieux ne t'ont rien refusé.

P A L I M A C R E.

Ah ! Philarque , que peut l'or ? que peut la beauté ? que peut même la vertu contre mon infortune ? Cesse , mon ami , cesse de vouloir me consoler. Le seul parti qui me reste , est de me livrer tout entier à ma tristesse. Chercher à la diminuer , ne feroit que l'augmenter , & mon état ressemble , à peu près , à celui d'un homme qui a laissé tomber quelque chose de précieux dans une fontaine ; plus il remue l'eau pour la trouver , plus elle se trouble , & plus sa recherche devient inutile.

P H I L A R Q U E.

'Au nom de l'amitié sacrée qui nous lie , verse ton ame dans la mienne. Veux-tu me laisser croire que je te suis indifférent ? car si je ne te l'étois point , cruel , me refuserois-tu ta confiance ?

P A L I M A C R E.

Dis , Philarque , n'as-tu jamais vu l'eau tomber ou sortir d'un rocher ? Tandis qu'elle écarte sans peine les pe-

tits cailloux qui s'opposent à son passage ; elle n'ébranle que foiblement les grosses pierres couchées dans son lit, & plus elle se gonfle & écume à l'entour, plus elle les couvre de sable & en augmente encore l'immobilité. Il en est de même, Philarque, des efforts que tu fais ; loin de m'arracher un secret que je ne puis ni ne veux découvrir ; ils ne font que m'avertir de le tenir caché.

P H I L A R Q U E.

N'espère point y réussir. Soit que tu m'en fasses l'aveu, soit que tu me le refuses, je saurai quelle est ta douleur.

P A L I M A C R E.

Eh bien, cesse donc d'en chercher la cause. J'aime, Philarque ; je brûle, Philarque ; Philarque, je meurs d'amour.

P H I L A R Q U E.

Ah ! que l'on a bien raison de dire qu'il n'est homme si heureux, qui ne soit travaillé de quelque infortune ! Mais quelle erreur étoit la tienne, & pourquoi me cacher l'état dans lequel tu te trouves ? Ah ! folie des amans, qui

ne voient point que leurs efforts à dissimuler ce qui se passe chez eux, le découvrent ! Mais, console-toi, mon cher Palimacré : si l'amour est un mal qu'on ne peut éviter, encore est-il moins cruel de le ressentir dans nos premiers ans, que lorsque l'âge a blanchi nos cheveux. Il trouble tout au plus la raison du jeune homme, & tôt ou tard elle reprend son empire ; mais il enlève, & pour toujours, au malheureux vieillard le peu de sens qui lui reste : il me semble voir la même flamme réduire, en un instant, en cendres un vieux tronc d'arbre, & suffire à peine à noircir une branche encore verte. Ce n'est point de te voir aimer que je soupire ; toute ma crainte est que tu ne laisses trop connoître jusqu'où va ta passion à celle qui en est l'objet : car tel est le caractère des femmes, qu'elles n'aiment jamais ceux qui leur sont trop attachés, & qu'elles regardent moins comme amis que comme esclaves, ceux qui s'assujettissent à leurs volontés. Ne crois point qu'elles cherchent à les rendre heureux ; elles risqueroient, en faisant leur bonheur, de se priver d'une autorité plus

douce pour elles que tous les transports de l'amour le plus tendre. Or dis-moi si celle qui t'enflamme mérite ta tendresse : car ce seroit une grande honte d'aimer un objet dont tu aurois à rougir, si l'on en parloit en ta présence.

P A L I M A C R E.

Oh ! que celui là est heureux qui est le maître de prendre de l'amour ou de n'en pas prendre ! Pour moi , je ne puis m'empêcher ni d'aimer , ni en aimant de me plaindre. Déiphire ! ma chère Déiphire ! ne mérites-tu pas mon amour ? Tu es si belle & si enjouée , & toutefois trop cruelle & trop fière. Ah ! si tu savois combien le moindre dédain ôte de graces au plus beau visage ! Mais , bien que tu n'ayes pour moi que rigueurs , tu m'es toujours chère. O Déiphire ! un jour viendra où je serai l'objet de tes regrets , lorsque tu rappelleras dans ta mémoire & ma tendresse & ma fidélité. Il n'y eut jamais , cruelle , il n'y eut jamais , & jamais il n'y aura d'amant qui sache t'aimer comme je t'aime , & comme je t'aimerai jusqu'au dernier soupir. Tu le

connoîtras , mais trop tard , & les beaux jours que tu auras perdus , seront passés sans retour.

PHILARQUE.

Que ton cœur n'est-il aussi tranquille que le mien ! Tu rirois du délire où l'amour plonge ceux qui le suivent ; ils ne cessent d'adresser des prières , des plaintes à qui ne les voit ni ne les entend. Peuvent-ils parler ? ils restent interdits , ne sauroient proférer une parole , ou s'ils parlent , ils disent des choses qu'ils se repentent , l'instant d'après , d'avoir dites. Mais réponds , d'où te vient ton amour ? Aurois-tu cherché ton infortune , & te serois-tu offert au coup , comme s'y offrent la plupart des amans ?

PALIMACRE.

C'est malgré-moi que j'aime , Philarque ; cette peinture des maux que cause l'amour , peinture que tu m'avois tracée si souvent , en vain me la suis-je rappelée , en vain même ai-je senti mes peines ; rien n'a pu me défendre. Et quel cœur pourroit refuser

sa tendresse à qui lui donne toute la sienne?

P H I L A R Q U E.

A qui lui donne toute la sienne! Que je souffre de ton erreur! Dans le désir où l'on est d'être aimé, on prend pour amour l'action la plus indifférente. L'as-tu vu changer de couleur à ton aspect, te regarder fièrement, baisser les yeux avec langueur, & les relever sur toi en soupirant?

P A L I M A C R E.

Si je l'ai vu me marquer son amour! quand tout ce qui venoit de moi lui plaisoit! Ses yeux sembloient m'appeler lorsqu'elle me voyoit venir de loin, & je ne la quittois jamais, qu'ils ne se mouillassent de larmes. Combien de fois m'a-t-elle reproché, en soupirant, que je lui montrois peu d'amour! Je ne fais quel présage des maux que j'endure à cette heure, m'effrayoit, & je ne me livrois qu'en tremblant à ma passion. Je te craignois, Déiphire, & tu as cru que je te fuyois.

P H I L A R Q U E.

C'étoient-là , fans doute , de vraies preuves d'amour ; & tu as eu grand tort de n'y point répondre : mais comment ne peux-tu te rendre maître aujourd'hui d'une passion à laquelle tu as pu si long-temps résister ?

P A L I M A C R E.

Comment je ne le puis ? Ce même soleil que tu regardois fixement ce matin , lorsqu'il n'étoit encore qu'à l'horizon ; dis-moi , Philarque , pourquoi n'oses-tu le regarder à présent qu'il est plus élevé dans sa carrière ?

P H I L A R Q U E.

Il falloit fuir , ami , puisque tu prévoyois ton infortune : mais la jeunesse imprudente , qui ne connoit point l'humeur superbe & impérieuse des femmes , s'en rend entièrement esclave , & se foumet ainsi à leur caprice. Apprends de moi , mon cher Palimacre , que s'il ne faut point leur marquer de mépris , parce que la femme une fois offensée

ne pardonne jamais, il ne faut pas non plus leur laisser croire qu'elles nous tiennent dans une entière dépendance. C'est une espèce de chasse, où celui qui tend bien ses filets prend plus d'oiseaux que celui qui s'obstine à les poursuivre. Quand une femme n'a point d'amour pour nous, c'est folie d'en marquer trop pour elle; notre passion alors, bien loin de la toucher, ne fait qu'accroître encore son orgueil. Sommes-nous aimés, & vient-on à nous marquer du refroidissement? feignons la même indifférence: de quelque peu de valeur que soit ce que l'on perd, c'est toujours impatiemment qu'on en supporte la perte, & qui se retire le premier, est le premier rappelé.

PALIMACRE.

Rien de tout cela ne m'est inconnu; mon cher Philarque, & j'ai moi-même, plus d'une fois, donné les conseils que tu me donnes en vain aujourd'hui: mais que sert de savoir se défendre à celui qui se trouve désarmé? Infortuné que je suis! il n'y eut jamais de disgrâce pareille à la mienne.

P H I L A R Q U E

Il n'est point d'amant qui ne se plaigne, ni d'amour qui ne coûte des larmes ; c'est encore un défaut commun à tous ceux qui aiment, de prendre en mauvaise part tout ce qu'on peut leur faire ou leur dire : ingénieux à se tourmenter, ils doutent de ce qui peut leur être agréable, & croient tout ce qui peut leur apporter quelque peine. Mais enfin Déiphire, qui t'aimoit tant, ne t'aime donc plus comme elle faisoit ?

P A L I M A C R E.

Tu ne m'aimes plus ma chère Déiphire, tu ne m'aimes plus, & il m'est arrivé avec toi, ce qui arrive au taureau qui suit un pâtre malin : si l'animal indocile retourne la tête & porte ses pas à droite ou à gauche, celui-ci paroît quelque temps obéir à sa volonté, & lâche la corde du côté où il veut aller, s'arrêtant quand il s'arrête, jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelque tronc auquel il puisse l'attacher : alors il s'éloigne & rit des vains efforts du taureau, qui bat follement l'air de ses cornes, & ferre

de plus en plus le lien dont il voudroit se dégager. C'est ainsi , Déiphire , qu'après m'avoir séduit par de vaines promesses qui m'ont rendu ton esclave , tu me dédaignes aujourd'hui , & que tu ris de mes douleurs. O Déiphire ! Déiphire ! Déiphire , de moi tant aimée , & qui m'aimois tant , toi que je retrouvois éplorée si j'étois un jour sans te voir , toi qui semblois renaître quand je te revoyois ; tu me fuis maintenant , tu me fuis , & ne peux te rassasier de mes larmes !

P H I L A R Q U E.

Ami que j'aime , & qui es digne d'être aimé , tes regrets font couler mes pleurs : rappelle-toi cependant , ô mon chère Palimacre ! que , de tout ce qui regarde les mortels , il n'est rien qui ne soit soumis à la triste nécessité de prendre fin. Ni la grandeur des Rois , ni la puissance de Bâbylone , n'ont pu les affranchir de cette loi commune & inévitable : Rome même , la superbe Rome , n'a été crainte & révérée qu'aussi long-temps qu'il a plu

au ciel & à la fortune : & toi , qui fais combien volage est le cœur de l'homme , es - tu assez insensé pour en attendre de la constance : mais quand elle seroit aussi constante que tu me la peins légère , encore faudroit-il que le jour arrivât qui verroit cesser votre amour. Ne fais-tu pas , ami , que ce sentiment est comme le lait , qui ne plaît qu'autant qu'il est frais , & qui perd de sa douceur à mesure qu'il est gardé. Dans les premiers momens d'une passion , les amans ne se montrent que par ce qu'ils ont d'agréable ; pour eux alors tout est plaisir , tout est charme. Se croit-on assuré l'un de l'autre ? on se laisse voir tel que l'on est ; de là les soupçons & la jalousie , suivis bientôt des ruptures & du désir de se venger. Ne va point , Palimacre , ne va point espérer la toucher par les larmes : souvent une seule parole suffit pour désarmer l'ennemi ; mais le cœur de la femme une fois indigné ne se laisse plus fléchir , & s'endurcit des larmes de celui qui l'aime. Mais qui de vous deux a donné à l'autre sujet de se plaindre ?

PALIMACRE.

Ce n'est pas moi, par Vénus, ce n'est pas toi non plus, Déiphire ; c'est la fortune cruelle, qui a tout fait & qui t'a rendu fière & ombrageuse.

PHILARQUE.

Ainsi, dans le moment où ils se plaignent avec le plus d'amertume, les amans foibles & aveugles cherchent encore à excuser celles qui causent leurs plaintes : c'est, dis-tu, la fortune cruelle qui a tout fait ; comme si la fortune pouvoit quelque chose sur un amour véritable ! Je n'en veux de preuve que toi-même, dont les souffrances semblent accroître la passion. Il en seroit de Déiphire, comme il en est de toi, si la même tendresse & la même constance se trouvoient en elle. N'accuse donc plus la fortune, quand tu ne dois accuser que celle dont tu es si malheureusement épris.

PALIMACRE.

Cesse d'augmenter mes peines, en faisant injure à Déiphire. C'est au destin

seul que je dois m'en prendre ; & n'est-ce pas lui qui a mis dans son cœur la jalousie , d'où naissent ses dédains ? Elle a pensé qu'une autre étoit plus belle à mes yeux ; elle l'a pensé , & sa tendresse en a été irritée. Hélas ! combien sont courts & trompeurs les plaisirs que donne l'amour ! O ma chère Déiphire ! falloit-il en croire tes vains soupçons ? Et vous , amans , apprenez de moi , à qui mes larmes & mes douleurs ont acquis le droit de vous conseiller ; apprenez , apprenez , dis-je , à cacher la joie que vous goûtez en aimant , de peur d'exciter l'envie ; sur-tout que vos yeux ne se tournent jamais que sur l'objet dont la tendresse est nécessaire à votre bonheur ; que toutes vos pensées , votre amitié , tous vos soins soient pour celle qui vous est chère , si vous ne voulez avoir , ainsi que moi , à vous plaindre de ses rigueurs.

P H I L A R Q U E .

Palimacre , Palimacre , tu donnes des conseils , & tu devrois en prendre. Penses-tu qu'il y ait moins de folie à aimer sans réserve , & jusqu'à faire de nous

un sacrifice à qui n'a pour nous ni foi ni pitié ? O combien insensé est celui qui tend tous ses lacs en un seul endroit ! Et n'eût-il pas été plus avantageux pour toi , que cette jeune beauté , qui a fait prendre de l'ombrage à Déiphire , t'eût réellement aimé ? Tu aurais maintenant une main pour sécher tes larmes , tandis que tu restes seul , abandonné à ta douleur. Mais si les temps sont changés , change avec eux. Dans les beaux jours de tes amours , & lorsque tu plaisois à Déiphire , ton devoir étoit de la chercher , de la suivre , & de rester près d'elle : aujourd'hui qu'elle te dédaigne & qu'elle te fuit sans raison , la fuir & la dédaigner est le parti que tu dois prendre. Quoi ! elle pourra sans regret quitter un amant tendre & attaché ! Et toi , qui dois avoir plus de courage , tu ne pourras sortir d'une indigne servitude !

PALIMACRE.

'Ami , que veux-tu que je fasse ? Dire ou faire quelque chose qui pût lui déplaire , est un dessein dont l'idée seule m'est insupportable.

P H I L A R Q U E.

Loin de moi , ami , loin de moi de te conseiller jamais d'imiter ces amans dangereux qui , dès que leurs soins ne sont plus agréables , ne respirent que vengeance , & qui sont servir à leur ressentiment les faveurs que l'amour leur avoit fait accorder. Ce n'est point à attrister Déiphire que je veux que tu t'attaches ; tout ce que je désire , c'est que tu retrouves ta liberté.

P A L I M A C R E.

Hélas ! quelle résolution puis - je prendre de moi-même , lorsqu'une autre me tient en sa puissance ? Je suis à toi , Déiphire , & je veux être à toi. Dispose donc de moi à ta volonté , & use du droit que mon amour te donne. Toujours présente à ma mémoire , les graces & la noblesse de ton maintien , le pouvoir de tes yeux , & cette douceur de tes paroles qui a su si bien me séduire , ne sortiront jamais de ma pensée. Sois contente , Déiphire , si tu prends plaisir à mes peines , sois contente au dernier jour de mon amour , qui sera
le

le dernier de ma vie ; mon ardeur sera aussi vive qu'au premier instant où tes yeux portèrent le trouble dans mon cœur.

P H I L A R Q U E.

Une folle espérance te séduit , & tu crois encore être aimé. Mais si tu plaisois à Déiphire , verroit-elle tes peines sans douleur ? Tu dois le savoir , toi qui , dans la crainte de l'attrister , n'oses secouer un joug qui t'accable.

P A L I M A C R E.

Comment croire , Déiphire , que tu me vois d'un œil ennemi ? Tu n'as reçu de moi aucune offense ; & si tu peux te plaindre , c'est d'avoir été aimée avec trop d'ardeur. Que veux-tu de moi , Déiphire ? que veux-tu de moi ?

P H I L A R Q U E.

Ce qu'elle veut , mon cher Palimacre ? Ne se souvenir de toi que lorsqu'elle te voit , & ne te voir jamais qu'accablé de douleur & que mourant d'amour pour elle. Souviens-toi que lorsqu'une femme nous aime , tout ce que nous pouvons faire ou dire lui est

Octobre 1785 , 2^e Vol. G

agréable. Cesse-t-elle de nous aimer ? tout ce qui vient de nous lui déplaît , & nos efforts pour l'appaiser , ne servent qu'à l'indisposer davantage.

P A L I M A C R E .

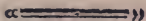
Tu ne dis que trop vrai , Philarque ; je ne dois rien espérer ni de mes larmes , ni de mes soupirs ; mais je puis encore moins cesser de l'aimer. Je le voudrois cependant , & je sens quel bonheur ce seroit pour moi. Ah ! si quelque jour je pouvois l'entretenir avec l'indifférence de l'ardeur dont j'aurois brûlé pour elle ! si je pouvois lire dans ses yeux le dépit qu'elle auroit de me voir rire le premier de mes anciennes douleurs !

P H I L A R Q U E .

Tu parles de ta victoire , & tu n'oses encore combattre . ! Fuis , Palimacre , fuis loin de ces lieux ; ce n'est qu'en fuyant que tu peux triompher.

P A L I M A C R E .

Adieu donc , Philarque. Adieu aussi , trop cruelle Déiphire !



Ce Dialogue sur les peines de l'amour , ne renferme aucun de ces grands mouvemens que l'on aime à lire dans les Romans , & à voir dans presque toutes les Pièces de Théâtre. C'est peut-être un grand défaut , dans notre siècle , d'avoir besoin de secousses violentes & extraordinaires pour que le cœur soit ému. Une douce sensibilité , une sensibilité profonde n'est-elle point préférable à tout ce qui n'affecte l'ame que par violence ? La première est vraie & naturelle ; l'autre est fausse & l'ouvrage de l'art : l'une est un éclair , ou plutôt un coup de tonnerre qui frappe subitement , & dont l'effet est aussi-tôt dissipé ; l'autre , dans la douleur , est une plaie dont la guérison est longue , à la vérité ; mais , dans les moindres plaisirs , elle enivre l'ame d'un charme inexprimable , & les prolonge encore jusques dans le ressouvenir. La première annonce une ame froide & blasée , qu'il est difficile d'arracher à l'indifférence léthargique où elle est plongée sur les mouvemens les plus doux de la nature. Celle-ci est un garant de l'honnêteté d'une ame qui s'alarme aisément de tout ce qui paroît tant soit peu opposé à l'ordre des choses. Telle est la sensibilité de Pali-

macre ; il ne peut se familiariser avec l'idée d'une infidélité : son cœur est pur ; il ne peut concevoir comment celui de son amante est ingrat : & malgré les justes plaintes qu'il fait éclater , il rougiroit même de renoncer à elle , & de lui rendre ainsi le mal pour le mal.

Nous ne présentons point la Déiphire comme un sujet saillant & capable de piquer la curiosité du Lecteur On n'y trouve point cette ki-rielle d'aventures , d'événemens extraordinaires , ce fil d'actions & de pensées qui se heurtent , & aboutissent enfin à un dénouement inattendu. Ce n'est point un Roman : mais ne nous trompons pas ; ce sujet est plus romanesque qu'aucun autre , puisqu'il offre le tableau d'une ame sensible , toujours honnête , qui fait aimer constamment , & qui ne se permet que des plaintes sur l'infidélité dont elle est la victime. Gardons-nous cependant de le croire étranger à tout le monde ; il est encore , au milieu de l'indifférence générale , des ames privilégiées , pour lesquelles la candeur n'est point une chimère , & qui savent préférer l'aliment du cœur aux folles illusions de l'esprit.

Au mérite de la sensibilité , retour parfait de celle qui afflige son ami Palimacre , Philarque joint celui de connoître particulièrement le cœur

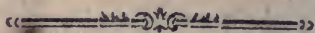
humain , & sur-tout celui des femmes , de ces protégés charmans , si ingénieux à tourmenter les hommes & à se faire valoir auprès d'eux , même en se permettant de leur manquer ; de ces êtres incroyables dans leurs discours comme dans leur conduite , dont on dit tant de mal , & qu'on veut toujours voir ; dont on préfère la société à toutes les autres , & dans la constance & l'attachement desquels on fait consister sa gloire & son bonheur.

Combien de Déiphires dans le siècle où nous vivons ! combien de Palimacres enchaînés à leur char ! Mais combien peu de Philarques en qui la prudence prévient les erreurs du cœur & garantit des prestiges de l'amour ! Amour , souvent funeste amour , faut-il ne pas toujours être ton partisan !

N. B. Nous avons oublié de faire connoître l'Auteur de *la Déiphire* ; c'est *Léon-Baptiste Alberti* ou de *Albertus*. L'année précise de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. On croit qu'il mourut vers 1480.



ROMANS D'AMOUR.

LA FOLLE
RESPECTABLE.

IL y a différentes espèces de folies : les unes ne paroissent que physiques, parce qu'elles ne consistent que dans un dérangement de l'organisation physique ; les autres sont tout à la fois physiques & morales. On fait la relation intime qui existe de l'homme considéré comme *animal*, à l'homme considéré comme *esprit*. Il arrive souvent que l'être physique & l'être moral s'enflent, comme ils se servent réciproquement. La force des impressions qu'ils éprouvent l'un & l'autre, suffit pour troubler l'harmonie qui doit régner entre eux : mais une espèce de folie qui mérite proprement le nom de *folie*, c'est la folie morale ; elle semble quelquefois n'agir que sur l'âme, sans porter la moindre atteinte au corps. Telle étoit celle de

l'infortunée dont nous allons rapporter la triste aventure. Nous l'appelons respectable, parce que sa cause a son principe dans l'honnêteté & la sensibilité d'une ame peu commune. L'amour produit tous les jours des folies qu'on appelle aussi morales, mais dont le principe consiste dans le désordre de la raison. Les fous qui en sont attaqués, méritent plutôt le blâme que la pitié. Mais on est forcé de plaindre & d'admirer la folle qui fait le sujet de l'anecdote suivante.

O vous ! jeunes amantes, qui la lirez, apprenez, s'il se peut, par ce fâcheux exemple, à modérer les transports de votre amour, fût-il même le plus honnête.

«—————»

LA jeune Elmire aimoit le jeune Derville ; celui-ci la payoit d'un retour parfait : tous deux brûloient de s'unir par des liens indissolubles. Une inclination pure, fondée sur les qualités précieuses qui font les bons mariages, préparoit, depuis long-temps, leur résolution : l'intérêt, ce vil artisan de presque toutes les unions, ne présidoit point à leur engagement. Ils étoient sur le point de le former sous les auspices sacrés de

L'amour le plus tendre : déjà l'autel alloit être paré de fleurs , & le jour de la cérémonie étoit annoncé. Circonstance imprévue , trop affligeante pour les deux amans , & sur-tout pour Elmire ! Derville s'apperçoit que des papiers nécessaires lui manquent ; il demande un délai de quinze jours pour aller lui-même les chercher : toujours fidèle , esclave de sa parole , il jure de n'apporter aucun retard à la conclusion d'un mariage auquel sa vie même est attachée , & de hâter son retour le plus qu'il lui sera possible. Elmire , emportée par la violence de ses desirs , n'écoute point ses raisons ; elle s'y oppose de toutes ses forces ; elle voudroit franchir tous les obstacles. Maîtrisée par la crainte , elle ne met aucunes bornes à ses transports ; elle s'abandonne aux plaintes , aux alarmes ; elle ne voit , elle ne ressent que la douleur d'être séparée d'un objet qui lui est plus cher que la vie. Un jour , un instant même d'absence est pour elle un siècle de tourmens. Enfin , le départ est indispensable ; il faut qu'elle y consente. On arrête son consentement , ou plutôt Der-

ville, aussi empressé de la satisfaire, que de s'épargner à lui-même de plus longs adieux, se fait violence pour s'arracher de ses bras : il est parti. Trop sensible Elmire, pourquoi la raison ne préside-t-elle point à ton amour ? Tu n'écoutes ni les bienséances, ni les sages représentations de ta famille. Un délai qui ne doit avoir qu'un terme fort court, ne peut appaiser tes cris, ni arrêter tes regrets. C'est une foiblesse inexcusable. Quel est donc cet amour dont tu oses te vanter, qui n'est point subordonné à l'ordre nécessaire des choses, à une circonstance indépendante de ton amant ? Pourquoi te livrer ainsi à de vains sentimens, auxquels rien ne paroît avoir donné lieu ? Tandis que chacun s'efforçoit de la consoler, le courrier arrive ; elle le prévient avec un empressement qui ressembloit à la fureur ; à peine a-t-elle la liberté de lui répondre & de lui remettre la lettre de Derville. Elle la tient entre ses mains : elle tremble ; elle craint encore que cet écrit ne contienne une fâcheuse nouvelle : elle lit ; il étoit conçu en ces termes consolans : « Je vous aime plus que jamais, ma chère

Elmire. Si mon absence est un tourment pour vous, la vôtre m'est insupportable. Je pars enfin; dans deux jours je serai dans vos bras. « Qu'ai-je lu? dit-elle aussi-tôt après avoir jeté les yeux sur les premières lignes seulement; il m'aime plus que jamais. Ah! je-vois bien qu'il ne reviendra plus. Si mon absence.... Le perfide! il prend des précautions pour m'annoncer qu'il ne peut plus tenir sa parole » Elle s'évanouit, & tombe, sans finir de lire Ses yeux gros & enflammés, tout son visage gonflé, signe fâcheux de la suffocation qu'elle venoit d'éprouver, faisoient craindre pour sa vie. On s'efforce de la ranimer. Dans ce moment, quelqu'un a repris la lettre, & a lu rapidement que Derville n'est point un perfide, qu'il arrivera sous peu de jours. Les moyens physiques opéroient déjà un effet salutaire: on lui crie qu'elle s'est trompée, que son amant ne tardera point à reparoître. Tout à coup elle se livre à cette espérance; la joie de son cœur pénètre en un moment dans toutes les parties de son être, elle le ressuscite; le calme succède à l'orage: mais la faire attendre deux jours, c'est

augmenter ses alarmes. Tous les instans de la journée sont employés à parler de son amant : tantôt elle court à la fenêtre pour jouir du bonheur de le voir la première ; elle la ferme de dépit : elle y revient encore , sans faire attention que la compagnie est fâchée ; offensée même de ses distractions. L'idée de son amant l'occupe tout entière ; elle ne voit personne que lui au milieu de ses plus chers amis & de ses parens : tantôt elle court à la porte , croyant l'entendre porter la main sur la clef ; mais elle est trompée ; son erreur se répète avec ses inquiétudes , qui persévèrent sans cesse. Pendant la nuit , elle est en proie aux mêmes alarmes. La veille , au lieu de mettre un frein à ses impatiences , dont le terme approchoit de plus en plus , la joie se mêloit à ses alarmes , & la tourmentoit encore davantage. Le jour est venu ; elle fait l'heure indiquée ; elle la dévance de plusieurs ; elle vole sur la route : enfin elle apperçoit un carrosse ; elle en approche précipitamment , palpitant de joie , sans s'effrayer , & sans faire attention même à la rapidité des chevaux & des roues. Un

pas de plus, elle alloit être écrasée. Ses yeux égarés cherchent son bien-aimé; elle saisit le bouton de la portière. « Où est-il? où est-il, Monsieur? N'est-il pas dans ce carrosse? Daignez m'instruire ». Un homme d'un certain âge, & dont la tristesse profonde étoit peinte sur son visage, descend de la voiture. = Mademoiselle, cessez de vous alarmer; je puis vous... = O Ciel! il n'est point ici, Monsieur? cependant il m'avoit assuré.... = Je suis son oncle; Mademoiselle, & je viens tout exprès... = Auroit-il changé, Monsieur? Parlez, je vous en conjure; ses parens ne voudroient-ils plus.... Hélas! je ne le vois point! Un soupir vous échappe, Monsieur.... Quoi, faut-il.... Suis-je donc assez malheureuse pour être obligée de renoncer à lui? = Mademoiselle.... Mademoiselle, armez-vous de beaucoup de courage.... = Comment, Monsieur, du courage? Ah! c'en est fait, il m'abandonne, il est coupable.... = Non, Mademoiselle, mon neveu ne s'est point rendu coupable envers vous.... = Si ce n'est pas lui, ses parens sont donc ses tyrans & les miens. = Une

autre cause l'a tyrannisé = Eh !
quelle est elle ? = La maladie . . . = La
maladie ! je vais je cours
Oh ! mes parens me le permettront
= Ces marques de bonté , Mademoi-
selle , sont inutiles . . . = A ces mots ,
le vieillard verse un torrent de larmes . . .
= Est-ce que vous ne m'entendez point ,
Mademoiselle ? = Il seroit mort = !
L'oncle se tait , & cède à une abondance
de sanglots. « Quoi , il ne seroit plus » !
Elle apprend qu'une mort subite lui a
enlevé son amant , la veille qu'il devoit
partir , & qu'il n'a eu que le temps de
prier son oncle d'aller voir sa maîtresse ,
de lui dire qu'il mourroit en l'aimant
plus que jamais , & de faire tout son
possible pour la consoler. « Il n'est plus !
il n'est plus » ! répète l'infortunée d'un
ton qui déchiroit l'âme. Et dès ce mo-
ment son esprit s'égare , tous les sens
sont livrés à un désordre que nul re-
mède ne peut guérir. Cette malheu-
reuse victime de l'amour ne survit à son
amant , que pour être tout entière en
proie au trait qui l'a frappée. On dit
que depuis plusieurs années , malgré

la rigueur de la saison , elle fait , à pied , tous les jours une route d'environ deux lieues , & se rend à l'endroit où , espérant l'embrasser , elle avoit reçu la fatale nouvelle de sa mort. Il ne lui échappe que ces mots : *Il n'est point encore arrivé ! Je reviendrai demain.* Toujours ensevelie dans une profonde douleur , voilà les seules paroles qu'elle profère.

Quelques personnes avoient donné le barbare conseil de l'enfermer : les Magistrats , plus compatissans , ont décidé qu'on ne la priveroit point de sa liberté , sa folie n'étant nullement préjudiciable à la Société , mais bien digne de ce respect & de cette vénération attentives qu'on doit aux malheureux.

L'amour , le vil amour , qui ne reconnoîtroit d'autre cause que le désir effréné d'une jouissance purement sensuelle , seroit-il capable de causer un pareil malheur ? Sans doute il en occasionne tous les jours , des malheurs affreux ; mais ce sont les malheurs du crime ; & celui que nous venons de retracer , est celui de l'humanité sensi-

ble à l'excès, d'autant plus respectable, qu'elle est plus rarement conduite par des motifs aussi honnêtes.

On assure que cet événement extraordinaire n'est point le fruit de l'imagination d'un Romancier. Si la triste victime n'existe plus maintenant, il est certain qu'on l'a connue, & que son éducation, & la conduite vertueuse qu'elle avoit toujours menée, ont ajouté beaucoup à la douleur que tous ceux qui la connoissoient ressentent encore de son sort.



ROMANS D'AMOUR.

QUELS PRODIGES
N'OPÈRE PAS L'AMOUR!

TRISTE & chagrin, le Marquis de Dorfale alloit un jour se dissiper aux Tuileries. En passant auprès d'une maison de peu d'apparence, il y vit entrer une jeune personne qui, sous l'habit le plus simple, lui parut la plus belle du monde; & brûlant d'envie de la connoître, il s'informe qui elle est. On lui dit que c'est une étrangère arrivée à Paris, depuis fort peu de jours, avec une femme d'un certain âge, qui se dit sa tante. Il n'en fallut pas davantage pour lui donner l'espoir d'un amusement. Dorfale étoit jeune, fait à peindre, de la figure la plus séduisante. Né avec le

plus heureux naturel , il étoit tombé , malheureusement pour lui , entre les mains de quelques amis sans mœurs , qui avoient perverti les siennes. Le jeu , le vin , les femmes ; eh ! quelles femmes ! partageoient tous les momens.

Heureusement pour lui , il avoit fait au jeu des pertes considérables , qui l'avoient fort dérangé : ce dérangement lui faisoit faire des réflexions , & les réflexions amenoient les remords. Il avoit des lueurs de raison ; mais ces lueurs duroient peu ; il se replongeoit bientôt dans les plaisirs , si l'on peut appeler de ce nom , ces instans de vertige & d'ivresse achetés si cher & suivis de tant de regrets.

Accoutumé à satisfaire toutes les fantaisies , Dorsale vole chez la belle inconnue : il s'imagine qu'on ne tiendra pas un instant contre sa libéralité. La manière dont la jeune personne étoit mise annonçoit l'indigence ; & Dorsale ne soupçonnoit pas même que , dans cet état , elle fût capable de vertu. Il l'aborde avec cet air d'assurance qui est de son âge. Surprise , elle laisse tomber sur lui un regard où la douleur & la

modestie étoient peintes. Dans l'instant, sa hardiesse l'abandonne ; il veut parler, la voix expire sur ses lèvres ; il profère, en tremblant, quelques mots entrecoupés. Il n'avoit jamais rien vu de si touchant ; c'étoit une délicatesse dans les traits, une taille, des yeux ravissans, le plus beau teint de la nature : il ne pouvoit se lasser d'admirer ; son cœur s'ouvroit , pour la première fois, aux délicatés émotions d'un sentiment vertueux & pur.

« Que demandez-vous, Monsieur ? lui dit Julie d'un air intimidé ; je ne vous connois pas ». Dorsale, confus, ne savoit que répondre : il étoit difficile de donner un air d'honnêteté à sa démarche ; & la honte est le premier sentiment d'une ame qui passe du vice à la vertu. = Je me suis mépris, Mademoiselle ; je le vois, & j'en rends graces au Ciel. Mais supposez - moi tel que je devois être, tel que je suis dans ce moment. Ai-je pu voir, sans émotion, tant de charmes dans le malheur ? ai je pu ne pas m'intéresser à la situation de la plus = Eh ! qui vous a dit, Monsieur, que je suis malheureuse ? = Puisse

l'apparence m'avoir trompé ! reprit le jeune homme. Je suis bien loin, je vous jure, de vouloir vous humilier. Dites-moi, Mademoiselle, avec la candeur qui est peinte sur votre visage, dites-moi que rien ne manque à votre bonheur ; que le zèle de l'amitié vous est inutile, & que l'homme du monde qui s'intéresse le plus à vous, doit être tranquille sur votre état. Je ne demanderai pas même qui vous êtes ; je me retirerai satisfait. Mais si je n'ai que trop bien jugé du malheur de votre situation, honorez-moi de votre confiance, & daignez croire que dans ce pays, sur ce théâtre de tous les vices, il est encore des vertus =. Pendant ce discours, Julie avoit les yeux baissés. = Je ne suis point heureuse, lui dit-elle enfin, & je ne rougis pas de l'avouer. Si l'intérêt que vous prenez à ma situation, est le mouvement d'une ame généreuse, je vous en suis obligée ; mais ce n'est point à mon âge qu'on a des amis du vôtre, & vous ne pouvez rien pour moi. Je veux bien cependant que vous me connoissiez : l'honnêteté de vos discours annonce celle de vos sentimens,

& me rend jalouse de votre estime. Mon nom est mon père & mes deux frères sont morts au service ; l'unique héritier de la branche aînée de notre maison jouit d'une haute fortune ; mais nous avons toujours été comme étrangers pour lui. En liquidant la succession de mon père , les gens de loi ont achevé de la dévorer. Plaise au Ciel qu'un jour les familles soient délivrées de ces vautours ! Vous voyez une de leurs victimes. Enfin , des amis de province , qui ne voient Paris qu'à travers un brouillard , & qui pensent qu'on n'a qu'à se présenter à la Cour pour obtenir ce qu'on désire , ne m'ont pas laissé un moment en paix , que je ne me sois déterminée à venir solliciter une pension. J'ai fait les premières tentatives ; mais des gens qui pouvoient me donner accès auprès du Ministre , ont si indignement abusé de l'état où ils m'ont vue , ils m'ont reçue avec une familiarité si humiliante , ils m'ont fait entendre , avec si peu de ménagement & de pudeur , d'où dépendoit le succès de mes sollicitations , que j'ai résolu de ne plus leur être importune , & que je serois déjà

partie , si j'avois pu vaincre la répugnance qu'a ma chère tante à s'en retourner en province sans avoir rien obtenu. = Non , Mademoiselle , reprit Dorfale avec vivacité , non , vous ne devez pas vous décourager ; le Trône n'est point inaccessible aux plaintes des personnes de votre rang : le système d'économie qu'on a pris , n'exclut point des grâces si bien méritées. J'ai des amis ; je veux qu'ils agissent : je parlerai haut , j'agirai moi-même. = Monsieur , reprit-elle , vous seriez pour moi un sollicitateur admirable , si l'un de nous avoit soixante ans. = Hé bien , Mademoiselle , vous me prescrirez ma conduite ; je ne ferai point d'imprudences. Ah ! juste Ciel ! j'aimerois mieux mourir , que de commettre une indiscretion. = Votre visite en est une , continua-t-elle : je vous la pardonne ; mais que ce soit la dernière. = Ah ! je vous le jure ; mais , avec tous les ménagemens & les respects qui vous sont dus , vous voulez bien permettre que je vienne = Non pas , s'il vous plaît , dans mon malheur. Je vous l'ai dit , vous ne pouvez rien pour moi ; quand je serai heureuse , je vous le ferai dire. = Ah !

quand vous le ferez, oubliez-moi, j'y consens ; mais dans vos peines , laissez-moi la douceur de les partager. Grand Dieu ! que deviendrois-je , s'il falloit vous perdre de vue ? Je serois au supplice ; je tremblerois à chaque instant qu'il ne vous fût arrivé quelque nouveau malheur. Croyez-moi, Mademoiselle , dans une ville comme Paris , l'innocence & la pudeur sont exposées à mille insultes : j'ai l'honneur d'être Officier des Gardes ; nous sommes unis dans notre corps , & je vous réponds de mes camarades comme de moi-même ; vous êtes sous notre sauve-garde , & tout notre sang est à vous. = Vous êtes bien jeune , Monsieur , lui dit-elle. = Je vous entends ; vous voulez dire que je suis fou. Je l'ai été , Mademoiselle ; mais vous venez de me rendre sage. Nous autres jeunes gens , nous sommes imprudens , quelquefois même un peu libertins , je l'avoue ; & j'ai payé , comme un autre , le tribut à la jeunesse. Je croyois qu'il suffisoit à un galant homme d'avoir de l'honneur ; j'avois même une assez mauvaise opinion de celui des femmes ; j'ajoutois peu de foi à leur

vertu ; je m'imaginois qu'il n'y avoit que les fots qui pussent les respecter : je ne vous connoissois pas alors. Me voilà changé ; un seul de vos regards a fait ce miracle : j'éprouve des sentimens qui m'étoient inconnus , & que j'avois toujours traités de chimère. J'ai appris à réfléchir , j'ai appris à aimer ; je suis devenu raisonnable & honnête. Quelle obligation ne vous ai-je pas = ! Dans les transports de la reconnoissance , Dorfale tombe aux genoux de Julie , & se saisit de l'une de ses mains ; elle voulut la retirer avec une espèce d'indignation « Non , Mademoiselle , ne craignez rien ; je vous respecte comme si je ne vous aimois pas ». La tante de Julie survint dans ce moment , & trouva Dorfale aux genoux de sa nièce. « Ne vous scandalisez point , Madame , lui dit-il ; ce n'est point un amant , c'est un ami , c'est un époux que vous voyez aux pieds de Julie. Oui , je le jure en face du Ciel , je serai l'époux de votre nièce adorable. J'ai l'honneur d'être Gentilhomme ; je suis riche ; ma fortune est à elle : elle sera heureuse & vous aussi , lui dit-il en l'embrassant ; car vous

êtes sa mère. Vous serez la mienne, & vous pouvez, dès aujourd'hui, me regarder comme votre enfant ».

Que l'on s'imaginel'étonnement d'une femme élevée dans la simplicité des mœurs de la province, qui est tombée à Paris comme des nues, qui voit un inconnu se relever des genoux de sa nièce, lui tenir ce discours, l'embrasser elle-même, & la baigner de pleurs! L'ame, attendrie par l'infortune, elle ne put retenir ses larmes, & Julie fut obligée de se retirer, pour cacher la vive émotion que ce spectacle lui cau-
soit. Dorval resta seul avec la tante, qui n'eut pas la force de proférer un seul mot. = Ça, lui dit-il, ma seconde mère, car vous n'aurez plus d'autre nom de moi, je me confie à vous. Julie manque peut-être de quelque chose; vous êtes mal logées, indécemment vêtues (passez-moi le terme); & l'on juge ici par les dehors: mon crédit, ma bourse est à vous; au nom de Dieu, ne me refusez pas. = Ah! Monsieur, qu'osez-vous me proposer? & qui êtes-vous pour me tenir ce langage? . . . = Eh! ne vous l'ai-je pas dit? Je suis votre
enfant;

enfant ; je suis un ange , si vous voulez. Mon nom ne fait rien à la chose : j'ai vu votre nièce ; je la plains , je l'adore. Je suis indigné de l'injustice des hommes qui l'abandonnent , de la fortune qui la trahit ; ses charmes , ses vertus mériteroient un trône. Je n'en ai point ; mais tout ce que j'ai est à elle ; & si vous me refusez encore , vous me mettez au désespoir. = Jusqu'à présent , dit la bonne tante , Julie ne manque de rien , & je me suis précautionnée pour le reste du voyage ; il ne sera pas long : encore quelques démarches pour obtenir du Ministre la grace qu'elle sollicite , & , quel qu'en soit le succès , je suis résolue à partir. = Le succès , Madame , dit Dorsale , le succès ne doit pas être douteux ; un refus crierait vengeance. Permettez que je m'en mêle , & je vous promets d'y réussir =. Madame de Palège (c'étoit le nom de la tante) n'eut pas la même délicatesse que Julie ; elle donna son aveu aux démarches de Dorsale , & lui permit de venir quelquefois lui dire où il en étoit. Il lui en coûta beaucoup pour se retirer sans revoir Julie : mais en devenant amoureux , il

étoit devenu discret. Cette crainte délicate & attentive de déplaire à ce qu'on aime, est peut-être la marque la plus infailible pour distinguer le véritable amour, de tout ce qui veut lui ressembler.

Dorsale avoit pour mère une femme respectable, dont la tendresse éclairée n'avoit rien négligé pour son éducation, & qui gémissoit d'en voir tous les fruits empoisonnés par la contagion du mauvais exemple. Son premier étonnement fut de voir son fils venir souper avec elle : mais sa surprise redoubla, en lui trouvant l'air du monde le plus posé, le plus réfléchi. Il parla peu, ne dit que des choses sensées, & se retira de bonne heure dans son appartement, pour y rêver en liberté.

Il n'avoit jamais aimé ; sa situation avoit pour lui des charmes inexprimables. « Est-ce là cet amour, s'écrioit-il dont on fait des portraits si ridicules & quelquefois si humilians ? Qu'il est doux de vivre sous son empire ! quels plaisirs sont comparables aux siens » ? Dans le moment, son valet de chambre lui remit un billet d'Elvire, cette coquette intrigante, si connue par ses galanteries.

« Où vous tenez - vous , mon cher Dorfale ? Je ne vous ai point vu depuis deux jours. Est-ce ainsi qu'on oublie ses amis ? Je suis en colère : il ne tiendrait qu'à moi de vous punir ; j'en suis presque tentée. Le Comte de . . . vient de se mettre sur les rangs ; il est riche , généreux , d'une figure charmante ; il s'est signalé à l'affaire de . . . Que de titres pour plaire ! Je vous en fais le sacrifice ; mais venez le mériter. Je vous attends à souper ou après souper. Si vous y manquez , je me venge ».

Dorfale n'étoit plus le même ; l'amour qu'il avoit pour Julie lui avoit ouvert les yeux sur le manège d'Elvire : il ne voyoit , dans cette femme , qu'une coquette déliée , qui ne cherchoit qu'à le ruiner. Il étoit devenu délicat ; pouvoit-il ne pas la mépriser ? Il lui répond : « Vengez - vous » , & se couche pour rêver à Julie. Sa conduite tranquille & retirée se soutient pendant quelques jours ; & sa mère , qui le voyoit assidument , ne put s'empêcher de lui en marquer sa joie. « Que t'a donc fait , lui dit-elle , ce monde que tu aimois tant ? Depuis quelques jours tu le négliges , & j'y gagne ».

le plaisir de te voir. = Madame, lui répondit Dorfale, il est un âge où tout se pardonne ; mais il faut être sage à vingt ans : vous avez eu la bonté de me passer jusqu'ici ma dissipation & mes folies ; c'est assez éprouver votre indulgence ; je veux mériter votre amour. = Est-il possible ? dit sa mère enchantée ; hélas ! tu me flattes peut-être , & tu prends pour un retour sincère , ce qui n'est qu'un moment d'humeur. Quelque femme t'aura trahi ; quelque perte au jeu t'aura piqué.... = Non , Madame , c'est du plus grand sang froid du monde que je vois avec pitié les erreurs de ma jeunesse ; un instant de réflexion m'en a corrigé pour toujours. = S'il est vrai , je suis trop heureuse , reprit Madame de Dorfale , & tu ne pouvois plus à propos me donner cette satisfaction. Il vaque un régiment ; tu me vois occupée du soin de l'obtenir pour toi : mes amis ont pressenti le Ministre ; il est favorablement disposé : demain je vais le voir moi-même ; & si tu veux m'accompagner.... = Oui , Madame , nous irons ensemble. Que de graces n'ai-je pas à vous rendre ! Mais je veux vous

en devoir encore une. On m'a recommandé une famille distinguée par les services qu'elle a rendus à l'État. Le nom de.... ne vous est pas inconnu : le chef de la branche cadette de cette maison a péri dans la dernière campagne. Sa sœur & sa fille sont dans le malheur ; elles sollicitent une pension : voudriez vous la demander pour elles ? Ah ! Madame, ce seroit-là , par exemple , une action digne de vous. = Oui, mon fils ; mais il faut commencer.... par nous-mêmes , n'est-ce pas ? & puis nous penserons aux autres. = Voilà la maxime du monde que je hais , que je méprise , & qui n'est pas fait pour nous servir de règle. = En vérité, mon fils, tu deviens un Héros. = Point du tout, Madame, je suis un homme, mais un homme qui pense : croyez-moi, la meilleure recommandation qu'on puisse avoir, auprès d'une grande ame, c'est l'opinion qu'on lui donne de soi en parlant pour les malheureux. Je fais bien que si j'étois Ministre, on ne pourroit mieux me faire sa cour. = Madame de Dorfale n'hésita point à lui promettre ce qu'il demandoit : il vole aussi-tôt chez Julie, pour se mettre

au fait des services de son père & de ses aïeux; mais, dans l'incertitude du succès, il crut devoir lui cacher l'usage qu'il vouloit faire de ces détails. Le lendemain il se rend à la Cour avec sa mère : elle le présente au Ministre, demande le régiment, & l'obtient. Mais Dorfale trembloit encore, & les yeux attachés sur sa mère, il sembloit lui reprocher d'avoir commencé par lui. Elle l'entendit, & parla pour Julie. Mais au premier mot d'éclaircissement que demanda le Ministre, le jeune homme, qui jusqu'alors avoit gardé un respectueux silence, prit la parole, & rappela les services des ancêtres de cette infortunée avec une éloquence dont le Ministre fut surpris; la chaleur & l'ame qu'il mit à représenter combien les services des pères, récompensés dans les enfans, inspiroient de zèle & de courage à la Noblesse; le tableau d'un militaire qui meurt sur le champ de bataille, avec la consolation de penser qu'il laisse dans son Roi un père à sa famille; tout cela fit sur l'ame du Ministre l'impression la plus profonde: il promit d'exposer au Roi des motifs

aussi pressans ; & deux jours après, Julie reçut l'avis que sa pension lui étoit accordée. Son étonnement fut égal à sa joie : elle ne concevoit pas comment on avoit pu prévenir sa demande. « Je n'ai confié, disoit-elle, mon secret qu'à Dorfale ; c'est lui, c'est lui sans doute qui a sollicité pour moi ». Il fut la voir : elle le pressa d'avouer la démarche qu'il avoit faite. « Hé bien, lui dit-il, puisque vous voulez tout savoir, c'est à ma mère que vous devez une visite ; c'est elle qui a sollicité pour vous ». Julie & Madame de Palège, pénétrées de reconnaissance, s'empresèrent d'aller la témoigner à Madame de Dorfale. Son fils, présent à cette entrevue, étoit comme suspendu entre la crainte & l'espérance. Tandis que Madame de Palège balbutioit son remerciement, les lèvres de Dorfale articuloient tout bas pour elle : il rougissoit de son embarras ; il lui tardoit que Julie se fît entendre. Cette aimable fille exprima sa surprise, sa confusion, sa reconnaissance dans les termes les plus touchans. Dorfale avoit les yeux attachés sur elle, & tantôt sur sa mère ; il sourioit, & des larmes de joie couloient

sur ses joues. Madame Dorfale rendit aussi légère qu'il lui fut possible, l'obligation que Julie & Madame de Palège croyoient lui avoir. « En vérité, dit-elle, il ne m'en a coûté qu'un mot : votre nom a parlé pour vous ; le Ministre n'a eu qu'à l'entendre ». Quand elle se furent retirées, cette mère clairvoyante réfléchit sur le vif intérêt que Dorfale avoit pris aux malheurs de Julie. « Il l'adore, dit-elle, & je n'en puis douter. Avec quelle véhémence il a parlé pour elle ! avec quelle émotion il l'écoutoit ! comme il la dévorait des yeux ! Elle est belle, vertueuse, infortunée ; je ne dois pas être surprise de l'empire qu'elle a pris sur le cœur d'un jeune homme sensible & d'un naturel excellent ; mais heureusement elle va partir : l'absence & le temps sont les remèdes infailibles de cette passion ardente & passagère, qu'on appelle amour. Mon fils en sera devenu meilleur ; il aura connu le charme d'un attachement honnête ; & cette première inclination aura eu l'avantage d'étouffer en lui le germe des goûts vicieux dont j'ai vu son cœur infecté ».

Cependant Dorfale, dont l'amour

croissoit tous les jours , ne trouvoit d'agréables que les momens qu'il passoit avec Julie. Plus de ces jeux qui altèrent l'humeur la plus douce , qui enchaînent les talens , qui confondent le mérite & la naissance , qui sont la perte de la jeunesse , la ruine des maisons , la source de mille querelles ; où l'on ne connoît d'autre divinité que l'intérêt ; idole que l'on encense trop souvent aux dépens de l'humanité , de la raison , & de l'honneur : plus de ces soupers d'où l'heureuse saillie , d'où l'aimable enjouement , ont été bannis pour faire place aux propos licencieux , à la débauche la plus outrée. Dorvale ne se ressouvenoit de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors , que pour la détester. Ses amis , si l'on peut donner ce nom à quelques jeunes gens que le goût des plaisirs avoit liés , lui faisoient la guerre sur le changement de son humeur , sur sa misanthropie. Il en parut peu touché ; il ne les voyoit que rarement & par bienveillance : le mépris avoit succédé à cette espèce de sentiment qui emprunte le nom & le langage de l'amitié. Julie , l'aimable Julie lui tenoit lieu de tout ;

& plus il la voyoit , plus il découvroit en elle de nouveaux sujets d'admiration. Il étoit enchanté de la finesse de son esprit , de la délicatesse de ses sentimens , de sa façon de penser noble & relevée : ses discours , ses gestes , ses regards , son maintien , les moindres actions , tout en elle respiroit la vertu la plus aimable. Julie étoit trop sensible pour refuser à Dorfale un retour dont il étoit si digne ; elle étoit trop ingénue pour lui dissimuler des sentimens que sa raison même approuvoit ; mais elle prévoyoit l'instant fatal d'une séparation cruelle. « Cessons de nous voir , dit-elle un jour à Dorfale ; pourquoi nourrir une passion qui ne peut que nous rendre malheureux ? Elle ne m'aveugle pas au point de me fermer les yeux sur la distance qui nous sépare : votre amour peut-il réparer les injures de la fortune ? = Oui , sans doute , charmante Julie : quelle vie que la mienne , si je ne la passois pas avec vous ! c'est l'unique objet de tous mes desirs , c'est à quoi tendent toutes mes démarches. Cet instant , que j'attends avec tant d'impatience , cet instant qui comblera mes vœux les plus doux , en

nous unissant à jamais, n'est pas éloigné; c'est l'amour qui vous l'assure par ma bouche. = Et votre mère? = Ma mère m'aime trop pour vouloir me rendre malheureux; je lui peindrai ma passion avec des traits si touchans; elle sentira si bien que tout mon bonheur est attaché à votre possession, qu'elle n'aura pas le courage de s'y opposer. = Vous êtes trop généreux, Dorfale; vous pensez avec trop de délicatesse, votre exemple est trop beau pour ne pas le suivre, & je serois bien peu digne de la tendresse que vous me témoignez, si j'en abusois. Vous m'aimez assez pour m'immoler les intérêts de votre fortune; & moi, je vous aime assez pour m'y opposer, aux dépens de mon propre bonheur: vivez content, vivez heureux, & que je sois la seule à plaindre. Les malheurs n'ont rien qui m'effraye, j'y suis accoutumée dès ma plus tendre enfance; il est vrai que je n'en ai point encore éprouvé de l'espèce de celui-ci. Perdre pour toujours l'espoir d'être à ce que l'on aime!.... est-il rien d'aussi cruel = ? Elle s'arrête quelques instans, comme pénétrée de tout ce que cette

dernière pensée avoit d'affreux ; ses beaux yeux se remplirent de larmes. Dorsale écoutoit & admiroit ; il n'avoit pas la force de prononcer une parole. « Adieu , cher Dorsale , continue Julie en se levant , tâchez de m'oublier. Que ce sacrifice me coûte cher » ! Elle sortit à ces mots , & laissa Dorsale dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. A peine fut-il rentré chez lui , qu'il alla trouver sa mère ; il lui ouvrit son cœur , il lui parla dans les termes les plus forts : mais elle avoit d'autres vues. Les plus riches partis , les plus belles alliances lui étoient offertes. Il eut beau représenter que sans Julie il n'y avoit point pour lui de bonheur au monde. « Eh quoi ! disoit-il , les rigeurs de la fortune ont-elles ôté à l'aimable Julie mille qualités charmantes qui sont préférables à toutes les richesses de l'univers ? Quelle est la femme qui ait des sentimens aussi délicats qu'elle ? que de graces dans l'esprit ! quelle figure ! quelle douceur dans le caractère ! Ah Madame , si vous la connoissiez ! Quelles obligations n'ai-je pas à cette vertueuse fille ! c'est-elle qui m'a retiré de l'abîme dans lequel j'allois me perdre ; elle m'a

rendu la vertu aimable ; elle m'en a donné le goût ; c'est-elle qui m'a appris à la respecter & à la chérir : puis-je assez reconnoître de pareils bienfaits ? puis-je faire moins que de partager ma fortune avec elle ? Mon être n'y est-il pas attaché ? Vous y opposerez-vous ? me refuserez-vous une grace d'où dépend mon repos & ma félicité ? Vous m'aimez trop pour vouloir ma mort ». Sa mère attendrie sentoît la vérité de ce qu'il lui disoit ; elle en fut émue jusqu'aux larmes : mais elle étoit ambitieuse ; son fils ne put rien obtenir. Cependant, pour ne pas le désespérer, elle se contenta de lui demander, pour lui-même & pour elle, le temps de la réflexion ; mais elle écrivit à Julie.

« Mon fils vous aime : vous êtes vertueuse ; vous ne priverez point sa mère du droit de disposer de lui ». Il n'en fallut pas davantage. La tendre & malheureuse Julie disparut tout à coup ; & quand Dorsale se présenta pour la voir, on lui remit cette lettre accablante.

« En vain me cherchiez-vous ; une retraite obscure va me servir d'asile ;

c'est l'amour qui m'a fait prendre ce parti , cher Dorfale ! Seroit-ce vous aimer, que d'accepter le sacrifice de votre devoir & de votre fortune ? je n'aurois peut-être pas toujours été la maîtresse de mes sentimens : on est bien foible quand on aime ; peut-être aurois-je consenti à la chose du monde que je désirois & que je craignois le plus , & vous auriez manqué à la plus respectable des mères : j'ai pu me résoudre à vous fuir ; mais qu'on n'exige rien de plus de la malheureuse Julie ».

Que devint Dorfale , à la lecture de cette lettre ? Qu'il se trouvoit malheureux d'être aimé aussi délicatement ! Mais malgré sa douleur, malgré le coup affreux que Julie venoit de lui porter, tant de générosité , tant de grandeur d'ame le touchoit ; il admiroit ce qu'il ne pouvoit approuver ; il étoit des momens où il se flattoit encore. « Non , Julie n'est point partie , disoit-il ; elle ne veut que m'éprouver ; elle qui a changé mon ame, voudroit-elle laisser son ouvrage imparfait ? Ne doit-elle pas craindre que je perde ce goût du bien , de l'honnête , & du vrai , qu'elle m'a inf-

piré. Oui, je reverrai Julie; quelle que soit la retraite qui me la cache, l'amour saura me la découvrir ».

Son espérance fut trompée; & après mille recherches vaines, il ne douta plus de son malheur. Si je ne la revois plus, dit-il, au moins vivrai-je encore pour elle. Julien'entendra point dire que quelque autre objet ait pris sa place dans mon cœur, ou l'ait effacée un moment de mon souvenir. Dès-lors ce jeune homme, enseveli dans la retraite, se rendit inaccessible à toute espèce de dissipation: « Vous avez voulu, disoit-il à sa mère, que sa solitude effrayoit & qui l'invitoit à se répandre, vous avez voulu que votre maison fût un tombeau pour votre fils. Je n'ai pas murmuré de votre rigueur inflexible; ma vie étoit à vous, Madame; vous aviez le droit de la rendre malheureuse; vous l'avez exercé; je vous suis soumis: ne m'en demandez pas davantage ». Elle eut beau le presser d'accepter de sa main une jeune personne d'une naissance illustre, & qui, aux charmes de la beauté, unissoit une fortune considérable. « Non, Madame, lui dit Dorsale, je ne donnerai jamais

les mains à cette affaire. La personne dont vous me parlez mérite d'être heureuse : le seroit-elle avec moi ? régneroit-elle dans un cœur dont je ne puis plus disposer ? Qu'il ne soit pas dit que j'aie contribué à augmenter le nombre des malheureux ».

Madame de Dorfale, voyant son fils se consumer de douleur dans une retraite profonde , commençoit à se repentir d'avoir persécuté ses jours , incertaine si elle ne se résoudroit pas à seconder ses soins pour retrouver l'unique objet qui pût lui faire aimer la vie , lorsqu'elle reçut de Julie elle-même une lettre conçue en ces termes.

« J'ose croire , Madame , qu'en vous opposant au bonheur de votre fils & au mien , vous avez daigné plaindre ma mauvaise fortune , & que le sacrifice que je vous ai fait de ce que j'avois de plus cher au monde , m'a rendu digne de vos bontés. Julie se flatte encore qu'elle manque au fidèle Dorfale ; qu'il ne peut vivre heureux sans elle , & que la meilleure des mères ne le voit malheureux qu'à regret. S'il est ainsi , Madame , vos vœux & les nôtres peuvent être remplis.

La naissance m'avoit fait son égale; la fortune seule avoit mis entre nous un intervalle qu'elle a rempli : l'unique héritière de la branche aînée de notre maison vient de mourir; ses biens me tombent en partage. C'est à vous, Madame, c'est à votre fils à me les rendre précieux. Si avec cet avantage vous me trouvez digne de lui, votre fille sortira de sa retraite pour aller se jeter à vos genoux. Si vous me refusez ce nom, ma retraite même ne sera connue que de vous seule, & je suis résolue à finir mes jours auprès de Madame Palège ma tante, qui s'y est enfermée avec moi. Je ne me confie qu'à vous seule, & je vous laisse la maîtresse de mon secret, comme vous l'êtes de mon sort ».

Madame de Dorfale ne put lire cette lettre sans verser des larmes d'admiration, d'attendrissement, & de joie. Elle répondit à Julie comme une mère à sa fille, & ne lui demanda que le temps de préparer par degrés l'ame de son fils à une révolution qui lui coûteroit la vie, s'il l'éprouvoit subitement. En effet, elle commença par paroître touchée de la tristesse où il paroïsoit plongé; elle

lui fit entendre, par degrés, qu'elle pouvoit cesser d'être insensible; qu'elle avoit réfléchi sur les espérances de fortune que Julie pouvoit avoir; que ses vertus & son malheur l'avoient intéressée; enfin, après avoir fait renaître l'espérance dans son ame, elle lui annonça son bonheur. Malgré toutes ces précautions, Dorfale perdit l'usage des sens à cette nouvelle. « Où est elle ? dit il en revenant à la vie. Ma mère, ne me trompez - vous point » ? Madame de Dorfale lui montra la lettre de cette généreuse fille. Dans un attendrissement inexprimable, il baïsa mille fois les traits de sa main, en les arrosant de larmes. « Allons chercher Julie s'écria-t-il; je crains qu'on ne me l'enlève; & ce n'est qu'en la voyant que je serai parfaitement heureux ». Jamais mariage n'a été célébré avec de si doux transports. Les biens de ces deux maisons réunies composent une fortune immense; & ces deux époux la rendent respectable, en l'employant à faire des heureux.





Il est bien malheureux , pour le bon ordre social , que l'on soit réduit à regarder cette aventure comme un prodige de l'amour. L'amour ! ah ! s'il étoit plus connu , s'il étoit plus respecté , chaque jour seroit marqué par un de ces traits qui font le bonheur & la gloire des ménages. Mais au lieu de conquêtes , on ne le voit faire que des victimes.

Il ne devrait y avoir dans la Société qu'un seul mariage , celui des cœurs , & les passions en ont créé de plusieurs sortes ; mariages de condition , mariages de politique , mariages d'intérêt , mariages de violence , mariages d'honneur. Quels désordre sur lesquels on se fait sans cesse illusion , & qu'on ose même honorer du beau nom d'ordre ! « Pourquoi tant de mariages , dit l'estimable Auteur de l'*Ami des Vieillard* (M. l'Abbé Roy) , où règnent la zizanie , le désordre , & souvent pis encore ? N'imputez ce malheur qu'à l'union de deux jeunes gens qui n'ont

souvent rien de commun entre eux qu'un goût égal pour les plaisirs destructeurs de la paix des ménages. Pour une Annette & un Lubin, combien d'infidèles occupés à chercher ailleurs un bonheur qu'ils ne devroient trouver que chez eux (1) » !

Il faut convenir qu'il n'est pas sans exemple de voir de jeunes époux qui se sont unis par les motifs les plus louables de l'inclination & des meilleures qualités, devenir, bientôt après leur mariage, sinon ennemis, au moins indifférens. Ce malheur n'est point, comme on le dit, causé par le dégoût, suite assez ordinaire de l'habitude ; il est au contraire de la nature de l'habitude de resserrer l'union, même entre ceux qui se sont unis par indifférence, ou par tout autre motif que celui du véritable amour. A quoi doit-on l'imputer, si ce n'est aux mauvais exemples qui corrompent les cœurs & détruisent l'habitude du bien, aux liaisons dangereuses, & à une licence funeste, qui circule dans la plupart des sociétés ? On

(1) L'Ami des Vieillards, t. 2, c. 13, p. 65.

s'accoutume à ne point vivre avec son épouse ; il semble même qu'il soit de mauvais ton d'en faire sa société habituelle : on vit avec elle comme avec une étrangère ; elle a ses amis , on a les siens ; on va de son côté , elle va du sien : le moyen de ne pas contracter aisément de nouvelles habitudes qui , dans le tourbillon d'un monde inconstant & frivole , succèdent rapidement à d'autres habitudes ! ou plutôt on s'accoutume à ne jamais former d'habitudes , & l'on vit ainsi , sans tenir à rien autre chose qu'à l'inconstance & à la frivolité.

Il est encore vrai qu'il n'est pas prudent de s'en rapporter aux apparences , quoique très-séduisantes , de l'inclination des jeunes gens. « Défiez-vous , continue le même Auteur , de cette inclination vaporeuse , qui porte deux amans , dans la fougue de l'âge , à s'unir par des liens indissolubles. Vous croiriez que c'est l'aurore d'un beau jour : ne vous y trompez pas ; ce n'est qu'un soleil brûlant , dont l'éclipse totale sera bientôt suivie d'un orage funeste (1) ».

(1) Ibid. tom. ch. & pag.

Mais la vertu a des caractères auxquels il n'est guère possible de ne point la reconnoître, & l'inclination vraie, cette inclination qui a son principe dans le cœur, indépendante des sens, & fondée sur la raison, se distingue aisément. Telle étoit celle de Dorfale; tel étoit le retour dont il étoit payé par l'honnête & sensible Julie. Et d'ailleurs Dorfale avoit joui; il avoit connu le monde: en butte à ses travers, jamais on ne l'avoit vu soupirer & s'intéresser aussi vivement à ses conquêtes de plaisir. Sa conduite, à l'égard de Julie, annonçoit d'autres résolutions que celles de la jeunesse inconsiderée; la vertu l'avoit porté à la vertu, dans la choix qu'il avoit fait de Julie, & la vertu, dans Madame de Dorfale, devoit s'honorer d'unir deux amans vertueux, l'un par réflexion, & l'autre par habitude. Leur condition étoit égale; la fortune seule les distinguoit. Mais la fortune est-elle une distinction aux yeux de la raison? O fortune!

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,

Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand , trompeuse idole ,
D'un culte honteux & frivole
Honorons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Heureusement la fortune qui survint à la vertueuse Julie , la réconcilia avec la fortune qui l'éloignoit de Dorfale. Après avoir lu cette aventure , on est fâché que cette épouse , si digne de l'être , n'ait pas dû son bonheur à sa seule vertu.

F I N.

T A B L E

Du second Volume d'Octobre.

A NTIOCHUS & Elismène ,	page 3
Epponine & Sabinus ,	45
Les Amans François à Londres , où les Dé- lices de l'Angleterre ,	72
La Déiphire , Dialogue ,	123
La Foie Respectable ,	150
Quels Prodiges n'opère pas l'Amour ?	162

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , le 2^e Volume de la *Bibliothèque des Romans* pour le mois d'Octobre. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage , le choix distingué de ses Coopérateurs , & l'abondance des sources , le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le 20 Octobre 1785.

RAULIN.





209749

LF.C.

B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 165-166.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

